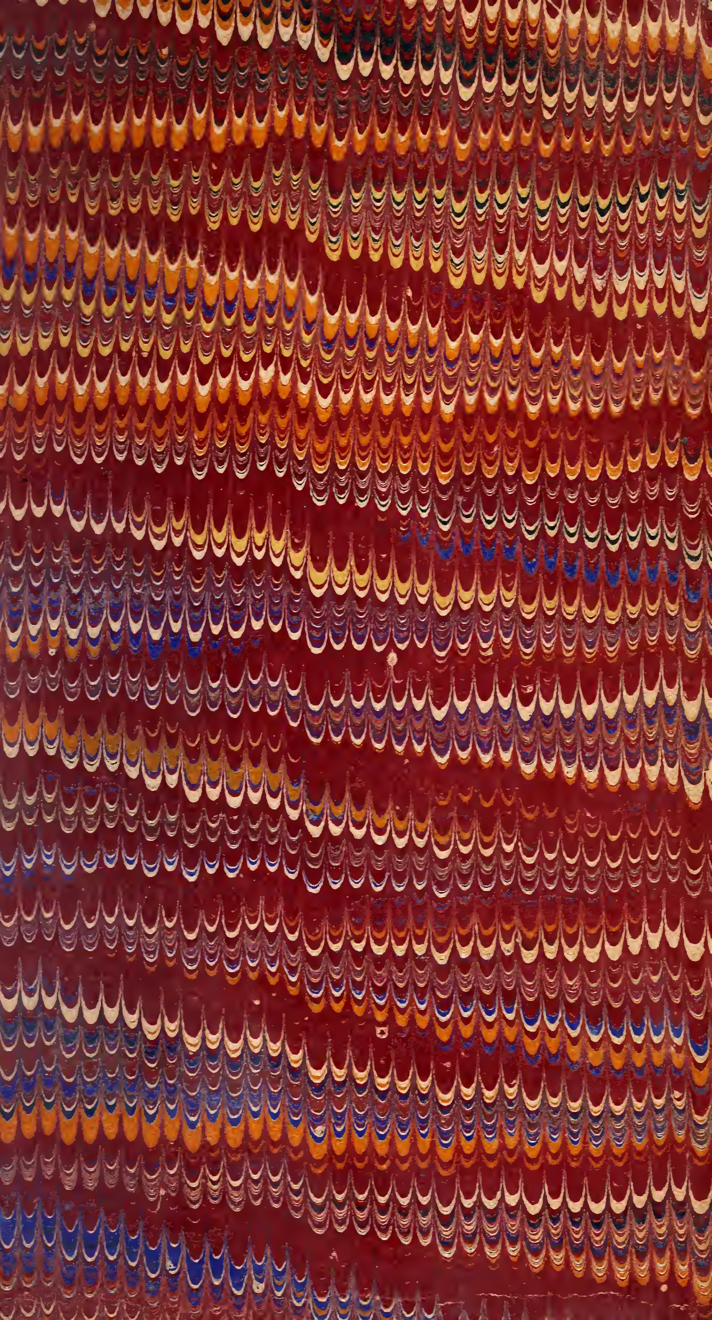

PQ 1808
.A1
1818
v. 2
Copy 1


LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. PQ 1808
Shelf A1
1818
UNITED STATES OF AMERICA.



FABLES

DE

LA FONTAINE.

TOME SECOND.

FABLES

DE

LA FONTAINE,

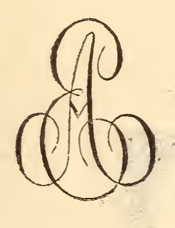
AVEC UN NOUVEAU COMMENTAIRE
LITTÉRAIRE ET GRAMMATICAL,

DÉDIÉ AU ROI

PAR CH. NODIER.

ORNÉES D'UN PORTRAIT.

TOME SECOND.



PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE,
RUE MAZARINE, Nº 30.

IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AÎNÉ.

M DCCCXVIII.

33

A MADAME

DE MONTESPAN.

L'APOLOGUE est un don qui vient des immortels;
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels:
Nous devons tous, tant que nous sommes,
Eriger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme[1]: il rend l'ame attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ces dons aujourd'hui daignez porter les yeux;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le temps qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage:
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix;
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces:
Eh! qui connoît que vous les beautés et les graces!

Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudroit s'étendre davantage:
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi;
Et d'un plus grand maître que moi[2]
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri;
Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie:
Sous vos seuls auspices ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande;
La fable en son nom la demande:
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire:
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous[3].

REMARQUES SUR LE PROLOGUE.

1 « Oui, c'en est un, sans doute, mais on ne l'éprouve qu'en « lisant La Fontaine, et c'est à lui que le charme a commencé. »

CHAMFORT.

2 C'est Louis XIV qui est le grand maître dont il s'agit, mais il est assez singulier que La Fontaine se soit cru autorisé à le dire.

3 Ce joli trait termine ces vers de la manière la plus agréable. Il est vrai que La Fontaine a projeté depuis un autre temple pour madame de La Sablière, mais il ne faut pas être si difficile avec les poëtes.

FABLES
DE
LA FONTAINE.

LIVRE SEPTIEME.

FABLE PREMIÈRE.

Les Animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur[1],
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés[2]:

On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitoit leur envie:
Ni loups ni renards n'épioient
La douce et l'innocente proie:
Les tourterelles se fuyoient;
Plus d'amour, partant plus de joie[3].
Le lion tint conseil, et dit: Mes chers amis[4],
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune:
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux:
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger[5].
Je me dévoûrai donc, s'il le faut: mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse[6].
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,

En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et, quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses:
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.
L'âne vint à son tour [7], et dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net [8].
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc [9], prouva par sa harangue
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir [10].

REMARQUES SUR LA FABLE PREMIÈRE.

« Le plus beau des apologues de La Fontaine et de tous les « apologues. Outre le mérite de l'exécution, qui dans son « genre est aussi parfaite que celle du *Chêne et du Roseau*, cette « fable a l'avantage d'un fonds beaucoup plus riche et plus « étendu, et les applications morales en sont bien autrement « importantes. C'est presque l'histoire de toute la société hu- « maine.

« Le lieu de la scène est imposant; c'est l'assemblée géné- « rale des animaux; l'époque en est terrible, celle d'une peste « universelle; l'intérêt aussi grand qu'il peut être dans un apo- « logue, celui de sauver presque tous les êtres,

> Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux,

« comme a dit La Fontaine dans un autre endroit*. Les dis- « cours des trois principaux personnages, le lion, le renard et « l'âne, sont d'une vérité telle que Molière lui-même n'eût « pu aller plus loin. Le dénouement de la pièce a, comme ce- « lui d'une bonne comédie, le mérite d'être préparé sans être « prévu, et donne lieu à une surprise agréable, après laquelle « l'esprit est comme forcé de rêver à la leçon qu'il vient de re- « cevoir, et aux conséquences qu'elle lui présente. » CHAMFORT.

[1] Le début du poëte est de la plus grande pompe. Il a besoin de toute l'attention de son lecteur, et il la soutient jusqu'à la fin. De quels traits il peint ce fléau dont il va raconter les ravages! C'est *le ciel qui l'inventa pour punir les crimes de la terre*, circonstance d'un ton très élevé, et qui prépare merveilleusement le récit.

> La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Il hésitoit à le prononcer, et ce nom, qui pouvoit paroître foible

* Fable I[re] du liv. X.

après les vers de l'exposition, s'augmente encore de toute l'horreur qu'exprime cette réticence. On coiroit qu'il n'y plus rien à ajouter au tableau, et La Fontaine l'achève d'une manière effrayante:

> Capable d'enrichir en un jour l'Achéron.

Il n'y a là ni vaine redondance, ni exagération ampoulée; c'est une hyperbole qui étonne l'imagination, mais qui ne blesse pas le goût. L'auteur va changer de crayons, et on ne comprendra pas que tant de grace puisse se trouver jointe à tant de vigueur.

2 Ce vers fait la transition du premier genre au second. Voyez quelle touchante mélancolie il répand déja sur toute la scène.

3 Jamais la sensibilité n'a mieux inspiré le génie. Il faut admirer, et non pas analyser.

4 La narration s'avance, et le style du poëte se modifie avec elle. C'étoit d'abord toute la majesté du genre lyrique, et puis toute la tendresse de l'élégie. Nous allons trouver dans ce qui suit l'observation de la comédie et le sel de la satire. Avec quel art ce lion commence la confession de ses crimes! Il appelle les animaux *mes chers amis*, non seulement parceque le malheur commun a rapproché tous les états, mais parceque cette humilité doit tourner à son avantage en prévenant pour lui l'esprit de ses sujets. Tout son discours a une teinte de mysticité hypocrite qui n'est pas moins propre à lui concilier l'opinion de l'auditoire:

> Je crois que le ciel a permis
> Pour nos péchés cette infortune.
> Que le plus coupable de nous
> Se sacrifie aux traits du céleste courroux.

C'est un piége qu'il tend aux consciences pures, mais timides, et dans lequel l'âne tombera.

5 Tout le monde a remarqué l'artifice de ce petit vers dont

le lion se sert, suivant l'expression de Chamfort, pour *escamoter* son péché. A peine a-t-il laissé échapper l'aveu de cette grosse faute, qu'il invoque de nouveau la justice contre *le plus coupable de tous.* Il faut bien croire qu'il ne l'est pas.

[6] Ne pensez pas que le renard évite d'examiner en détail les forfaits que son maître s'impute. Ces ménagements seroient bons pour un avocat du bas étage qui a conservé quelque pudeur. Celui-ci revient effrontément sur toutes les circonstances, mais il se garde bien de les traiter d'un ton sérieux; il s'en tire avec un persiflage, comme un renard du grand monde.

7 « Pas un détail de cette confession de l'âne qui ne soit « propre à atténuer ses torts devant un juge sans passion. « *J'ai souvenance;* la faute est ancienne; il cherche dans sa « mémoire, comme s'il eût été honteux d'être seul innocent. « *Qu'en un pré de moines.* Ce n'est pas dans la propriété d'un « particulier, d'un pauvre cultivateur, c'est dans celle d'une « riche communauté. *Passant;* il ne faisoit que passer; l'inten- « tion, la préméditation n'y étoient pas. *La faim;* c'est un « besoin pressant, peut-être invincible qui le détermine. *L'oc- « casion;* elle est mère des mauvais conseils, des inspirations « dangereuses; *l'herbe tendre;* c'est la moindre de ses excuses, « et il la place la dernière, car il ne veut pas surprendre l'in- « dulgence par des moyens étudiés. *Et je pense, quelque diable « aussi me poussant;* il n'ose pas le dire trop positivement, « mais il le croit, parcequ'il n'est pas accoutumé à faire le mal, « et qu'il ne conçoit pas qu'une méchante pensée lui soit venue « d'elle même. *Je tondis de ce pré;* tondre n'est pas attaquer le « pied; c'est le *luxuriem segetum tenerâ depascit in herbâ* de Vir- « gile. L'herbe ainsi tondue se répare bientôt à grand intérêt. « Et combien? *La largeur de ma langue!* Voilà tout le délit. »

Les Commentateurs.

[8] Conclusion d'une sincérité admirable. On auroit cru d'abord que l'âne alloit essayer de se justifier par ses propres aveux, et il insiste au contraire sur son crime, ce qui leur donne un caractère incontestable de vérité, car une bonne foi

si franche ne dissimule rien. C'est cependant là-dessus que le conseil crie *haro*.

9 « Voilà la science et la justice aux ordres des plus forts, « comme il arrive, et n'épargnant pas les injures, *ce pelé*, *ce* « *galeux*, etc. CHAMFORT.

10 Molière fait dire à Sosie :

> Selon ce que l'on peut être
> Les choses changent de nom.

Il n'y a pas dans toute cette fable une seule incorrection à remarquer, et, pour remarquer toutes les beautés, il faudroit attacher une exclamation à chaque vers.

FABLE II.

Le mal marié.

QUE le bon soit toujours camarade du beau,
 Dès demain je chercherai femme[1]:
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
 Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent[2].
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un, qui, s'étant repenti,
 Ne put trouver d'autre parti
 Que de renvoyer son épouse,

Querelleuse, avare, et jalouse.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut[3];
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageoient; l'époux étoit à bout;
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose.
Elle en dit tant, que monsieur à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis[4] qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait?
Assez, dit-elle : mais ma peine
Étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici;
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire[5], et m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh! madame, reprit son époux tout-à-l'heure,
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déja lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux

Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?
Retournez au village: adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés[6].

REMARQUES SUR LA FABLE II.

(93e d'Ésope.)

[1] La Fontaine ne pense pas que c'est un apologue qu'il commence. Ce petit prologue est dans le genre des contes. On croiroit, à le lire, que La Fontaine n'étoit pas marié. Il est vraisemblable qu'il ne s'en est pas souvenu en faisant ces vers.

[2] Ce n'est pas ici le cas où *aucun* peut prendre le pluriel.

[3] Ces cinq ou six vers qui peignent le caractère de la femme acariâtre sont de main de maître, mais ils ne rachètent pas l'extrême pauvreté du fonds.

[4] Personne n'a eu au même degré que La Fontaine l'art de relever l'expression par le tour, ou la pensée par l'expression. On a usé depuis de ce secret avec quelque bonheur, mais il l'avoit trouvé.

[5] Il faudroit : *je le leur savois bien dire.*

[6] *Péchés, côtés,* mauvaises rimes, et au total mauvaise fable, si c'en est une.

FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins[1] en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,

Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde[2],
S'étendant par-tout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistoit là-dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?
Il devint gros et gras[3] : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère[4]:
Ils alloient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat;
Ratopolis étoit bloquée:
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici bas ne me regardent plus[5]:
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis[6]:
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

REMARQUES SUR LA FABLE III.

[1] Ce n'est pas sans raison que le poëte place la scène chez les peuples du Levant; cette précaution lui ménage l'excellent trait par lequel la fable est terminée.

[2] « Ces mots si simples, si usités, deviennent plaisants ici, « parceque cette solitude étoit un vaste fromage. » CHAMFORT.

[3] Ce rat solitaire a beaucoup de traits du TARTUFE :

Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

Acte Ier, scène V.

[4] Narration parfaite, et où rien n'est oublié pour rendre plus odieux le refus de l'ermite.

[5] Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas.

Tartufe, act. IV, sc. Ire.

[6] Ce trait seroit une épigramme ordinaire s'il se bornoit là; mais La Fontaine ne cherche pas un mot amer, et la contre-vérité seroit trop facile à trouver. Il ajoute donc avec candeur :

Je suppose qu'un moine est toujours charitable,

et sa bonhomie donne plus de sel à sa malice. Cette fable est charmante d'un bout à l'autre.

FABLE IV.

Le Héron.

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou[1],
Il côtoyoit une rivière.
L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commère la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compère[2].
Le héron en eût fait aisément son profit:
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit:
Il vivoit de régime, et mangeoit à ses heures[3].
Après quelques moments, l'appétit vint: l'oiseau[4],
S'approchant du bord[5], vit sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace[6]:
Moi, des tanches! dit-il: moi[7], héron, que je fasse
Une si pauvre chère! Et pour qui me prend-on!
La tanche rebutée, il trouva du goujon[8].
Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron?
J'ouvrirois pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!
Il l'ouvrit pour bien moins[9]: tout alla de façon

Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit[10] : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon[11].

Ne soyons pas si difficiles:
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles[12] ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à-peu-près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle : écoutez, humains, un autre conte;
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

FABLE V.

La Fille.

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci[13].
Cette fille vouloit aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir!
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
Quoi, moi! quoi, ces gens-là! l'on radote, je pense.
A moi les proposer[14]! hélas! ils font pitié:
Voyez un peu la belle espèce[15]!

L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse,
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là:
C'étoit ceci, c'étoit cela;
C'étoit tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne.
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoiqu'en solitude.
La belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir: adieu tous les amants.
Un an se passe et deux avec inquiétude:
Le chagrin vient ensuite[16]; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour[17];
Puis ses traits choquer et déplaire:
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer: que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage[18]!
Sa préciosité[19] changea lors de langage.
Son miroir lui disoit, prenez vite un mari;
Je ne sais quel desir le lui disoit aussi:
Le desir peut loger chez une précieuse[20].
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

REMARQUES SUR LES FABLES IV ET V.

1 « M. de Voltaire critique ces deux vers comme d'un style « ignoble et bas. Il me semble qu'ils ne sont que familiers, qu'ils « mettent la chose sous les yeux, et que ce mot *long* répété trois « fois exprime merveilleusement la conformation extraordi- « naire du héron. » CHAMFORT.

« Cette multiplicité de monosyllabes amassés à dessein dans « ces vers les étend, les prolonge, et semble les élever à la « hauteur de l'oiseau. » GUILLON.

2 S'il y a quelques vers qui approchent du burlesque dans cette fable, ce sont plutôt ceux-ci que les précédents.

3 Trait plaisant et original, qui caractérise ce héron.

4 « A l'occasion de ce mot *l'oiseau*, qui finit le vers 12, et qui « recommence une autre phrase, je ferai quelques remarques « sur la versification de La Fontaine. Nul poëte n'a autant va- « rié la sienne par la césure et le repos de ses vers, par la ma- « nière dont il entremêle les grands et les petits, par celle dont « il croise ses rimes. Rien ne contribue autant à sauver la poé- « sie françoise de l'espèce de monotonie qu'on lui reproche. « Le genre dans lequel La Fontaine a écrit est celui qui se prê- « toit le plus à cette variété de mesures, de rimes et de vers; « mais il faut convenir qu'il a été admirablement aidé par son « génie, par la finesse de son goût et par la délicatesse de son « oreille. » CHAMFORT.

5 « Ce ne sont plus les poissons qui s'approchent, c'est le « héron. » GUILLON.

6 *Cupiens variâ fastidia cœnâ*
Vincere, tangentis malè singula dente superbo.

HORAT., SAT. VI, LIB. II, V. 86.

7 Toujours la vanité. Ce *moi* emphatique, répété avec la satisfaction de l'amour-propre, est un mot entendu. Le héron n'a pas pu dire autrement.

[8] Antithèse de choses qui résulte d'une construction très précise et d'un rapprochement très bien exprimé.

[9] Ce ne sont pas là des effets difficilement recherchés; leur agrément résulte de leur naturel; mais quel ingénieux artifice est caché sous l'abandon du poëte! Il se mêle à ses personnages, et devient leur interlocuteur comme sans s'en apercevoir.

[10] Toutes les circonstances sont parfaitement graduées: l'insouciance dédaigneuse, et puis l'appétit, et puis la faim; et la proie du héron se trouve en raison positivement inverse de ses besoins, ce qui doit ajouter au désagrément de son repas.

[11] On n'a jamais remarqué que ces deux vers jouoient d'une manière piquante avec ceux qui terminent l'histoire de la *Fille,* qui n'est, comme on sait, que la fable du héron transportée au sens propre :

Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
 De rencontrer un malotru.

Il est cependant certain que La Fontaine n'a pas amené cette espèce de refrain sans intention. Les ballades anciennes dont il aimoit la lecture ont pu lui en fournir l'idée.

[12] Tout ceci est de la raison la plus saine, et du tour le plus propre à se fixer dans la mémoire. La Fontaine a dérobé au peuple la construction énergique et précise de ses proverbes, mais il y a joint l'élégance qui leur manque le plus souvent.

V. La Fille.

Dans les premières éditions des fables, celle-ci n'est pas séparée de la précédente.

[13] « Cette réflexion, car c'en est une, quoiqu'elle ne soit « pas déployée, et que l'auteur ne la fasse qu'en avertissant « de la faire, cette réflexion, dis-je, plaît par le naturel même,

« parceque, loin d'être recherchée, elle naît presque nécessai-« rement du fait, et que ces deux conditions que la fille exige « présentent d'elles-mêmes à l'esprit l'opposition qu'elles ont « l'une à l'autre. » La Mothe.

14 Moi, des tanches, dit-il! Moi, héron! que je fasse
Une si pauvre chère!

15 Du goujon! C'est bien là le dîner d'un héron!

16 Comme la faim après l'appétit, dans la promenade du héron.

17 Tableau plein de vérité et de poésie, qui rappelle ces jolis vers de la *jeune Veuve :*

Toute le bande des amours
Revient au colombier.

18 Observation qui a toute la gaieté d'une épigramme, et tout l'abandon d'une naïveté. Il n'y a que La Fontaine qui sache plaisanter ainsi.

19 Néologisme que notre langue n'a point conservé, parceque le travers qu'il désignoit n'existe plus, au moins avec les mêmes nuances.

20 Vers d'observation qui siéroit peut-être mieux dans les contes.

FABLE VI.

Les Souhaits.

Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,

Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avec beaucoup d'adresse,
Aimoit le maître et la maîtresse,
Et le jardin sur-tout. Dieu sait si les zéphyrs,
Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa tâche!
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle:
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvége
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige:
Et d'Indou qu'il étoit on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes:
On m'oblige de vous quitter:
Je ne sais pas pour quelles fautes;
Mais enfin il le faut: je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la: formez trois souhaits; car je puis
Rendre trois souhaits accomplis:

Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine[1]
Etrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance.
Et l'Abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins:
Tout en crève. Comment ranger cette chevance[2]?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut!
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent,
Les grands seigneurs leur empruntèrent[3],
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens[4]
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors; fuyez : et toi, déesse[5],
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite! A ces mots
La Médiocrité revient. On lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grace[6];
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, et perdent en chimères
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires.
Le follet en rit avec eux[7].
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse.
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

REMARQUES SUR LA FABLE VI.

[1] La Fontaine ne manque jamais l'occasion d'introduire au milieu de ses récits une pensée ou un sentiment, mais l'épisode se lie si bien au sujet que l'esprit ne songe pas à les séparer.

[2] *Chevance* est un vieux mot déja très inusité du temps de La Fontaine, qui ne l'a employé qu'une autre fois. (Fab. XX du liv. IV, v. 15.)

[3] « Comme il glisse cette circonstance avec une apparente « naïveté. » CHAMFORT.

[4] *Pauvres gens* est ici une expression bien plaisante et bien philosophique.

[5] Quand il parle de la médiocrité, c'est toujours d'inspiration. Il l'aime comme la solitude, comme le sommeil, comme *le rien faire*, et il a ce rapport avec le plus philosophe des poëtes anciens, avec Horace.

[6] « Ne diroit-on pas que c'est une souveraine à la clémence « de laquelle il faut recourir quand on a fait l'imprudence de « la quitter pour la fortune? » CHAMFORT.

[7] « La Fontaine, au commencement de cette fable, a établi « que le follet étoit l'ami de ces bonnes gens et s'intéressoit vé- « ritablement à eux. Cependant le follet n'a aucun regret « qu'ils aient perdu cette abondance tant desirée. Il en est au « contraire fort aise, parcequ'il sait qu'ils seront plus heureux « dans la médiocrité. Peut-on rendre la morale plus aimable et « plus naturelle? » CHAMFORT.

FABLE VII.

La Cour du Lion.

Sa majesté lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le roi tiendroit
Cour plénière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son louvre il les invita.
Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine:
Il se fût bien passé de faire cette mine;
Sa grimace déplut, le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité;
Et, flatteur excessif, il loua la colère
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur:
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,

Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie:
Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula[1].
Le renard étant proche : Or çà, lui dit le sire,
Que sens-tu? dis-le-moi : parle sans déguiser.
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand[2].

REMARQUES SUR LA FABLE VII.

(12e du liv. IV de Phèdre.)

[1] La Fontaine fait allusion à une bizarrerie féroce qu'on attribue à Caligula, qui fit punir de mort et ceux qui pleuroient sa sœur Drusille et ceux qui ne la pleuroient point ; les premiers, parceque leurs regrets insultoient à l'apothéose de Drusille, les autres parcequ'ils témoignoient qu'ils étoient insensibles à sa perte. C'est le sophisme du crocodile, si connu chez les anciens, c'est-à-dire le jeu d'esprit d'un rhéteur. Il faut croire, pour l'honneur de l'humanité, que Caligula lui-même a été calomnié.

[2] C'est une détestable morale; mais elle n'émane point du cœur de La Fontaine. Il exprime cette idée comme une conséquence vraie de l'ordre commun des choses, et non comme une leçon. Le poëte dit ceci comme il a dit autre part :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.
Fable X du liv. Ier.

VARIANTE.

V. 19. L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.

C'est la dernière leçon de M. Didot, conforme à toutes les éditions anciennes, et par conséquent la seule bonne. Il est vrai que le vers 21 n'a point de rime, et c'est une grande négligence de La Fontaine, mais il n'étoit permis à personne de la rectifier. Virgile a laissé beaucoup de vers imparfaits que ses éditeurs n'ont pas remplis. Coste avoit d'abord introduit un vers de sa façon dans la fable pour suppléer à cette omission :

Par une extrême ardeur de plaire,
Le singe approuva fort cette sévérité.

Dans son édition de 1757, Paris, *Barbou*, pet. in-12., il se conforma à la leçon de M. de Montenault, qui avoit déja donné deux ou trois volumes de la sienne. Un grand nombre d'éditeurs les ont suivis, et on lit communément maintenant le vers 19, coupé de cette manière :

L'envoya chez Pluton faire
Le dégoûté.

Il est impossible que La Fontaine ait violé aussi désagréablement les lois du nombre et de l'harmonie. M. l'abbé Aubert a imaginé depuis, fort ingénieusement, de substituer *action sévère* à *sévérité*, à la fin du vers 20, et de lire :

Sa grimace déplut. Le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette action sévère,
Et, flatteur excessif, il loua la colère, etc.

Au moyen du changement d'un seul mot disparoissent les trois rimes masculines, et le mot *colère* en a une. Cette hypo-

thèse paroît d'autant plus heureuse, que La Fontaine, qui a souvent, et peut-être mal-à-propos, prodigué les petits vers consécutifs sur une seule rime, s'est rarement permis cette liberté sur trois alexandrins. Il est donc présumable qu'il a laissé tomber de sa plume l'expression dont il s'est servi au lieu de celle que M. l'abbé Aubert paroît avoir devinée, et qu'il auroit adopté avec empressement sa correction; mais cette vraisemblance n'est pas une autorité suffisante pour changer le texte.

FABLE VIII.

Les Vautours et les Pigeons.

Mars autrefois mit tout l'air en émute.
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux; non ceux que le printemps[1]
Méne à sa cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée;
Ni ceux encor que la mère d'amour
Met à son char: mais le peuple vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre[2],
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang: je n'exagère point[3]:
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine[4].

C'étoit plaisir d'observer leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres[5]:
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle[6].
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle:
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent,
Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trêve; et la paix s'ensuivit.
Hélas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants[7]:
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre;
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant. Je me tais.

REMARQUES SUR LA FABLE VIII.

[1] « Tournure poétique qui a l'avantage de mettre en contraste, « dans l'espace de dix vers, les idées charmantes que réveil- « lent le printemps, les oiseaux de Vénus, etc., et les couleurs « opposées dans la description du peuple vautour. » CHAMFORT.

[2] *Rostroque immanis vultur obunco.*

ÆNEID., lib., VI, v. 597.

3 Belle hyperbole que le complément du vers rend encore plus vive et plus énergique.

4 Voilà une circonstance extrêmement poétique pour donner une idée de la diminution progressive des vautours.

5 Les vautours morts vont *peupler l'air que respirent les ombres*. Périphrase très noble qui appartient d'ailleurs à cette admirable mythologie de La Fontaine, que développent les deux vers suivans :

Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.

C'est pour cela que les grenouilles d'un marais desséché par le soleil sont réduites à l'eau du Styx, et que les arbres du philosophe scythe vont border le noir rivage.

6 Il ne faut pas croire que La Fontaine ait recherché l'antithèse des mots qu'offre ce vers. Elle seroit tout-à-fait indigne de son génie. Cette manière de caractériser les pigeons est d'ailleurs pleine de grace; et ces pigeons, qui se mêlent des combats des vautours par un instinct de compassion malentendue, sont une invention bien spirituelle et bien profonde. On croiroit que La Fontaine a vu une révolution.

7 Chamfort dit là-dessus que c'est un conseil de prudence qui ne répugne pas à la morale. Je ne saurois être de son avis. Rien ne répugne plus à la morale que ces mots odieux :

Semez entre eux la guerre,

et certainement ce n'est pas en moraliste que La Fontaine les a écrits; c'est en historien, en observateur : la remarque est vraie, selon lui; reste à savoir si son application n'est pas contraire aux principes de l'honnête homme, et il laisse cette question à votre jugement; mais on n'en est pas moins fâché de trouver des maximes de haine dans le poëte sensible que toute la nature intéresse; quelque prix qu'ait le repos, l'homme qui achèteroit le sien au prix de celui des autres, au prix même de celui des méchants, le paieroit beaucoup trop cher.

FABLE IX.

Le Coche et la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout étoit descendu :
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu [1].
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée [2] : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit

Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disoit son bréviaire:
Il prenoit bien son temps! Une femme chantoit:
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut[3].
Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt:
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine[4].
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires:
Ils font par-tout les nécessaires;
Et, par-tout importuns, devroient être chassés.

REMARQUES SUR LA FABLE IX.

(6e du liv. III de Phèdre.)

[1] Comment Chamfort a-t-il pu dire que les cinq premiers vers de cette fable n'avoient rien de saillant? Je ne connois pas d'exemples d'un style plus pittoresque, d'une construction plus heureuse et plus savante. La succession de ces adjectifs *montant*, *sablonneux*, *mal-aisé*, semble prolonger les difficultés du chemin.

Six forts chevaux tiroient un coche.

Comme ce vers court et plein marque l'action de l'attelage! et puis l'énumération qui le suit, comme elle représente bien la

cohue d'une voiture publique, et dans quel ordre ingénieux! Les femmes, le moine lui-même, voilà une épigramme très gaie pour le temps où elle fut écrite, les vieillards enfin. Il y a, dans cette gradation, finesse et sentiment. Rien de plus imitatif que ce dernier vers :

L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.

Le dernier membre plus composé indique l'épuisement de la fatigue.

2 Quel mouvement, quelle vérité dans tout ce tableau! Il seroit difficile de rien trouver de plus parfait, même dans La Fontaine.

3 Remarquez le changement du mètre. Tout-à-l'heure il étoit irrégulier comme le chemin pénible que le coche parcouroit; la mesure se rompoit par intervalles, et si on l'osoit dire, par cahots. Maintenant que la voiture est arrivée au-dessus de la montagne, le vers s'aplanit, et tombe régulièrement. Il seroit exagéré de dire que le poëte a calculé tous ces effets; mais ce qui est vrai, c'est qu'on n'est poëte qu'autant qu'on les sent et qu'on les produit sans les calculer. *Au haut,* qui n'est pas agréable à l'oreille, est extrêmement imitatif. C'est le dernier effort du cheval.

Luctatur, anhelat,
Deficit.

FABULÆ selectæ FONTANII, tom. II, pag. 40.

4 Vers excellent et aussi souvent cité que le proverbe de la *mouche du coche* auquel cet excellent apologue a donné lieu.

FABLE X.

La Laitière et le Pot au lait.

PERRETTE, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre[1] à la ville.
Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas[2],
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptoit déja dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employoit l'argent;
Achetoit un cent d'œufs; faisoit triple couvée[3]:
La chose alloit à bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il étoit, quand je l'eus[4], de grosseur raisonnable:
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est[5], une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée[6].

La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela le Pot au lait.
Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Picrochole [7], Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames,
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadémes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même;
Je suis gros Jean comme devant.

REMARQUES SUR LA FABLE X.

Pilpay raconte qu'un santon avoit une cruche d'huile à vendre; de son produit il doit acheter des brebis; celles-ci auront des agneaux qui formeront un troupeau. Avec un troupeau bien entretenu, on peut, à la longue, acheter une maison; mais il faut se marier. Comme il n'y a point de bonheur sans compensation, le santon sera père d'un fils opiniâtre et désobéissant. Il lui porte un coup de pied dans un moment de colère, et il casse sa cruche d'huile. Ce sujet si heureux et si fertile a sug-

géré dans tous les temps et dans tous les pays des inventions charmantes. L'histoire d'Alnaschar, ce malheureux frère du barbier des *Mille et une Nuits*, qui réduit en pièces sa petite boutique de verrerie en battant la fille du grand visir, est une des plus ingénieuses de cet inappréciable recueil. Notre aimable Andrieux, dans son joli conte du *Doyen de Badajoz*, s'est placé au nombre de ces modèles, parmi lesquels La Fontaine *emporte le prix*. La Mothe et Dardenne, autorités plus sûres en théorie qu'en pratique, citent la fable de *la laitière* comme un chef-d'œuvre de naïveté.

[1] Sans désagrément, sans obstacle. Nous disons encore *encombrer*, mais non pas figurément; ce qui est tout le contraire d'*encombre*, qu'on ne prend plus au sens propre.

[2] Ce joli vers et ceux qui le suivent composent un tableau très agréable.

[3] *Couvée* ne rime pas mieux ici avec *pensée*, qu'avec *transportée* au vers 23.

[4] Cette transition du futur au passé est d'une vérité surprenante. Ce sont bien là les illusions de l'ambition et de l'espérance. Elles regardent comme fait tout ce qui les sépare du but, et cet obstacle qu'elles devancent en idée, elles ne le franchiront jamais.

[5] Encore un mot de génie;

Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.

Il vaut donc maintenant un bon prix. La Fontaine s'identifie si bien avec ses personnages, qu'il a jusqu'à leur mauvaise logique, et c'est ce qui fait illusion.

[6] C'est ici que Chamfort cesse de trouver la fable bonne; il est certainement difficile. Cette énumération rétrograde est pleine de goût. Les vers suivants :

La dame de ces biens quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,

sont charmants en situation. *La dame de ces biens, la fortune*

répandue, quelle finesse et quelle douceur d'ironie, en parlant d'un pot au lait! Le reste est fort inférieur jusqu'à l'affabulation qui est une des meilleures de La Fontaine.

7 On sait que *Picrochole* est un personnage très plaisamment parodié de Pyrrhus, dans le Ier liv. de Rabelais, chapitre XXXIII. M. Didot écrit *Picrocholle*, et quelques autres éditeurs *Pichrocole*, qui est moins exact de beaucoup. Rabelais, et La Fontaine qui le cite, n'ont pu écrire que *Picrochole*, qui est composé de deux mots grecs, dont la signification (*bile amère*) est fort bien appropriée au caractère du personnage.

FABLE XI.

Le Curé et le Mort.

Un mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gîte;
Un curé s'en alloit gaîment
Enterrer ce mort au plus vite.
Notre défunt étoit en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière;
Robe d'hiver, robe d'été [1],
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur étoit à côté,
Et récitoit, à l'ordinaire,
Maintes devotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons,
Et des versets et des répons:

Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart couvoit des yeux son mort[2],
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor;
Et, des regards, sembloit lui dire :
Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine niéce assez proprette
Et sa chambrière Pâquette
Devoient avoir des cotillons[3].
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient : adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée :
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur[4];
Notre curé suit son seigneur;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptoit,
Et la fable du Pot au lait.

REMARQUES SUR LA FABLE XI.

[1] Cela rappelle Scarron, et La Fontaine s'est trompé s'il a cru que cette broderie burlesque égaieroit le fonds lugubre de son canevas. A ce vers profond,

Il ne s'agit que du salaire,

le poëte se relève.

[2] Mot d'une énergie terrible. Cette cupidité, qui a un cadavre pour objet, fait réfléchir sur la société avec amertume. La Fontaine a déja indiqué le même sentiment dans la fable VIII de ce livre, car c'est par-tout de l'homme qu'il s'agit :

Le peuple vautour
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre,

et c'est pour cela qu'il *plut du sang*!

[3] Il y a dans tout cela un tour de plaisanterie cynique et cruelle qui ne rappelle pas l'auteur des *deux pigeons*.

[4] Cette catastrophe, racontée avec une gaieté dure, est trop fâcheuse d'ailleurs pour une fable, et celle-ci est de trop après la précédente.

FABLE XII.

L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du sort de royaume en royaume,
Fdèles courtisans d'un volage fantôme [1];
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs desirs échappe.

Pauvres gens! Je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux;
Et le voilà devenu pape!
Ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux:
Mais que vous sert votre mérite?
La Fortune a-t-elle des yeux?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos? le repos[2], trésor si précieux
Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux!
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera: son sexe en use ainsi[3].
Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour:
Si nous quittions notre séjour?
Vous savez que nul n'est prophéte
En son pays: cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami[4]: pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiéte:
Vous reviendrez bientôt[5]. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare[6],
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,

Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures;
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien[7].
Qu'est-ce ci? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour; messieurs de cour, adieu;
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate:
Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abyme défier[8]!
Celui-ci pendant son voyage
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois[9], essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la mort : avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison[10].
L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuoit ses graces.
Il y court. Les mers étoient lasses
De le porter : et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages:

Demeure en ton pays, par la nature instruit[11].
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
    Que le Mogol l'avoit été :
    Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avoit à grand tort son village quitté.
    Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,
De régler ses desirs faisant tout son emploi !
    Il ne sait que par ouï-dire[12]
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
    En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
    Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil[13].

REMARQUES SUR LA FABLE XII.

[1] Bel exemple d'antithèse.

[2] *Le repos!* Il le nomme deux fois. C'est que cela vaut la peine d'y penser. Tout La Fontaine est là...

[3] Épigramme sans recherche. On n'a pas pardonné à Mairet d'avoir dit :

> Que la fortune est femme et qu'elle aimeroit mieux
> Un tout jeune empereur qu'un autre déja vieux ;

et cette expression offre en effet un contraste affecté de pensées, indigne de la belle poésie. L'expression de La Fontaine

est très analogue; mais elle a sur l'autre le premier de tous les avantages, elle est naturelle.

4 Les deux personnages sont placés ici dans la même situation que les deux pigeons, mais celui qui reste n'insiste pas beaucoup pour retenir l'autre. « C'est qu'il y en a un, dit « Chamfort, qui est un avare ou un ambitieux, et ces gens-là « sont aimés froidement et aiment encore moins. »

5 *Vous reviendrez bientôt*, est un avis de l'expérience. Dans ce qui suit, La Fontaine semble se peindre. Son goût pour le sommeil perce par-tout.

6 Un des grands secrets de la société moderne, et de toutes les sociétés usées, où l'ambition n'est plus que de l'avarice. C'est autre chose à l'origine des états.

7 ... *Multa agendo nihil agens.*
PHÆD., LIB. II, FAB. V.

8 *Illi robur et æs triplex*
Circa pectus erat qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus;
HOR., ODE III, LIB. I.

Cette imitation n'est pas très heureuse.

9 Trait de sentiment où l'on est bien aise de retrouver La Fontaine au milieu de tous les détails de cette narration trop prolixe.

10 « Comme le lecteur ne trouve d'ordinaire qu'à la fin de « la fable la vérité qui doit en sortir, il n'est pas juste de le « laisser, pour ainsi dire, sans aliments pendant que la fable « dure, sur-tout si elle est un peu longue. Ces réflexions abré- « gées, mais pleines de sens, qui laissent plus à penser qu'elles « ne disent, sont autant d'ornements précieux qui enrichissent « l'apologue. » DARDENNE.

11 Mauvaise construction et mauvaise consonnance.

12 « La Fontaine est toujours animé, toujours plein de mou- « vement et d'abondance, lorsqu'il s'agit d'inspirer l'amour de

« la retraite, de la douce incurie, de la médiocrité dans les « desirs. Voyez cette apostrophe : *et ton empire, Fortune,* et « puis cette longue période qui semble se prolonger comme « les espérances que la fortune nous donne, et l'adresse avec « laquelle il garde pour la fin : *sans que l'effet aux promesses « réponde.* Ce sont là de ces traits qui n'appartiennent qu'au « grand poëte. » Chamfort.

[13] Ce vers de repos fait, à la fin de cette fable, le contraste le plus heureux et le plus inattendu avec la multiplicité des évènements, et la diffusion peut-être recherchée du récit.

FABLE XIII.

Les deux Coqs.

Deux coqs vivoient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée[1].
Amour, tu perdis Troie! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint[2]!
Long-temps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent qui porte crête au spectacle accourut;
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours;
Ses amours, qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours

Cet objet rallumer sa haine et son courage:
Il aiguisoit son bec, battoit l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix:
Adieu les amours et la gloire;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet;
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups:
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

REMARQUES SUR LA FABLE XIII.

(145e d'Ésope.)

[1] Ces vers sont un modèle parfait d'exposition. La Fontaine en a peu qui portent mieux le caractère d'une inspiration subite et simultanée. Cette idée,

Et voilà la guerre allumée,

suggère tout-à-coup au poëte un de ces rapprochements ingénieux qui agrandissent les proportions de la pensée, et qui

élèvent sans affectation le récit le plus simple à la dignité du style épique.

Amour, tu perdis Troie....

Une fois qu'il a fait ce premier pas, il ne lui en coûte plus rien de prodiguer toutes les richesses de la poésie à propos du combat de deux coqs; et le lecteur, étonné de l'espace qu'il vient de parcourir, jouit d'autant plus de ce qu'on lui donne qu'on lui avoit moins promis. En effet, le génie mobile de La Fontaine, ébranlé, trompé par l'illusion qu'il a créée lui-même, prête à tous les objets un éclat magique, mais avec tant d'ensemble et d'égalité, qu'il n'y a pas un seul point de comparaison qui révèle son artifice ou son erreur. Comme la basse-cour est devenue Troie, chaque poule devient une Hélène, chaque amant devient un héros. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le langage du narrateur se soutient par-tout au niveau de son sujet, c'est-à-dire à la hauteur des plus beaux passages d'Homère. Il faudroit tout citer pour ne laisser échapper aucune des beautés de cette fable charmante. On remarquera ce vers,

Pleura sa gloire et ses amours;

et cette répétition si passionnée,

Ses amours qu'un rival tout fier de sa défaite, etc.,

et ce tableau si parfait,

Il aiguisoit son bec, battoit l'air et ses flancs,

ces alliances de mots si heureuses, *s'exercer contre les vents, s'armer d'une jalouse rage;* cette réticence pleine d'effet, *il n'en eut pas besoin;* ce trait admirable enfin de pensée, d'image et de style :

Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.

Après cela le poëte descend un peu; mais qui se soutiendroit à ce point?

[2] Il me reste à accomplir le devoir pénible du commentateur, en indiquant de foibles taches dans un des chefs-d'œuvre de notre poésie. *Le Xante teint*, est très dur. Le mot *même*, employé dans le vers, où il est pris adjectivement, exige le signe de la pluralité qui détruiroit la mesure. Corneille a commis aussi cette faute dans le vers 15 de l'acte V d'*Héraclius* :

Que ces prisonniers *même* avec lui conjurés, etc.

Je ne saurois tomber d'accord avec M. de Voltaire que ce soit ici une licence très excusable. Je n'en vois point de plus hasardée que celle qui expose le lecteur à confondre ensemble deux mots de genre différent, comme un adjectif et un adverbe.

FABLE XIV.

L'ingratitude et l'injustice des Hommes envers la Fortune.

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage;
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage[1]
D'aucun de ses ballots : le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.

Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle
    Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor:
Le luxe et la folie enflèrent son trésor[2];
        Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats:
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses;
        Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit: Et d'où vient donc un si bon ordinaire?—
Et d'où me viendroit-il que de mon savoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait.
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
        Son imprudence en fut la cause:
Un vaisseau mal frété périt au premier vent:
Un autre, mal pourvu des armes nécessaises,
        Fut enlevé par les corsaires:
        Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit; le luxe et la folie
        N'étoient plus tels qu'auparavant.
        Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
        Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit: D'où vient cela? —De la Fortune, hélas!
Consolez-vous, dit l'autre; et, s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie:
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune.
Le bien, nous le faisons: le mal, c'est la Fortune[3].
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

REMARQUES SUR LA FABLE XIV.

(82e d'Ésope.)

1 Expression très heureuse et bien prise dans le sujet. Deux vers plus bas, on retrouve cette métaphore continuée avec la même justesse :

> Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
> Recueillirent leur droit.

Rien ne plaît mieux à l'esprit que cette harmonie de figures qui se fait souvent desirer dans des poëtes plus châtiés que La Fontaine, mais d'une organisation moins parfaite.

2 Ce vers joint à l'élégance du style poétique une précision à laquelle la prose n'atteindroit pas.

3 Maxime pleine de sens dont la concision augmente la force.

FABLE XV.

Les Devineresses.

C'est souvent du hasard que naît l'opinion:
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue[1].
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états: tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
C'est un torrent: qu'y faire? il faut qu'il ait son cours:
Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisoit la pythonisse.
On l'alloit consulter sur chaque évènement:
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant[2];
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse;
Chez la devineuse on couroit
Pour se faire annoncer ce que l'on desiroit.
Son fait consistoit en adresse:
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concouroit,
Tout cela, bien souvent, faisoit crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats,
Elle passoit pour un oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galetas:
Là, cette femme emplit sa bourse;

Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari;
Elle achéte un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin,
Alloit, comme autrefois, demander son destin;
Le galetas devint l'antre de la Sibylle:
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi devine! on se moque! eh! messieurs, sais-je lire!
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
Point de raison : [3] fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré soi, plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage aidoient fort à la chose;
Quatre siéges boiteux, un manche de balai [4],
Tout sentoit son sabbat et sa métamorphose.
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué: la vogue étoit passée
Au galetas, il avoit le crédit.
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le palais une robe mal mise [5]
Gagner gros : les gens l'avoient prise
Pour maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

REMARQUES SUR LA FABLE XV.

[1] Ces vers sont très bons, mais La Fontaine a mieux dit encore, à la fin de cette fable :

> L'enseigne fait la chalandise.

Cette répétition est cependant une petite faute.

[2] « Peinture de mœurs qui est encore vraie de nos jours. Ce « trait :

> Pour se faire annoncer ce que l'on desiroit,

« développe les derniers replis du cœur humain. » CHAMFORT.

[3] La suppression du pronom a peu de grace dans ce passage.

[4] Regnier a pu donner l'idée de ces détails dans sa description burlesque de l'ameublement d'une courtisane.

> Du blanc, un peu de rouge, un chiffon de rabat,
> Un ballet, pour brûler en allant au sabbat,
> Une vieille lanterne, un tabouret de paille
> Qui s'étoit sur trois piés sauvé de la bataille, etc.

[5] Il est impossible d'être plus caustique avec plus de bonhomie et d'abandon.

VARIANTE.

> Chez la devineuse on couroit.

Chamfort présumoit qu'il y avoit dans ce vers omission d'un mot, et qu'il falloit le rétablir ainsi :

> Chez la devineresse aussitôt on couroit.

Mais aucune édition n'a pu lui suggérer cette leçon. Il s'étoit apparemment décidé à l'adopter, parceque l'édition qu'il sui-

voit offroit une faute très grossière, introduite par quelque imprimeur ignorant :

Chez la devineresse on couroit.

Cette faute barbare détruisoit tout-à-fait la mesure, et Chamfort, à qui la véritable leçon étoit inconnue, ne pouvoit pas supposer que La Fontaine eût laissé échapper un vers de neuf syllabes.

M. Guillon, qui n'a pas réfléchi sur la cause de l'erreur de Chamfort, et qui ne soupçonne pas que ce dernier n'a jamais lu *devineuse*, blâme assez durement sa leçon ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que son imprimeur suit précisément la plus mauvaise de toutes :

Chez la devineresse on couroit.

FABLE XVI.

Le Chat, la Belette, et le petit Lapin.

Du palais [1] d'un jeune lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée [2].
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours [3],
Jeannot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avoit mis le nez à la fenêtre.

O dieux hospitaliers! que vois-je ici paroître[4]!
Dit l'animal chassé du paternel logis
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
Le dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant[5].
C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant[6]!
Et quand ce seroit un royaume[7],
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume et l'usage[8]:
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur; et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
Or bien[9], sans crier davantage,
Rapportons-nous[10], dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un chat, vivant comme un dévot ermite[11],
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit: Mes enfants, approchez,
Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause.

L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois[12].

REMARQUES SUR LA FABLE XVI.

[1] Toujours l'art d'embellir l'idée par l'expression. Comme la demeure du lapin est le sujet de la fable, ce n'est plus un terrier, c'est un palais.

[2] On ne pourroit rien opposer à ce petit tableau qui ne lui cédât en fraîcheur et en agrément, si La Fontaine n'avoit peint ailleurs

Des lapins qui sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.
FAB. XV du livre X.

[3] Exemple charmant d'harmonie imitative.

[4] Comme cela est dramatique, et comme cela est bien exprimé !

[5] Il n'y a pas un détail dans cette fable qui ne soit parfait. La plaisante chose que de faire débuter cette belette, qui vient de voler le trou d'un lapin, par un axiome qui assure son droit! Un avocat ne feroit pas mieux.

[6] Elle voudroit lui prouver que cela ne vaut pas la peine d'être réclamé; mais elle insiste peu, parcequ'elle se croit sûre de gagner sou procès.

[7] Voilà la question, et on ne l'a jamais mieux abordée. C'est

la théorie de l'usurpation, employée à justifier le vol. Toutes les idées fausses et pernicieuses s'enchaînent.

8 Tout cela est excellent et met la chose sous les yeux. « Écoutez la belette et le lapin, plaidant pour un terrier, dit « M. de La Harpe. Est-il possible de mieux discuter une cause? « Tout y est mis en usage, coutume, autorité, droit naturel, « généalogie. On y invoque les *dieux hospitaliers*. Ce sérieux, « qui est si plaisant, excite en nous ce rire de l'ame que feroit « naître la vue d'un enfant heureux de peu de chose. »

9 *Or bien*, est très convenablement placé dans la bouche de ces plaideurs. C'est une battologie du barreau, plaisamment prodiguée par Rabelais dans le chap. XIV du liv. V que La Fontaine avoit certainement sous les yeux en composant cet apologue, où il emploie neuf vers plus loin le nom même de Grippeminaud. « Allez, enfants, dit Grippeminaud. Or bien, « et passez outre, or bien, nous ne sommes tant diables, or « bien, que sommes noirs, or bien. » Le *chat fourré* de La Fontaine appelle aussi, *mes enfants*, les plaideurs qu'il va dévorer.

10 On ne se rapporte pas, on *s'en rapporte* à quelqu'un.

Raminagrobis, nom mimologique du chat, est celui sous lequel est désigné le poëte Cretin, chap. XXI du liv. III de *Pantagruel*.

11 Ce portrait de Raminagrobis est admirable. La Fontaine n'est inférieur à personne, pas même à Molière, dans la peinture de l'hypocrite.

12 Ceci ressemble fort aussi à la fable de *l'huître et des plaideurs*, mais c'est une autre leçon. La première n'est bonne qu'à l'instruction des particuliers. La seconde peut servir à celle des peuples.

FABLE XVII.

La Téte et la Queue du Serpent.

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies[1],
Tête et queue; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles:
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas[2].
La tête avoit toujours marché devant la queue.
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit:
Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci:
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte:
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant[3].
Enfin, voilà ma requête:
C'est à vous de commander

Qu'on me laisse précéder
A mon tour ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle[4].
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devroit être sourd aux aveugles souhaits[5].
Il ne le fut pas lors : et la guide nouvelle[6],
Qui ne voyoit, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur[7].

Malheureux les états tombés dans son erreur[8] !

REMARQUES SUR LA FABLE XVII.

« Vous ne pouuez auoir un qui uous soit maistre et ualet, ne « qui uous commande et uous obéisse ensemble ; autrement, il « est force qu'il aduienne l'inconuenient qui est en la fable du « serpent, duquel la cueüe uint un iour à quereller contre la « teste, disant qu'elle uouloit à son tour aller deuant, non « pas tousiours demourer derriere, ce que luy estant ottroyé « par la teste, elle s'en trouua très mal elle mesme, ne sachant « pas comment ne par où il falloit cheminer, et si fut encore « cause que la teste fut toute déchirée, estant contrainte de « suyure contre nature une partie qui n'auoit ni ueüe ni ouye « pour se pouuoir conduire.

Vies de Plutarque (*Agis et Cléomène*), pag. 2941.
Édit. de Vascosan.

[1] Il ne falloit pas accréditer des préjugés dans un livre dont

le but est d'éclairer les hommes. La queue du serpent ne porte point de venin.

[2] Petit vers sans agrément, dont l'irrégularité n'est pas motivée, et qui n'est conséquemment qu'une négligence. Il en est de même du vers 11.

[3] Outre que cela est très faux, c'étoit une mauvaise raison à alléguer au ciel.

[4] Ce vers et le suivant sont très bons. L'alliance de ces mots, *bonté cruelle*, est d'une haute poésie.

[5] Antithèse de mots qui paroît un peu recherchée, mais qu'on ne remarque guère, parceque la pensée est naturelle et vraie.

[6] *Guide* est masculin, sauf l'exception connue :

> *La Guide des pécheurs* est encore un bon livre.
> *Le Cocu imaginaire*, act. Ier, sc. Ire.

[7] La Fontaine est invariable dans cette belle conception. Le serpent qui meurt va au Styx.

[8] Importante leçon que de terribles évènements nous ont rendue plus familière. C'est à-peu-près le seul mérite de ce foible apologue.

FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune.

PENDANT qu'un philosophe[1] assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe[2] jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.

Tous les deux ont raison, et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront:
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement:
J'en dirai quelque jour les raisons amplement[3].
J'aperçois le soleil: quelle en est la figure?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour.
Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
Sa distance me fait juger de sa grandeur:
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat; j'épaissis sa rondeur:
Je le rends immobile[4]; et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine:
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon ame, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse[5]:
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,

Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être? non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie:
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille[6].
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau:
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement
Qui présageoit sans doute un grand événement.
Savoit-on si la guerre entre tant de puissances
N'en étoit point l'effet? Le monarque accourut:
Il favorise en roi ces hautes connoissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'étoit une souris cachée entre les verres:
Dans la lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois[7]!
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire:
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, suivra par-tout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de mémoire
Ne nous ont point quittés; nous goûtons des plaisirs:
La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
Charles en sait jouir: il sauroit dans la guerre

Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit apaiser la querelle,
Que d'encens! Est-il rien de plus digne de lui?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux arts?

REMARQUES SUR LA FABLE XVIII.

1 Démocrite.

2 Épicure.

3 Ce vers semble indiquer dans La Fontaine l'intention d'écrire sur la physique. Il a mieux fait de s'en tenir à ses fables.

4 Ces figures sont heureuses, mais ce n'étoit pas le lieu.

5 Vers remarquable par son énergique précision. *Mes yeux ne me trompent jamais en me mentant toujours.* Autre expression qui joint l'agrément du tour à la clarté de la pensée.

A l'épilogue près qui est écrit avec noblesse, tout le reste est bien foible, mais c'est la faute du sujet.

6 On dit que ce fait est réellement arrivé à Londres.

7 Ces deux vers ne riment plus, mais ce n'est pas une raison pour changer le second, comme le propose Chamfort.

Entier a perdu la belle acception que lui donne ici La Fontaine, si ce n'est précédé de l'adverbe *tout*, qui n'est cependant qu'une redondance latine, *non omnis moriar.* Corneille avoit écrit dans les premières éditions de Cinna :

Et sont-ils morts entiers avecque leurs desseins, etc?

Il a mis depuis : *sont-ils morts* tout *entiers*, etc. ? C'est donc à lui que remonte cet usage, qui n'étoit d'ailleurs pas étranger à La Fontaine lui-même, comme on peut le voir par le dernier vers de cet apologue, vers qui, pour le dire en passant, ressemble un peu trop à l'autre.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIEME.

—

FABLE PREMIÈRE.

La Mort et le Mourant.

La Mort ne surprend point le sage;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps:
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne.
Dans le fatal tribut, tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse;
La Mort ravit tout sans pudeur:
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré;

Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins : Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience:
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose:
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi! Plus de goût, plus d'ouïe,
Toute chose pour toi semble être évanouïe;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus:
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades:

Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet[1],
Remerciant son hôte; et qu'on fît son paquet:
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes[2] mourir;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret:
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

REMARQUES SUR LA FABLE PREMIÈRE.

« Ce premier apologue est parfait, non qu'il soit aussi bril« lant, aussi riche de poésie, aussi varié que le sont quantité « d'autres. Ce n'est que le ton d'une raison sage, simple et « tranquille. On a dit que Boileau étoit le premier parmi nous » qui eût mis la raison en vers. Il me semble qu'il est le pre« mier qui ait mis en vers les préceptes de la raison en matière « de goût et de littérature; mais La Fontaine a mis en vers les « préceptes de la raison universelle, comme Molière y a mis « ceux qui sont relatifs à la société; et ces deux empires sont « plus étendus que ceux de la littérature et du goût. »

« Le ton du prologue est touchant, comme il devoit l'être « sur un sujet qui intéresse tous les hommes. Quel vers que « celui-ci : »

Ce temps, hélas! embrasse tous les temps.

« Et à la fin de la pièce, quoi de plus admirable que cet autre? »

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret. »

CHAMFORT.

J'ajouterai peu de chose aux remarques de Chamfort; je me contenterai de faire observer la gravité noble de ce début.

La mort ne surprend point le sage;

le tour pathétique de cette réflexion :

Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse....

et sur-tout ce trait sublime qui feroit honneur à l'épopée :

Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.

Cette fable ne le cède d'ailleurs à aucune autre pour la vérité du dialogue, pour la force des raisonnements, pour la pureté du style, et pour l'importance de la leçon qui en résulte.

[1] *Cur non ut vitæ plenus conviva recedis?*

LUCRET.

[2] *Jeune* n'est point substantif.

FABLE II.

Le Savetier et le Financier.

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir:
 C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr, il faisoit des passages,
 Plus content qu'aucun des sept sages[1].
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,

Chantoit peu, dormoit moins encor:
C'étoit un homme de finance[2].
Si sur le point du jour parfois il sommeilloit,
Le savetier alors en chantant l'éveilloit:
Et le financier se plaignoit
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: Or çà, sire Grégoire[3],
Que gagnez-vous par an? Par an! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année:
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée? —
Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes[4]:
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus: gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,

Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à-la-fois[5].
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines[6].
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet : et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent[7]. A la fin le pauvre homme[8]
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme ;
Et reprenez vos cent écus.

REMARQUES SUR LA FABLE II.

V. Horat., *Epist. VII*, *lib. I.*

[1] Le peuple dit *content comme un roi*. *Content comme un sage* seroit une autre erreur, à ce que je suppose. La Fontaine pense que la véritable félicité est dans l'oubli des maux, et qu'il n'y en a point de plus réelle que celle de son savetier ; il a peut-être raison.

[2] La conséquence est singulière et bien dans le ton de La Fontaine. C'est précisément parceque cet homme est cousu d'or, qu'il ne peut ni chanter ni dormir.

[3] « Cette conversation ne seroit pas indigne de Molière lui-« même. » CHAMFORT.

[4] Alliance de mots très piquante.

[5] Trait admirable comme tout ce qui suit.

[6] Ce n'est pas ici une périphrase oiseuse, nécessitée par la mesure et par la rime. La Fontaine est de l'or comme de la peste. Il répugne à l'*appeler par son nom*.

7 « Ainsi l'Harpagon de Molière apercevant La Flèche qui l'a « à peine entrevu : *Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque « chose de mon argent* (acte I, scène III); et dans une autre « scène, voyant Cléante et Elise qui se font des signes : *Je crois « qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse* (act. II, « sc. V.). » GUILLON.

8 La Fontaine appelle volontiers *pauvres* ceux qui ont eu le mauvais esprit de cesser de l'être, et d'échanger *leurs chansons et leur somme* contre *ce qui cause nos peines.*

> . . . . . . Voilà les *pauvres* gens
> Malheureux par trop de fortune.
> FAB. V, LIV. VII.

FABLE III.

Le Lion, le Loup, et le Renard.

UN lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus[1],
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus[2].
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins : il en est de tous arts[3].
Médecins au lion viennent de toutes parts;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes[4].
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense[5], et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent[6]. Le prince tout-à-l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;

Et, sachant que le loup lui faisoit cette affaire:
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage:
Mais j'étois en pélerinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants; leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur,
Le long âge en vous l'a détruite:
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante:
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là:
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire:
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs[7] ont leur tour, d'une ou d'autre manière:
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

REMARQUES SUR LA FABLE III.

(72[e] d'Ésope.)

1 Vers qui peint par le nombre comme par l'expression. Cet artifice de prosodie est familier à La Fontaine; il a dit, fable VIII du liv. VII :

L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.

C'est le même effet produit par la même combinaison.

2 Ce trait méritoit de devenir proverbe.

3 Expression vague, et qui n'a point de sens clair.

4 Il faudroit, *il lui vient*, pour que le verbe eût un nominatif. S'il y a inversion, et que ce nominatif soit *donneurs de recettes*, le verbe devoit prendre le pluriel. De manière ou d'autre, il y a faute.

5 *Se dispenser* exige cette préposition *de* que M. de Voltaire appelle improprement un *génitif*, remarque sur le vers 125 de l'acte III d'*Héraclius*. On se dispense *des visites* et non pas *dans les visites*.

6 « Suis-je dans l'antre du lion? suis-je à la cour? »

CHAMFORT.

« Il est clair qu'il a assisté au coucher, et qu'il en revient « pour nous compter ce qui s'est passé. » LA HARPE.

7 *Daubeur* est un mot de la création de La Fontaine. Il vient d'autant mieux ici qu'il rappelle le meilleur trait de la fable.

FABLE IV.

Le Pouvoir des Fables.

À M. DE BARILLON.

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers[1] et leurs graces légères?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler, que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les; ne les lisez pas:
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens . mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il pas encor temps que Louïs se repose[2]?
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
De combattre cette hydre? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras!
Si votre esprit plein de souplesse,

Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs, et détourner ce coup,
Je vous sacrifîrai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens:
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient; je n'en dirai pas plus:
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur, voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune; et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les ames les plus lentes:
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout; personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles[3]
Etant fait à ces traits ne daignoit l'écouter;
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle:

Un fleuve les arrête; et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès! que fit-elle?
Ce qu'elle fit! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse;
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.
[4]Nous sommes tous d'Athène en ce point, et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si peau-d'âne m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

REMARQUES SUR LA FABLE IV.

[1] On a déja dit qu'il falloit éviter avec soin cette consonnance de l'hémistiche avec la rime.

[2] Comme tout s'élève, comme tout s'agrandit à-la-fois, la pensée, le style et jusqu'au métre du vers! le reste est d'une agréable facilité. On voudroit seulement ne pas trouver aux vers 27 et 28 cette répétition échappée à la paresse du poëte, *prendre en don*, *prenez en gré*, etc. Le petit mot *en*, qui n'est rien moins qu'harmonieux, se trouve répété quatre fois dans quatre vers qui se suivent,

3 Belle et singulière métaphore pour exprimer le peuple. C'est le *bellua multorum capitum* d'Horace (*lib.* I, *epist.* 6, *v.* 76.) « Bête à plusieurs têtes, dit Gabriel Naudé, vagabonde, « errante, folle, étourdie, sans conduite, sans esprit ni juge- « ment. » *Considérations politiques sur les coups d'état.*

4 Ces six derniers vers sont sus par cœur de tout le monde, et la transition au moyen de laquelle ils sont amenés est des plus ingénieuses. Il ne falloit pas que Chamfort, pour mieux prouver que La Fontaine y peint les effets de son caractère, allât déterrer je ne sais où une méchante historiette qui prouveroit encore plus de bêtise que de crédulité. La foi qu'il attribue à La Fontaine pour la ridicule promesse d'un charlatan qui devoit couper la tête à son coq, et la lui remettre sur-le-champ, peut-elle se rencontrer dans l'auteur de tant de fables, où l'impudence des charlatans est si vivement démasquée? Il faut remarquer ici que La Fontaine a été, comme tous les hommes célèbres, la victime du goût invincible que nous avons pour les anecdotes qui se rapportent à un personnage illustre. Il étoit simple, naïf et distrait. Quelques mots pleins d'une bonhomie que son génie rendoit encore plus risible nous sont parvenus dans les mémoires de sa vie, et sur ce canevas on a brodé une foule de mensonges. La légèreté avec laquelle on les accueille ne seroit-elle pas une espèce de profanation?

FABLE V.

L'Homme et la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes.

Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue!
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger!

Pour tuer une puce, il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

REMARQUES SUR LA FABLE V.

(62e d'Ésope.)

Cette fable est écrite avec beaucoup d'élégance et de pureté. Il faut remarquer sa division en deux stances de huit vers, dont la première comprend l'affabulation ou la moralité, et la seconde le récit. Cette dernière est sur deux rimes seulement, et, malgré cette difficulté, on ne trouveroit pas dans toutes les fables de rimes plus exactes et même plus riches.

FABLE VI.

Les Femmes et le Secret.

Rien ne pèse tant qu'un secret[1]:
Le porter loin est difficile aux dames;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : O dieux! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus! on me déchire!
Quoi! j'accouche d'un œuf! — D'un œuf? — Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire,
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscréte et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé;
Et de courir chez sa voisine:
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé[2];
N'en dites rien sur-tout, car vous me feriez battre:
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre[3].
Au nom de Dieu, gardez-vous bien

D'aller publier ce mystère.
Vous moquez-vous? dit l'autre: ah! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur[4] s'en retourne chez elle.
L'autre grille déja de conter la nouvelle:
Elle va la répandre en plus de dix endroits;
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout, car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait:
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'étoit plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,
De bouche en bouche alloit croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montoient à plus d'un cent.

REMARQUES SUR LA FABLE VI.

1 Proverbe.

2 Que de gaieté, que de naturel, quelle vérité de dialogue!

3 Observez qu'elle ne se contente pas de raconter le fait, elle l'exagère.

4 La Fontaine l'appelle le *pondeur*. Maintenant que le secret est entre ces deux femmes, il regarde la chose comme reçue.

FABLE VII.

Le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des Belles,
Ni les mains à celle de l'or[1] :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîné de son maître[2].
Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être[3]
Quand il voyoit un mets exquis;
Mais enfin il l'étoit : et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes!
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné[4],
Un mâtin passe, et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espéroit d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres chiens arrivent :
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre chien, se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,

Voulut avoir sa part : et, lui sage, il leur dit:
Point de courroux, messieurs; mon lopin me suffit:
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier, il vous happe un morceau;
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille;
Chacun d'eux eut part au gâteau.
Je crois voir en ceci l'image d'une ville[5]
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple; et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre:
C'est bientôt le premier à prendre.

REMARQUES SUR LA FABLE VII.

[1] « Si dans le premier vers, *à l'épreuve* étoit régime indirect, « le poëte auroit eu raison de se servir du pronom relatif dans « le second, mais c'est une espèce de proposition composée « qui ne peut se remplacer. » GUILLON.

[2] Image et précision.

[3] « Vers très plaisant qui exprime à merveille le combat « entre l'appétit du chien et la victoire que son éducation le « force à remporter sur lui-même. » CHAMFORT.

4 D'*adornare*, latin, le vieux françois *aorner*, les participes *aorné*, *aourné*, *atourné*, que nous n'avons plus, et le substantif *atour* qui nous reste.

5 L'allusion est très juste, mais on en concluroit mal que la conduite du chien de la fable fût excusable dans les magistrats auxquels La Fontaine le compare. Les animaux sont dirigés par un instinct naturel que la raison n'éclaire point. C'est sur cet instinct que nous les jugeons, et ce qui est ingénieux de la part d'une brute seroit fort répréhensible dans un échevin.

FABLE VIII.

Le Rieur et les Poissons.

On cherche les rieurs; et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite:
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots[1].
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un : peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur étoit à la table
D'un financier, et n'avoit en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille:
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris;
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignoit qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,

N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin:
Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin;
Les gros en sauroient davantage.
N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger?
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute : mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux[2] pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abyme avoient vus
Les anciens du vaste empire.

REMARQUES SUR LA FABLE VIII.

[1] Vers si justes et si précis qu'ils sont présents à la mémoire de tout le monde.

[2] Cette périphrase est très bonne, et toute l'historiette n'est pas mal contée, mais ce n'est point là une fable.

FABLE IX.

Le Rat et l'Huître.

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva soûl.
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,

Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case:
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!
Voilà les Apennins, et voici le Caucase!
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Thétis sur la rive
Avoit laissé mainte huître: et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre sire!
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déja vu le maritime empire:
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point[1]
D'un certain magister le rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents[2].
Parmi tant d'huîtres toutes closes
Une s'étoit ouverte; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nompareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille:
Qu'aperçois-je? dit-il; c'est quelque victuaille!
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'huître tout d'un coup
Se referme[3]. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement:
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyoit prendre.

REMARQUES SUR LA FABLE IX.

Admirons les beautés de cette fable sans appuyer sur chacune d'elles en particulier. Il n'y auroit pas un vers qui n'exigeât une remarque, du moins jusqu'à l'affabulation qui est d'une très petite importance; mais le discours du rat, la peinture de l'huître et la narration presque entière sont au nombre des morceaux les plus achevés du poëte.

[1] Trait charmant qui rappelle le mot de Perrette :

Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.
FAB. X, LIV. VII.

Il est emprunté de Rabelais, un des auteurs favoris de La Fontaine. C'est dans le plaisant chapitre où Picrochole se propose la conquête du monde (33 du livre I[er]) : *Voire mais*, dit-il, *nous ne bûmes point frais par ces déserts.* On ne sauroit mieux exprimer la confiance avec laquelle une tête foible et *de peu de cervelle* se livre à ses illusions, et leur prête une existence.

[2] Plaisanterie d'assez mauvais goût.

[3] Bel exemple de coupe imitative et pittoresque.

FABLE X.

L'Ours et l'Amateur des jardins.

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon[1] vivoit seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire[2];
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'ours habitoit;
Si bien que, tout ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore,
Il l'étoit de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrois parmi[3]
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre:
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne[4].
L'ours, porté d'un même dessein,

Venoit de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver? et que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte : et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble :
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier :
Faisoit son principal métier
D'être bon émoucheur; écartoit du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé[5].
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une[6] allant se placer
Mit l'ours au désespoir, il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme.
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,

Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudroit un sage ennemi [7].

REMARQUES SUR LA FABLE X.

[1] La Fontaine ne manque jamais l'occasion de donner à ses personnages tout le lustre qu'ils peuvent recevoir de son pinceau. Tout-à-l'heure un charretier étoit le *Phaéton* d'une voiture à foin. Maintenant un ours *à demi léché* devient un grand prince solitaire.

[2] Proverbe.

[3] *Parmi*, qui ne seroit plus employé en pareille construction, a dans ces vers je ne sais quoi d'antique et de naïf qui le rend bien préférable à une expression plus exacte.

[4] La gradation naturelle étoit nécessairement inverse.

[5] La Fontaine a dit ailleurs :

Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites?
FAB. III, LIV. IV.

Parasite ailé est une jolie périphrase qui s'expliquoit d'elle-même. Le second vers n'est pas bon, et il a malheureusement été amené deux fois dans les fables par la nécessité de la rime, ce passage se lisant encore mot pour mot, vers 4 et 5 de la fable 13 du livre XII.

[6] La correction et la grace exigeroient la répétition du substantif.

[7] Proverbe.

VARIANTE.

L'ours. porté d'un même dessein.....

C'est évidemment la bonne leçon. M. Guillon et M. Mongez écrivent :

> L'ours porté d'un même destin.

Celle-ci est bien préférable pour la rime, et bien inférieure pour le sens; il n'y a pas à hésiter.

FABLE XI.

Les deux Amis.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa[1];
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre[2].

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil[3],
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets:
Morphée avoit touché le seuil de ce palais,
L'ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée[4], allons. Vous ennuyez-vous point

De coucher toujours seul? une esclave assez belle
Étoit à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point:
Je vous rends grace de ce zéle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu[5] triste apparu:
J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux? Que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même:
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

REMARQUES SUR LA FABLE XI.

[1] La recherche de ce nom bizarre et de ce lieu éloigné produit une épigramme charmante.

[2] Ce trait est encore un de ceux où se manifeste la franche naïveté de La Fontaine. Il a dit quelque chose de fort gai en plaçant ces vrais amis au Monomotapa; mais comme sa malice est toute naturelle et sans artifice, il revient bonnement sur sa pensée. « Quelle grace et quelle mesure dans ces mots, *dit-« on?* avec moins de goût, un autre poëte auroit fait une sortie « contre les amis de notre pays. C'est l'art de La Fontaine de « faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit. » CHAMFORT.

[3] Voilà un mot bien heureux, et qui peint parfaitement le caractère de La Fontaine. Il n'y avoit que lui qui pût trouver

cette ravissante expression, *s'occuper au sommeil*, lui qui des deux parts de sa vie *souloit passer*

L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Le sommeil est évidemment pris dans cet exemple pour une occupation.

4 Ceci n'est pas conforme aux mœurs du Monomotapa.

5 « Quel sentiment dans ce mot *un peu!* La fin de cet apo-« logue est au-dessus de tout éloge ; tout le monde la sait par « cœur. » CHAMFORT.

FABLE XII.

Le Cochon, la Chèvre, et le Mouton.

UNE chévre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur méme char, s'en alloient à la foire.
Leur divertissement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire:
Le charton n'avoit pas dessein
De les mener voir Tabarin.
Dom pourceau crioit en chemin
Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trousses:
C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours;
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc: Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous: que ne te tiens-tu coi [1]?

Ces deux personnes-ci[2], plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce mouton, a-t-il dit un seul mot?
Il est sage. Il est un sot[3],
Repartit le cochon : s'il savoit son affaire,
Il crieroit, comme moi, du haut de son gosier;
Et cette autre personne honnête
Crieroit tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger[4],
La chévre de son lait, le mouton de sa laine:
Je ne sais pas s'ils ont raison;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnoit en subtil personnage:
Mais que lui servoit-il? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne change le destin;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

REMARQUES SUR LA FABLE XII.

1 Ineuphonie choquante.

2 La Fontaine a l'art de nous intéresser toujours aux acteurs de ce *grand drame*, en les rapprochant de nous par quelque circonstance; on n'avoit jamais dit des animaux : *ces personnes-ci*, et le choix de cette expression prête à la chévre et au mouton une importance très plaisante.

3 Ce vers composé de sept monosyllabes, et brusquement coupé au troisième, donne à ce dialogue une vivacité pittoresque. On sait qu'il ne faut pas abuser des vers de cette me-

sure, et qu'ils ne plaisent à l'oreille que par leur enchaînement; mais il y a des occasions où l'emploi d'un mètre insolite devient favorable à l'harmonie, et c'est un des secrets du style de La Fontaine.

4 *Décharger* ne rime pas du tout avec *gosier*.

FABLE XIII.

Tircis et Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'avois Ésope quitté,
Pour être tout à Bocace:
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire, Non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Sur-tout quand ce sont de celles
Que la qualité de Belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.

Qui dit Sillery dit tout:
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout;
Comment le pourroit-on faire?

Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs: les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose:
Amenons des bergers [1]; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante:
Ah! si vous connoissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal!
Souffrez qu'on vous le communique;
Croyez-moi, n'ayez point de peur:
Voudrois-je vous tromper? vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur!
Amarante aussitôt réplique:
Comment l'appelez-vous, ce mal? quel est son nom? —
L'amour. — Ce mot est beau! dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître : que sent-on? —
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt [2].
Se mire-t-on près d'un rivage,

Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux:
    Pour tout le reste on est sans yeux.
    Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir:
    On soupire à son souvenir;
On ne sait pas pourquoi: cependant on soupire:
On a peur de le voir, encor qu'on le desire.
    Amarante dit à l'instant:
Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez tant!
Il ne m'est pas nouveau: je pense le connoître.
    Tircis à son but croyoit être,
Quand la belle ajouta: Voilà tout justement
    Ce que je sens pour Clidamant[3].
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

    Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
    Et qui font le marché d'autrui.

REMARQUES SUR LA FABLE XIII.

[1] Cet hémistiche dit assez qu'il s'agit ici d'une idylle, et non pas d'une fable.

[2] Cette description du trouble et des illusions de l'amour est d'une beauté achevée.

[3] Ce trait est fort joli, et la pièce très agréable; mais il ne falloit pas essayer d'y ajuster une affabulation, car rien ne ressemble moins à un apologue.

FABLE XIV.

Les Obsèques de la Lionne.

La femme du lion mourut:
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obséques se feroient
Un tel jour, en tel lieu; ses prévôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna[1]:
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour, Un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître;

On diroit qu'un esprit anime mille corps:
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts[2].

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire?
Cette mort le vengeoit: la reine avoit jadis
Etranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu rire[3].
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et sur-tout celle du roi lion:
Mais ce cerf n'avoit pas accoutumé de lire[4].
Le monarque lui dit: Chétif hôte des bois,
Tu ris! tu ne suis pas ces gémissantes voix!
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles: venez, loups,
Vengez la reine; immolez, tous,
Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors: Sire, le temps des pleurs
Est passé; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue,
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes:
Aux champs élysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi:
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier: Miracle! Apothéose!

Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-lés d'agréables mensonges:
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

REMARQUES SUR LA FABLE XIV.

[1] Ces trois rimes masculines ne sont peut-être pas ici sans dessein; elles donnent une idée de la longueur et de l'éclat des gémissements du lion, et le dernier vers exprime le bruit de l'écho qui les répete, par le son comme par la pensée.

[2] Cette réflexion paroît un peu longue pour être intercalée dans une fable; mais qu'elle est juste et bien exprimée! Le grand Condé demandoit où Corneille avoit appris l'art de la guerre. On demanderoit volontiers où La Fontaine, si simple et si dédaigné, avoit connu les courtisans.

[3] Seulement parcequ'il ne pleura point. C'est bien là le caractère de la délation.

[4] C'est une raison assez plaisante de la tranquillité du cerf, qui ne craint rien de la colère du roi lion, parcequ'il n'a pas lu Salomon; mais cette raison n'est pas naturelle; il sait déja que penser de la colère des lions, lui dont une lionne a étranglé la femme et le fils.

FABLE XV.

Le Rat et l'Éléphant.

Se croire un personnage est fort commun en France:
On y fait l'homme d'importance,

Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois:
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière:
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyoit un éléphant
Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat, et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison[1],
S'en alloit en pélerinage.
Le rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants.
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants.
Il en auroit dit davantage;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant[2].

REMARQUES SUR LA FABLE XV.

[1] Le cortége de cette sultane est assez ridiculement composé. Ce n'est pas là de la bonne plaisanterie.

[2] Le mécanisme de ces derniers vers est remarquable. Le discours du rat est en vers graves, longs et pompeux, parce-qu'il se complaît dans son orgueil. La rapidité de ceux qui suivent nous rend tout-à-fait présente l'expédition du chat.

FABLE XVI.

L'Horoscope.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions sur-tout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,

Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint. Mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le desir[1].
Il savoit le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit par-tout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion:
Ah! monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers! A ces mots il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra:
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'ame; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poëte Eschyle[2].

Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portoit en l'air une tortue,
Passa par-là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Etant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie afin de la casser:
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.
De ces exemples il résulte
Que cet art[3], s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte:
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort:
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps;
Non des conjonctions[4] de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.
Jupiter[5] le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? Un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin?
Un atome la peut détourner en chemin:

Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?
L'état où nous voyons l'Europe
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su[6].
L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend; sa course entresuivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas:
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hasard.

REMARQUES SUR LA FABLE XVI.

[1] Expression très précise d'une pensée très vraie.

[2] *Poëte* en deux syllabes seroit maintenant intolérable.

[3] La Fontaine nous a occupés de la divination sans la nommer ; mais il abonde tellement dans sa pensée qu'il en parle maintenant comme s'il venoit de le faire Cette distraction n'a rien de fâcheux, parcequ'elle ne nuit pas à la clarté.

[4] *D'une conjoncture*, *et non des conjonctions*. Jeu de mots indigne de La Fontaine.

[5] Il n'est presque pas besoin de remarquer que le Jupiter dont il est ici question, c'est la planète et non le dieu. Nous

avons quitté le langage de la poésie pour celui de l'astrologie judiciaire.

6 Vers composé de monosyllabes, qui choque singulièrement l'harmonie, comme cela arrive presque toujours.

Ce n'est pas là une fable.

FABLE XVII.

L'Ane et le Chien.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature[1].
L'âne un jour pourtant s'en moqua:
Et ne sais comme il y manqua;
Car il est bonne créature[2].
Il alloit par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien;
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître:
Il étoit alors dans un pré
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure:
Il ne faut pas toujours être si délicat[3];
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit: Cher compagnon, baisse-toi, je te prie,
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse; mot: le roussin d'Arcadie

Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-temps la sourde oreille:
Enfin il répondit: Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil
Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoutumée:
Il ne sauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, et s'en vient: autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit: Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille;
Il ne sauroit tarder: détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire;
On t'a ferré de neuf: et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide[4].

REMARQUES SUR LA FABLE XVII.

[1] Un de ces vers auxquels La Fontaine a donné l'autorité des proverbes.

[2] Les personnages de La Fontaine ont un caractère si soutenu qu'il craint de les y faire déroger. C'est la cause de cette réticence.

[3] Ce vers est charmant après le précédent, où il ne s'agit que de chardons; mais ceux qui suivent n'en sont-ils pas une redondance un peu recherchée? Le poëte étoit très plaisant

sans avoir l'air d'y prétendre; et on est fâché qu'il se mette en frais pour étendre inutilement sa pensée.

4 Il n'étoit pas besoin de revenir sur cette idée qui est fort bien exprimée au commencement de la fable.

FABLE XVIII.

Le Bassa et le Marchand.

Un marchand grec en certaine contrée
Faisoit trafic. Un bassa l'appuyoit;
De quoi le Grec en bassa le payoit,
Non en marchand: tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit par-tout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support[1] en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute; avec eux il s'engage.
Et le bassa du tout est averti:
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder: sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger;

Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta
Comme Alexandre; et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla;
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
Même l'on veut que j'en craigne les suites:
Mais je te crois un trop homme de bien;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer;
Ecoute-moi: sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, son chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Etoit un pain entier. Il falloit bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois mâtineaux,
Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeoit plus que trois. Mais on ne disoit pas
Qu'il avoit aussi triple gueule
Quand les loups livroient des combats.

Le berger s'en défait: il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit: et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut.
[2] Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

REMARQUES SUR LA FABLE XVIII.

[1] *Support* se prend pour *appui* au sens propre, mais il ne peut le remplacer au figuré.

[2] Il n'étoit pas besoin de deux récits pour amener cette affabulation. Le prologue est de trop.

FABLE XIX.

L'Avantage de la Science.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différent:
L'un étoit pauvre, mais habile;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage;

Prétendoit que tout homme sage
Etoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot[1]: car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disoit-il souvent
Au savant[2],
Vous vous croyez considérable:
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre[3],
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, dieu sait! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte[4], et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tut; il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient:
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut par-tout des mépris:

L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix[5].

REMARQUES SUR LA FABLE XIX.

[1] On a déja remarqué combien étoit adroite et dramatique la manière dont La Fontaine intervient dans sa narration. Ce vers en offre un nouvel exemple.

[2] Petit vers qui n'est qu'une négligence, puisqu'il n'est pas une beauté.

[3] *Chambre* pour *étage*, inusité.

[4] On se seroit passé de ces détails.

[5] Joli vers que personne n'a oublié.

FABLE XX.

Jupiter et les Tonnerres.

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux enfers ;
Améne-moi la Furie
La plus cruelle des trois.

Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois!
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

[1] O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère
Et la langue a des douceurs[2]
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie: et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçoit de ses feux,

Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité.
Tout père frappe à côté[3].
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages[4]
Jura le Styx, et promit
De former d'autres orages:
Ils seroient sûrs. On sourit:
On lui dit qu'il étoit père;
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux:
L'un jamais ne se fourvoie;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie:
L'autre s'écarte en son cours;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte,
Bien souvent même il se perd;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

REMARQUES SUR LA FABLE XX.

[1] Apostrophe belle et touchante qui réunit le mérite de l'expression à celui de la pensée.

[2] Périphrase mal tournée.

[3] Vers sublime, qui empêche de regretter que ce foible apologue soit sorti de la plume de La Fontaine.

[4] Épithète de Jupiter dans Homère.

FABLE XXI.

Le Faucon et le Chapon.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle;
Ne vous pressez donc nullement:
Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en [1],
Que le chien de Jean de Nivelle.

Un citoyen du Mans, chapon de son métier [2],
Étoit sommé de comparoître
Par-devant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose,
Petit, petit, petit; mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissoit les gens crier:
Serviteur, disoit-il; votre appât est grossier:
On ne m'y tient pas; et pour cause.
Cependant un faucon sur sa perche voyoit
Notre Manseau qui s'enfuyoit.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,

Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat : honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend, es-tu sourd? Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon : mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Revindrois-tu pour cet appeau?
Laisse-moi fuir ; cesse de rire[3]
De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

REMARQUES SUR LA FABLE XXI.

[1] Naïveté fort gaie. Le récit n'est pas moins plaisant, et le dialogue l'emporte encore peut-être sur le récit.

[2] Tout cela est du comique le plus vrai. Le sérieux que met le poëte à l'application de ces formules du palais rappelle Perrin Dandin au jugement de *Citron;* mais la plaisanterie est plus agréable, parcequ'elle est moins étendue et moins chargée. Rien de comparable à la bonhomie de cette observation :

Les chapons ont en nous fort peu de confiance.

Il y a une ironie bien piquante, parcequ'elle est bien ingénue dans les vers qui viennent après :

Celui-ci qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé, etc.

Le discours de l'oiseau chasseur est du ton superbe qui convient à l'ami du maître, et la vanité d'une demi-éducation y est exprimée avec une vérité incomparable.

Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.

Cette dernière circonstance le ramène à lui tout naturellement.

Pour moi, je sais chasser et revenir au maître.

Le *moi* de l'égoisme a été remarqué par Pascal, mais personne ne l'a mis en action aussi heureusement que La Fontaine. *Voyez* la fable de *la fille et du héron*.

3 Consonnance désagréable de la rime avec l'hémistiche. La fable est d'ailleurs charmante.

FABLE XXII.

Le Chat et le Rat.

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage[1],
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin

L'homme tendit ses rets. Le chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet[2]; il y tombe, en danger de mourir;
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir;
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie;
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit: Cher ami[3],
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit:
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grace aux dieux.
J'allois leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient: ma vie est en tes mains;
Viens dissoudre ces nœuds[4]. Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance:
Envers et contre tous je te protégerai;
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette:
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit: Idiot!
Moi ton libérateur! je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite:
La belette étoit près du trou.

Le rat grimpe plus haut: il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts: le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet instant:
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes:
Ah! mon frère, dit-il, viens m'embrasser: ton soin
Me fait injure; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie?
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnoissance?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité?

REMARQUES SUR LA FABLE XXII.

1 Damoiselle Belette au corps long et fluet.
FAB. XVII, LIV. III.

L'animal à longue échine.
FAB. VI, LIV. IV.

La Fontaine a l'art de varier l'expression sans changer l'image.

2 « Cette suspension est pleine de goût. Le chat est pris. »
CHAMFORT.

On dit *les traits de la lumière,* on n'avoit jamais dit ceux *de l'ombre.* Cette figure me paroît d'une grande hardiesse.

3 « Ah! mon pauvre Scapin! Je suis mon pauvre Scapin « maintenant qu'on a besoin de moi. » *Les Fourberies, act.* II, *sc.* VII.

4 Tout ce discours du chat est excellent. La prière n'est guère dans ses mœurs, mais on sait que La Fontaine, qui a toujours l'homme en vue, poursuit le faux dévot sous la figure du chat. Il semble entendre Tartufe :

Je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.
Act. III, *sc.* II.

VARIANTE.

Avec toi, repartit le chat.

L'imprimeur de M. Guillon donne seul le vers en sept syllabes :

Avec toi, repart le chat.

Cette leçon n'est appuyée d'aucune autorité.

FABLE XXIII.

Le Torrent et la Rivière.

Avec grand bruit et grand fracas[1]
Un torrent tomboit des montagnes:
Tout fuyoit devant lui; l'horreur suivoit ses pas;
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barrière si puissante:
Un seul vit des voleurs; et, se sentant presser,

Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace et bruit sans profondeur :
    Notre homme enfin n'eut que la peur.
    Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
    Il rencontra sur son passage
    Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile:
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
    Il entre; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire:
    Tous deux au Styx allèrent boire;
    Tous deux à nager malheureux
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
    Bien d'autres fleuves que les nôtres.

    Les gens sans bruit sont dangereux[2]:
    Il n'en est pas ainsi des autres.

REMARQUES SUR LA FABLE XXIII.

[1] « Voyez comme La Fontaine varie ses tons; voyez comme « il monte, comme il descend avec son sujet. Opposez à cette « peinture du torrent celle de la rivière, huit ou dix vers plus « bas. Remarquons aussi ce trait de poésie du voyageur qui « va traverser *bien d'autres fleuves que les nôtres.* » CHAMFORT.

[2] *Demissos animo et tacitos vitare memento.*
Quod flumen tacitum est, forsan latet altiùs unda.
CATON., DISTICH., lib. IV.

Il n'est pas absolument vrai que les gens sans bruit soient dangereux, et que les autres ne le soient pas. On pouvoit exprimer cette idée d'une manière moins générale.

FABLE XXIV.

L'Éducation.

Laridon et César, frères dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom:
 Mais, la diverse nourriture[1]
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
 Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignoit sa tendresse
 A l'objet le premier passant.
 Il peupla tout de son engeance:
Tourne-broches par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards;
 Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père[2] :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh! combien de Césars deviendront Laridons!

REMARQUES SUR LA FABLE XXIV.

(92e d'Ésope.)

« Lycurgus prit un jour deux jeunes chiens, nez de mesme « père et de mesme mère, et les nourrit si diversement qu'il en « rendit un gourmand et goulu, ne sçachant faire autre chose « que le mal, et l'autre bon à la chasse et à la queste; puis un « jour que les Lacédémoniens estoient tous assemblés sur la « place en conseil de ville, il leur parla en cette manière : C'est « chose de très grande importance, seigneurs Lacédémoniens, « pour engendrer la vertu au cœur des hommes que la nourri- « ture, l'accoutumance et la discipline, comme je vous ferai « voir tout à cette heure. En disant cela, il amena devant toute « l'assemblée les deux chiens, leur mettant au devant un plat de « souppe et un lièvre vif. L'un des chiens s'en courût inconti- « nent après le lièvre, et l'autre se jeta aussitôt sur le plat de « souppe. Les Lacédémoniens n'entendoient point encore où « il en vouloit venir, jusqu'à ce qu'il leur dit : Ces deux chiens « sont nez de mesme père et de mesme mère, mais ayant été « nourris diversement, l'un est devenu gourmand et l'autre « chasseur. » (Plutarque, *Traité comme il faut nourrir les enfants.*)

[1] *Nourriture* est pris ici pour synonyme d'*éducation*, comme dans le passage de Plutarque. On lui trouve souvent la même acception dans Corneille.

[2] Ces quatre derniers vers sont de la plus grande beauté, et la fable entière est digne d'être comptée parmi les meilleures de La Fontaine, soit pour l'agrément de l'exécution, soit pour l'importance de la morale.

VARIANTE.

Hantoient, l'un les forêts et l'autre la cuisine.

Ce vers se trouve écrit comme il suit dans la première édition de 1678.

L'un hantoit les forêts et l'autre la cuisine.

C'étoit une faute grave. La Fontaine la corrigea dans *l'errata* même du volume.

FABLE XXV.

Les deux Chiens et l'Ane mort.

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères[1]:
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères;
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt: l'autre est prudent, mais froid
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux, et fidèle à son maître;
Mais il est sot, il est gourmand:
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,

Virent un âne mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens,
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes,
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval?
Hé! qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces mâtins, voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir: car le trajet est grand;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau[2]; notre gorge altérée
En viendra bien à bout: ce corps demeurera
Bientôt à sec; et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire: ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.
L'homme est ainsi bâti: quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son ame.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire!
Si j'arrondissois mes états!
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire!
Tout cela c'est la mer à boire[3]:
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient:
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul desire.

REMARQUES SUR LA FABLE XXV.

(20e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] Ces vers, pleins de sens, ont peut-être été suggérés à La Fontaine par la belle et nerveuse pensée de Sénèque : *Nullum intra se manet vitium*. Epist. 95.

[2] « Il étoit aisé d'établir la même morale sur une supposi- « tion moins absurde. » Chamfort.

[3] M. de Voltaire trouve cette expression triviale. Elle n'est que simple, et on a judicieusement observé qu'elle venoit fort bien au sujet.

FABLE XXVI.

Démocrite et les Abdéritains.

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire[1] !
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Epicure[2] en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !
Aucun n'est prophète chez soi[3].
Ces gens étoient les fous, Démocrite le sage.
L'erreur alla si loin, qu'Abdère députa
Vers Hippocrate, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.

Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démoctite.
Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis[4].
Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes;
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'univers, et ne se connoît pas[5].
Un temps fut qu'il savoit accorder les débats :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel, sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens :
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause! Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens
Cherchoit, dans l'homme et dans la bête,
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps et des paroles[6].
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.

Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu?

REMARQUES SUR LA FABLE XXVI.

1 *Odi profanum vulgus et arceo.*
HORAT., OD. I, LIB. III.

Beau mouvement qui convient à cet apologue dont le ton doit être très élevé. On a déja dit que *pensers* ne s'emploie pas seulement en vers pour l'exactitude de la mesure, et qu'il y est aussi pour l'élégance. C'est le mot poétique.

2 Démocrite avoit transmis à Épicure le système des atomes et du vide qu'il tenoit de Leucippe.

3 Vous savez que nul n'est prophète
En son pays.
FAB. XII, LIV. VII.

Proverbe.

4 C'est-à-dire, d'hommes sans nombre. C'est une métonymie toute simple, un individu pour l'espèce, et on ne voit pas ce que les commentateurs y ont trouvé d'obscur.

5 « On a appliqué ce vers à l'homme en général. »
CHAMFORT.

6 Vers devenu proverbe.

FABLE XXVII.

Le Loup et le Chasseur.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux.
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage!
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme, sourd à ma voix, comme à celle du sage[1],
Ne dira-t-il jamais, C'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami: tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot; car il vaut tout un livre:
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain. —[2]
Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin;
Jouis dès aujourd'hui: redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avoit mis bas un daim.
Un faon de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt, tous deux gisent sur l'herbe.
La proie étoit honnête, un daim avec un faon;
Tout modeste chasseur en eût été content:
Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx[3]: la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordoient; la déesse infernale

Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit assez de biens. Mais quoi! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher;
Surcroît chétif aux autres têtes:
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd, meurt vengé sur son corps:
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux[4].
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux:
O Fortune! dit-il, je te promets un temple[5].
Quatre corps étendus! que de biens! mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant:
Un, deux, trois, quatre corps[6], ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours, et mangeons cependant
La corde de cet arc; il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau[8], l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc, qui se détend, et fait de la sagette
Un nouveau mort: mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun:
La convoitise perdit l'un;
L'autre périt par l'avarice.

REMARQUES SUR LA FABLE XXVII.

1 « Remarquons comme La Fontaine évite toujours de se « donner pour un sage. » CHAMFORT.

2 La coupe vive et dramatique de ce petit dialogue rappelle ce vers de Perse :

Surge; negas, instat; surge, inquit, etc.
SAT. V, v. 142.

Eh! laissez-moi. — Debout? — Un moment. — Tu répliques!
BOILEAU, *sat.* VIII.

3 Je répète qu'on n'a pas assez réfléchi sur la hardiesse avec laquelle La Fontaine a appliqué la mythologie à ses fictions. Et c'est là le poëte que l'on accuse de n'être pas inventeur! Le reste de ce passage n'est pas moins remarquable. Observons cette construction pittoresque :

La Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordoient.

Le trait qu'il suit n'est-il pas digne de l'épopée?

La déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.

Les exemples d'harmonie imitative les plus célèbres l'emportent-ils sur celui-ci?

De la force du coup pourtant il s'abattit.

Et puis, que cette transition est simple et piquante :

C'étoit assez de biens; mais quoi! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.

Voyez ce mot commun d'*appétits* si étrangement relevé par son adjectif. « *Faiseur de conquêtes* a, dans sa simplicité, quel-« que chose de fier qui ressemble à ce nom de *ravageurs* que « Bossuet donne aux conquérants. » GUILLON.

4 *Convoiteux* ne se dit presque plus, et c'est peut-être La Fontaine qui nous a gardé *convoitise.*

5 Cela est excellent dans la bouche de l'avare. C'est Harpagon qui veut qu'on écrive en lettres d'or la maxime de son intendant.

6 Cette exactitude de calcul est encore tout-à-fait caractéristique. Il n'y a que l'avare qui puisse se complaire à multiplier en quelque sorte ses jouissances par une supputation si scrupuleuse et si détaillée. Un autre compteroit d'un coup d'œil, celui-ci additionne.

7 *J'en aurai pour un mois..... Commençons dans deux jours.* Réticence très plaisante, et que Molière n'auroit pas dédaignée.

8 Il met de la sensualité dans son avarice même. Harpagon demande aussi à son cuisinier un bon dîner qui ne coûte guère.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Dépositaire infidèle.

GRACE aux Filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux;
Peut-être d'autres héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages:
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant,
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs:
Je pourrois y joindre encore

Des légions de menteurs.
Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes:
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je soutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Ésope et comme Homère
Un vrai menteur ne seroit:
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait.
Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce[1],
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer? dit-il quand il fut de retour.

Votre fer! il n'est plus: j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant:
Dispensez-moi, je vous supplie;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie:
Je n'ai que lui; que dis-je! hélas! je ne l'ai plus!
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le marchand repartit: Hier au soir sur la brune
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever:
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le père dit: Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment:
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je[2];
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure:
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope;
Tout est géant chez eux: écoutez-les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise:
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit: Tout doux;
On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant, l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raison, combattre son erreur:
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

REMARQUES SUR LA FABLE PREMIÈRE.

[1] Constuction amphibologique.

[2] Orgon dit de la même manière dans *Tartufe:*

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qui s'appelle vu.

Cette figure donne du poids à l'assertion du conteur.

FABLE II.

Les deux Pigeons.

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre:
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit: Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux:
Non pas pour vous, cruel[1]! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage[2].
Encor, si la saison s'avançoit davantage!
Attendez les zéphyrs: qui vous presse? un corbeau
Tout-à-l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau[3].
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur:
Mais le desir de voir et l'humeur inquiéte
L'emportèrent enfin. Il dit: Ne pleurez point:
Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite:

Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étois là; telle chose m'avint:
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne: et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès; cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris: ce blé couvroit d'un lacs
Les menteurs et traîtres appas.
Le lacs étoit usé: si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin:
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle,
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échappé.
Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs

Finiroient par cette aventure:
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pié,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints: et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager;
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé: je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiéte!
Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arréte?
Ai-je passé le temps d'aimer?

REMARQUES SUR LA FABLE II.

« Cette fable est célèbre et au-dessus de tout éloge. Le ton « du cœur qui y règne d'un bout à l'autre a obtenu grace pour « les défauts qu'une critique sévère lui a reprochés. Le dis- « cours du premier des deux pigeons :

V. 5. .... Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?

« est plein de traits de sentiment.

V. 8. Non pas pour vous, cruel! ....

V. 11. Encor, si la saison s'avançoit davantage, etc.

V. 16. Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste?

« Quelle grace, quelle finesse sous-entendues dans ce petit « mot, *et le reste*, caché comme négligemment au bout du « vers?

« Tout le morceau de la fin, depuis *amants*, *heureux* « *amants*, etc., est, s'il est possible, d'une perfection encore « plus grande. C'est l'épanchement d'une ame tendre trop « pleine de sentiments affectueux, et qui les répand avec une « abondance qui la soulage. Quels souvenirs et quelle expres- « sion dans le regret qui les accompagne! On a souvent imité « ce morceau, et même avec succès, parceque les sentiments « qu'il exprime sont cachés au fond de tous les cœurs; mais « on n'a pu surpasser, ni peut-être égaler La Fontaine.

« La Mothe, qui a fait un examen détaillé de cette fable, « dit qu'on ne sait quelle est l'idée qui y domine, ou des dan- « gers du voyage, ou de l'inquiétude de l'amitié, ou du plaisir

« du retour après l'absence. Si au contraire, dit-il, le pigeon « voyageur n'eût pas essuyé de dangers, mais qu'il eût trouvé « les plaisirs insipides loin de son ami, et qu'il eût été rappelé « près de lui par le seul besoin de le revoir, tout m'auroit ra- « mené à cette seule idée, que la présence d'un ami est le plus « doux des plaisirs. Cette critique de La Mothe n'est peut-être « pas sans fondement; mais que dire contre un poëte qui, par « le charme de sa sensibilité, touche, pénètre, attendrit votre « cœur, au point de vous faire illusion sur ses fautes, et qui sait « plaire même par elles? On est presque tenté de s'étonner que « La Mothe ait perdu à critiquer cette fable un temps qu'il pou- « voit employer à la relire. » CHAMFORT.

[1] Ce mot *cruel,* rejeté au bout de l'hémistiche, produit l'effet le plus touchant. C'est l'apostrophe, c'est le sentiment de Didon :

Quin etiam hiberno moliris sidere classem,
Et mediis properas aquilonibus ire per altum
Crudelis?

Le même mouvement et le même artifice se retrouvent dans la VII[e] élégie d'Ovide :

Ut neque respiceres, nec solarêre jacentem,
Dure.....

[2] Tour elliptique, pour dire, *votre entreprise téméraire.*

[3] *Sœpè sinistra cavâ prœdixit ab ilice cornix.*

La Fontaine est fidèle au caractère et à l'emploi de ses personnages. Il se souvient qu'il a fait dire à Junon, fab. XVII, liv. II:

Le corbeau sert pour le présage.

FABLE III.

Le Singe et le Léopard.

Le singe avec le léopard
Gagnoient de l'argent à la foire.
Ils affichoient chacun à part:
L'un d'eux disoit: Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu: le roi m'a voulu voir;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée[1].
La bigarrure plaît, partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disoit: Venez, de grace,
Venez, messieurs: je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement:
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler:
Car il parle, on l'entend; il sait danser, baller[2],
Faire des tours de toute sorte,

Passer en des cerceaux : et le tout pour six blancs;
Non, messieurs, pour un sou : si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.
Le singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit:
L'une fournit toujours des choses agréables;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents[3]!

REMARQUES SUR LA FABLE III.

[1] Trois rimes féminines de suite, d'ailleurs assez peu régulières, mais elles font très bien ici, parcequ'elles rappellent le débit emphatique et redondant d'un charlatan de place. On a déja vu que La Fontaine excelloit à imiter leur langage, et cette fable en est une nouvelle preuve. Le discours du singe est si vrai qu'on s'étonne d'y trouver la rime, ou plutôt qu'on ne la remarque point.

[2] Vieux mot qui signifioit *danser*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que nous l'avons perdu sans perdre un de ses analogues, *bal, ballet et baladin*.

[3] Cette jolie épigramme termine cet apologue d'une manière très piquante. La Mothe l'a renouvelée avec assez de bonheur dans sa fable des *deux livres :*

Du sage mal vêtu le grand seigneur rougit,
Et cependant l'un est un homme;
L'autre n'est souvent qu'un habit.

FABLE IV.

Le Gland et la Citrouille.

Dieu fait bien ce qu'il fait[1]. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue,
A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là!
Hé parbleu! je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire:
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé[2];
Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris: plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme:
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.

Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; et portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu, sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

REMARQUES SUR LA FABLE IV.

[1] Il falloit déduire cette vérité incontestable d'un exemple plus concluant. Il y a dans la nature des plantes potagères qui portent des fruits aussi petits que le gland, et des arbres sur lesquels il en croît d'aussi gros que la citrouille.

[2] Tout ce discours de Garo est d'un naturel admirable. Il exprime bien la ridicule satisfaction d'un ignorant content de lui-même, qui s'étend avec complaisance sur ses idées. Les compilateurs d'anecdotes ont attribué un propos tout-à-fait semblable au fameux roi de Portugal, Alphonse, dit le *Sage*, qui, s'il l'a tenu, ne mérite pas mieux ce surnom que le paysan de La Fontaine.

Le nom de Garo n'est pas de l'invention de notre fabuliste, comme on l'a pensé. Il l'avoit pris à Cyrano de Bergerac chez qui Molière a fait des emprunts d'une toute autre importance. C'est un des personnages du *Pédant joué*.

FABLE V.

L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin.

Certain enfant qui sentoit son collége,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilége
Qu'ont les pédants de gâter la raison[1],
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin en automne
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut:
Car au printemps il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance[2],
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance:
Même il ébranchoit l'arbre; et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfants:
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grace,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite:

Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant, que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les piéces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement[3].

REMARQUES SUR LA FABLE V.

1 Trait plein de finesse et de sens.

2 Vers d'une grace charmante où l'on retrouve cette sensibilité touchante et féconde qui anime tout pour tout aimer.

3 La Fontaine s'est rappelé ce trait dans la fable III du livre XI :

Le loup et le renard sont d'étranges voisins.
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.

Le sujet de cette fable est le même que celui de la IV[e] du liv. IV, qui lui est bien supérieure.

FABLE VI.

Le Statuaire, et la Statue de Jupiter.

Un bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette[1]?

Il sera dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains; faites des vœux :
Voilà le maître de la terre[2].

L'artisan[3] exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole :

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur
Le poëte autrefois n'en dut guère[4].

Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère:

Il étoit enfant en ceci;
Les enfants n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit:
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimère:
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes:
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

REMARQUES SUR LA FABLE VI.

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum.
Quum faber incertus scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse deum.

HORAT., SAT. VIII, LIB. I.

[1] On a trouvé ces derniers mots trop bas. C'est toutefois dans l'opposition des objets qu'est l'agrément de la pensée, et

le contraste que le poëte a établi relève beaucoup son expression, quand il s'écrie au vers suivant :

Il sera dieu !

Il est aisé de voir d'ailleurs que c'est ici la traduction presque littérale des vers d'Horace auxquels La Fontaine doit le sujet de sa fable.

[2] Ce mouvement est digne du genre de poésie le plus pompeux. Le ton général du style et la coupe symétrique des stances dont cette fable est composée, paroissent plus propres à l'ode qu'à l'apologue. Ce petit poëme fait voir à quelle hauteur le génie de La Fontaine pouvoit s'élever quand son sujet lui fournissoit quelques motifs d'inspiration et d'enthousiasme.

[3] On a déja remarqué *artisan* pour *artiste* au vers 2 de la fable X du livre III. Ces deux acceptions ne se confondent plus. *Ouvrier*, qui est employé au vers 13, n'étoit guère plus convenable, quoique de bons écrivains en aient quelquefois ennobli l'usage, soit dans la poésie soit dans la prose, et que Rollin, par exemple, ait ainsi désigné Phidias. Il faut observer qu'Horace n'a pas été plus scrupuleux dans le passage cité, car *faber* ne s'est jamais pris pour *artiste*, au moins sans le concours d'une épithète noble.

[4] *Poëte* ne se feroit plus de deux syllabes. Cette expression, *n'en dût guère*, est un peu commune pour le reste, et l'inversion qui termine la stance est traînante et embarrassée.

Tout ce qui suit est d'une élégance soutenue. La dernière strophe est sue par cœur de tout le monde.

FABLE VII.

La Souris métamorphosée en Fille.

Une souris tomba du bec d'un chat-huant:
Je ne l'eusse pas ramassée[1];
Mais un bramin le fit: je le crois aisément;
Chaque pays a sa pensée.
La souris étoit fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu: mais le peuple bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre ame, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort: c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux:
Vous n'avez qu'à choisir; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.

En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
Non, dit-il; ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits:
Je vous conseille de le prendre.
Eh bien! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? —Hélas! non; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée:
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée[2].
Le bramin fâché s'écria:
O vent, donc, puisque vent y a[3],
Viens dans les bras de notre belle!
Il accouroit: un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit: J'aurois une querelle
Avec le rat; et l'offenser
Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de rat, la demoiselle
Ouvrit l'oreille: il fut l'époux.
Un rat! Un rat: c'est de ces coups
Qu'Amour fait; témoin telle et telle.
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient[4]. Cette fable
Prouve assez bien ce point. Mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits:
Car quel époux n'est point au Soleil préférable
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant

Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.
Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté[5]:
Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose[6]:
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même;
Car il faut, selon son systême,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son ame en un trésor commun:
Toutes sont donc de même trempe:
Mais, agissant diversement
Selon l'organe seulement,
L'une s'éléve, et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
Les ames des souris et les ames des belles
Sont très différentes entre elles;
Il en faut revenir toujours à son destin[7],
C'est-à-dire à la loi par le ciel établie:
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

REMARQUES SUR LA FABLE VII.

[1] Cela n'a rien de bien gai. En général, dans tout ce foible apologue tiré de Pilpay, qui a fait là, suivant Chamfort, un très mauvais présent à La Fontaine, on ne reconnoît pas La Fontaine.

[2] Il n'y a point d'ordre ici dans les idées du poëte. Les Bramins ne savent ce que c'est que Borée.

[3] Nous voilà tombés dans le burlesque. Homère dort.

[4] La Fontaine a dit beaucoup plus judicieusement dans un autre apologue :

> On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père?
>
> FAB. XXIV, LIV. VIII.

On se ressent toujours de son éducation, mais il est faux qu'on se ressente toujours de son origine.

[5] C'est pour cela qu'il ne falloit pas le traduire.

[6] Revenons, s'il se peut, à la saine morale et à la belle poésie. Cela vaut mieux qu'une métaphysique obscure et inutile.

[7] La Fontaine a si peur de prêter ici à l'accusation de fatalisme, qu'il explique sa pensée dans le vers suivant. Il pourroit se dispenser, par la même raison, de témoigner de la confiance dans le diable et dans la magie dont la puissance n'est pas plus réelle que celle du destin proprement dit.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sagesse.

JAMAIS auprès des fous ne te mets à portée[1]:
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours:
Le prince y prend plaisir; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol[2] alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la sagesse: et les mortels crédules
De courir à l'achat; chacun fut diligent.
On essuyoit force grimaces;
Puis on avoit pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchoient; mais que leur servoit-il?
C'étoient les plus moqués: le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.

Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un[3] des dupes un jour alla trouver un sage,
    Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs :
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil; sinon je les tiens sûrs
    De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la sagesse.

REMARQUES SUR LA FABLE VIII.

[1] La correction exigeroit : *ne te mets jamais à la portée des fous.*

[2] On prononce un *fou,* qui fait *hiatus.*

[3] *Dupe,* substantif, est féminin.

FABLE IX.

L'Huître et les Plaideurs.

Un jour deux pélerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venoit d'apporter:
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissoit déja pour amasser la proie[1];
L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir
    Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir

En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
Si par-là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
Eh bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin[2] arrive: ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit, d'un ton de président:
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens[3]; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui,
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles:
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

REMARQUES SUR LA FABLE IX.

Voici la fable de Boileau*, qu'on pourra comparer avec celle de La Fontaine :

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître.
Tous deux la contestoient, lorsque, dans leur chemin,
La Justice passa, la balance à la main.

* On lit, dans les commentaires de Brossette, que Boileau avoit appris cette fable de son père, auquel il l'avoit ouï conter dans sa jeunesse, et qu'elle est tirée d'une ancienne comédie italienne.

Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La Justice, pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre et l'avale à leurs yeux;
Et par ce bel arrêt terminant la bataille,
Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sottises d'autrui nous vivons au palais.
Messieurs, l'huître étoit bonne. Adieu, vivez en paix.

Il n'est pas douteux que l'avantage ne soit du côté de notre auteur. On chercheroit inutilement dans l'autre ce mouvement, cette action dramatique, cette vérité de détails qui animent l'apologue de La Fontaine. On a reproché à celui-ci d'avoir substitué le personnage de Perrin Dandin à celui de la Justice, et c'est ce qu'il y a de plus ingénieux dans sa composition. Il est faux que la Justice personnifiée, cette divinité allégorique dont une balance est l'attribut, *vive au palais des sottises d'autrui.* C'est la fraude et la chicane qui ruinent les plaideurs; et, si le nom de la Justice est pris quelquefois dans une mauvaise acception, c'est parcequ'on s'en sert en françois pour exprimer généralement les opérations et les formalités des tribunaux. La déesse, ou la vertu morale qu'on appelle *Justice,* n'a jamais été présentée sous un point de vue défavorable que dans la fable de Boileau. L'emploi qu'il en fait repose sur une méprise de mots.

¹ Remarquons la vivacité de ce tableau, la franche naïveté de ce dialogue, et cette foule de circonstances heureuses dont Boileau a, pour ainsi dire, étouffé le germe dans le plus froid de ses hémistiches : *Tous deux la contestoient.*

² C'est Rabelais, je crois, qui a donné pour la première fois le nom de Perrin Dandin à un homme de justice, ch. XXXIX et XLI du liv. III de *Pantagruel.* Tabourot s'en est servi dans ses *Touches,* Escraigne IX, liv. I. Racine l'a rendu populaire, et pour ainsi dire proverbial, en l'employant dans les *Plaideurs.* Georges Dandin étoit probablement de la même famille.

³ Ironie très gaie que La Fontaine a pu prendre à Rabelais.

C'est ainsi que Pantagruel termine son fameux jugement, au chap. XIII du liv. II.

Il est fâcheux que La Fontaine ait omis le trait le plus heureux de la fable de Boileau. C'est que ces pélerins étoient à jeun.

FABLE X.

Le Loup et le Chien maigre.

Autrefois carpillon fretin [1]
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison : carpillon n'eut pas tort;
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor [2].

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en alloit l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : Jà ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là :
Attendez; mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.

Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre[3].
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au loup par un treillis:
Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout-à-l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il; et de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile.
Ce loup ne savoit pas encor bien son métier.

REMARQUES SUR LA FABLE X.

(35e d'Ésope.)

1 Fable III du livre V.

2 La consonnance léonine de *lors* et d'*encor* est intolérable. Il étoit facile de mettre, *ce qu'alors j'avancai.* Il est impardonnable d'être si négligent.

3 Vers excellent. L'heureuse idée que de dire, *son chien*, et comme La Fontaine s'associe plaisamment à la sotte confiance du loup! Cela rappelle ce joli trait de la fable de *l'ours et des deux compagnons :*

Dindenaut prisoit moins ses moutons qu'eux leur ours;
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.

Cette fable est parfaitement contée, et l'on n'est pas fâché que La Fontaine ait appuyé de ce nouvel exemple celui de *carpillon fretin.*

FABLE XI.

Rien de trop.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament[1]
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement:
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère,
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets:
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins: tant le luxe sait plaire.
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques uns: ils les croquèrent tous;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers: les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins[2].

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

REMARQUES SUR LA FABLE XI.

1 . . . . *Sunt certi denique fines*
Quos ultrà citràque nequit consistere rectum.
HORAT., SAT. I, LIB. I.

C'étoit le sujet d'une excellente moralité, d'une maxime, d'une épître, mais ce n'étoit guère celui d'une fable; et ce n'est pas une fable que La Fontaine a faite.

2 On ne sait pas trop comment les humains purent abuser des ordres divins en tuant les loups.

FABLE XII.

Le Cierge.

C'EST du séjour des dieux que les abeilles viennent[1].
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette (1), et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.

(1) Hymette étoit une montagne célébrée par les poëtes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueilloient d'excellent miel.

Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose[2],
Ou, pour dire en françois la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
Et, nouvel Empédocle (1) aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans[3]. Ce fut mal raisonné :
Ce cierge ne savoit grain de philosophie.

Tout en tout est divers[4] : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire[5] au brasier se fondit :
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

REMARQUES SUR LA FABLE XII.

[1] Frappés de ces grands traits, des sages ont pensé
Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé.
DELILLE, GÉORG., LIV. IV.

[2] Il est fâcheux que de si jolis vers se trouvent dans une si mauvaise fable. Comment se fait-il que La Fontaine, qui a le

(1) Empédocle étoit un philosophe ancien qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule; et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont.

bon esprit de douter qu'une montagne ait été en mal d'enfant, attribue des idées à un cierge?

3 Cette circonstance est ridicule. On peut bien nous amener à prêter du sentiment et des passions aux animaux, mais non pas un mouvement volontaire aux choses inanimées. Le cierge qui *ne savoit grain de philosophie,* est encore pis, s'il est possible.

Dedans est employé ici adverbialement, et par conséquent très bien; ce que je remarque en opposition à l'étrange observation de M. Mongez, qui dit qu'il s'emploie rarement sans un régime qui le suive. C'est précisément le contraire, car *dedans* n'est pas une préposition, et c'est une préposition que M. Mongez définit.

4 Expression admirable par sa justesse et sa précision.

5 *L'Empédocle de cire* est une figure assez heureuse, dans son rapport avec l'idée du fond; et cependant elle déplaît, parceque cette dernière est fausse, tant la raison est essentielle à l'art d'écrire.

Scribendi rectè, sapere est et principium et fons.
HORAT., DE ART. POET.

FABLE XIII.

Jupiter et le Passager.

OH! combien le péril enrichiroit les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
Mais, le péril passé[1], l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.

Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier;
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appelez-vous ces avertissements?

Un passager pendant l'orage
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphants
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu; le voilà:
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire :
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs; et n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don.

REMARQUES SUR LA FABLE XIII.

(18ᵉ et 47ᵉ d'Ésope.)

[1] Cette idée a fourni aux Italiens un proverbe très connu.

VARIANTE.

Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu.......

Cette leçon est la bonne. Il y a des éditions très peu considérées dans lesquelles on lit :

> Qu'un trésor étoit en tel lieu.
> L'homme au vœu....

Il est cependant vrai de dire que cette division du vers remédioit à deux inconvénients assez graves, l'enjambement prosaïque de la coupe, et la consonnance de la césure avec la rime.

FABLE XIV.

Le Chat et le Renard.

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pélerinage.
C'étoient deux vrais tartufs[1], deux archipatelins,
Deux francs patte-pelus[2], qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,

Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours[3].
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos pélerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain[4].
Le renard au chat dit enfin:
Tu prétends être fort habile;
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard: Fouille en ton sac, ami;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagême sûr: pour moi, voici le mien.
A ces mots sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut.
Par-tout il tenta des asiles;
Et ce fut par-tout sans succès:
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire:
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un; mais qu'il soit bon[5].

REMARQUES SUR LA FABLE XIV.

1 Quelques éditeurs écrivent très mal *Tartuphes*. Ce mot emprunté de l'allemand par Molière, et déja approprié à notre langue, n'avoit cependant pas encore, du temps de La Fontaine, une orthographe bien déterminée.

2 « Tous avoyent le col tors, les pattes pelues. » Rabelais, *Prol.* du *liv.* IV. Allusion à la supercherie de Jacob qui se couvroit les mains de peaux de bêtes pour supplanter Esaü. Cette ingénieuse étymologie est de Le Duchat.

3 Vers qui devroit devenir proverbe dans certaines sociétés, et même dans certaines amitiés.

4 La Fontaine n'a pas oublié qu'il met en scène deux faux dévots.

5 Pourquoi le poëte a-t-il dit ailleurs :

Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagême?
FAB. XXIII, LIV. XII.

parcequ'il n'y a point d'opinion qui n'ait deux apparences très spécieuses aux yeux de l'homme naturel, suivant la situation où il se trouve, et que La Fontaine est le plus naturel des hommes. Tous nos proverbes, où est contenue la sagesse des nations, ont autant de proverbes en sens opposé, et qui ne sont pas moins sages. Cela ne donne pas une grande idée de notre raison, mais cela en donne une idée assez juste.

FABLE XV.

Le Mari, la Femme et le Voleur.

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux[1] de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
Jamais œillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire,
Déifiant le pauvre sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois, c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi! si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand'peur,
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux

Me seroit inconnu! Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance:
Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats:
Celui-ci fit sa main.
J'infère de ce conte
Que la plus forte passion,
C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion;
Et l'amour quelquefois : quelquefois il la domte:
J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame[2],
L'emportant à travers la flamme.

J'aime assez cet emportement;
Le conte m'en a plu toujours infiniment:
Il est bien d'une ame espagnole,
Et plus grande encore que folle.

REMARQUES SUR LA FABLE XV.

[1] Cette répétition est très gaie, parceque l'auteur semble avoir supposé que le sens de son premier vers n'étoit pas clair. Ce qui suit immédiatement a de la grace et du sel; et dans ces vers :

Mais quoi, si l'amour n'assaisonne, etc.,

on retrouve la sensibilité de La Fontaine; mais le mérite de ce petit conte, sans affabulation précise, se borne à quelques jolis détails.

[2] « Si vous permettez à milord Montaigu de se trouver chez « lui quand vous y logerez, dit Saint-Evremond, dans une de « ses lettres à madame la duchesse de Mazarin, je ne doute

« pas qu'il ne brûle sa maison, comme le comte de Villa-« Mediana brûla la sienne pour un sujet de moindre mérite. » (Œuvres, tom. V, pag. 163.) Il est probable que La Fontaine faisoit allusion à cette anecdote.

FABLE XVI.

Le Trésor et les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien [1],
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, et finir lui-même sa misère,
Puisque aussi bien sans lui la faim le viendroit faire:
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention une vieille masure
Fut la scène où devoit se passer l'aventure:
Il y porte une corde; et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte;
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter: ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent [2].

Quoi! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme!
Je ne me pendrai pas! Eh! vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme:
Celui-ci se l'attache et se pend bien et beau.
Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs:
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit?
Ce sont là de ses traits; elle s'en divertit:
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre:
Et celui qui se pendit
S'y devoit le moins attendre.

REMARQUES SUR LA FABLE XVI.

[1] Ce quolibet populaire n'a pas beaucoup de grace.

[2] Ces deux syllabes font ici un vers admirable, parcequ'il exprime très bien le vide dont les yeux de l'homme au trésor sont frappés. Nous avons remarqué ailleurs d'heureux exemples de cet artifice.

FABLE XVII.

Le Singe et le Chat.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'étoit un très bon plat[1]:
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté;
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage:
Bertrand déroboit tout; Raton, de son côté,
Etoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marrons.
Les escroquer étoit une très bonne affaire:
Nos galants y voyoient double profit à faire,
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frère[2], il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître:
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verroient beau jeu.
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte[3],
D'une manière délicate,
Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;

Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient: adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

REMARQUES SUR LA FABLE XVII.

[1] Tous les détails qui accompagnent ce joli trait sont d'une perfection achevée. Il faut remarquer ce vers :

Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Le *mal d'autrui* qui est un *profit à faire!*

[2] Le singe dit, *frère*, au chat, parcequ'il veut lui faire commettre une mauvaise action dont il se propose de tirer parti. L'habitude de l'observation avoit appris au bon La Fontaine les précautions oratoires des méchants.

[3] Tableau parfait, comme cette fable tout entière. C'est d'elle que madame de Sévigné disoit : *cela peint. Pourquoi n'écrit-il pas toujours de ce style?*

FABLE XVIII.

Le Milan et le Rossignol.

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,

Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains[1] par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son[2]?
Ecoutez plutôt ma chanson:
Je vous raconterai Térée et son envie.—
Qui Térée? est-ce un mets propre pour les milans? —
Non pas; c'étoit un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.
Le milan alors lui réplique:
Vraiment, nous voici bien! lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique! —
J'en parle bien au roi. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles:
Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

REMARQUES SUR LA FABLE XVIII.

(3e d'Ésope.)

[1] Par métaphore pour dire *en son pouvoir*.

[2] C'est l'exagération du poëte italien qui appelle le rossignol une *voix emplumée*. Elle convient mieux au rossignol, qui ne sauroit employer trop de raisons pour détourner le milan de son projet.

FABLE XIX.

Le Berger et son Troupeau.

Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille[1] !
Toujours le loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter ! Ils étoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin !
Robin mouton, qui, par la ville,
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde
Hélas ! de ma musette il entendoit le son :
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton[2]
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.

Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre:
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre[3].

Haranguez de méchants soldats,
Ils promettront de faire rage:
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

REMARQUES SUR LA FABLE XIX.

[1] Un de ces débuts dramatiques dont La Fontaine offre de si heureux exemples. Ce petit discours est plein de vérité, et l'oraison funèbre de Robin mouton qui le termine, ne le cède en naturel à aucun autre passage des fables.

[2] Ce n'est pas ce qu'on leur demande; il ne s'agit que de tenir ferme pour écarter les loups; mais la lâcheté est volontiers fanfaronne, et les dispositions belliqueuses de ces moutons rendront plus piquant le trait qui doit terminer le récit.

[3] « Voyez quel effet de surprise produit ce dernier vers, et « avec quelle force, quelle vivacité ce tour peint la fuite et la « timidité des moutons. » CHAMFORT.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE DIXIEME.

FABLE PREMIÈRE.

Les deux Rats, le Renard, et l'Oeuf.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Iris, je vous louerois; il n'est que trop aisé:
Mais vous avez cent fois notre encens refusé;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point; je souffre cette humeur:
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange[1], Iris. Vous ne la goûtez point;
D'autres propos chez vous récompensent ce point[2]:
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses;
Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part: le monde n'en croit rien.

Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon[3]; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens:
C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante, et hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Ouï parler[4]? Ils disent donc
Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts;
Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein:
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde,
Une troisième suit; elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit:
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle:
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait. Mais comment se fait-elle?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté:

L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose:
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit; comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.
Sur tous les animaux, enfants du créateur,
J'ai le don de penser; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que quand la bête penseroit,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi. Cependant, quand au bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!

Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
On le déchire après sa mort:
Ce sont tous ses honneurs suprêmes[5].

Quand la perdrix
Voit ses petits[6]
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille:
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.
Non loin du nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains; car quant aux animaux[7],
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier:
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit: commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon

Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage:
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire[8].
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du nord vous sera mon garant:
Je vais citer un prince aimé de la Victoire;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman:
C'est le roi polonois. Jamais un roi ne ment[9].
Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps:
Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,
En renouvelle la matière.
Les animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps-de-garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros[10],
Exercent de ces animaux

Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devroit
Rendre Homère. Ah! s'il le rendoit,
Et qu'il rendît aussi le rival (1) d'Epicure,
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déja dit; qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci [11],
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher par le même chemin
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement:
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine:
Je sens en moi certain agent;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même:
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est là le point. Je vois l'outil

(1) Descartes.

Obéir à la main : mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les cieux et leur course rapide[12]?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore;
On ne l'apprend qu'au sein de la divinité;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignoroit encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux.
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple
Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point :
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire[13]?

Deux rats cherchoient leur vie : ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisoit à gens de cette espèce :
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf[14].
Pleins d'appétit et d'alégresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut : c'étoit maître renard.
Rencontre incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner :
C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse[15]
Leur fournit une invention.

Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras;
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Pour moi, si j'en étois le maître[16],
Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort:
Je subtiliserois un morceau de matière,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement;
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort;

Nous aurions un double trésor :
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux:
L'autre, encore une autre ame, entre nous et les anges
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoique ayant commencé;
Choses réelles quoique étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre et foible lumière:
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite et grossière.

REMARQUES SUR LA FABLE PREMIÈRE.

1 « Il y a à-la-fois de l'esprit et de la poésie à supposer que « le nectar si vanté par les poëtes n'est autre chose que la « louange. » CHAMFORT.

2 Cela n'est pas très bien exprimé. Ce qui suit est fort joli, mais on voudroit que le mot *propos* ne se retrouvât pas si vite, et il étoit doublement convenable de le remplacer ici, où il n'a pas une acception régulière.

3 Vers charmants dans lesquels il faut se hâter de jouir de La Fontaine, que nous allons perdre de vue de temps en temps à travers cette vague composition qu'il a prise pour une fable.

4 Madame de La Sablière ne vouloit pas passer pour sa-

vante, et c'est ce qui occasione la réticence délicate du poëte. Il ne s'engage toutefois dans cette discussion que pour lui plaire; et, comme le systême de Descartes sur les animaux est en contradiction nécessaire avec ses idées, il va s'égarer dans un labyrinthe inextricable de raisonnements où le sage instinct de ses lumières naturelles ne percera que de temps à autre, au milieu des ténèbres dont il se plaît à s'envelopper. Il en résultera que cet ouvrage sans plan, et dans lequel on peut croire que La Fontaine ne voyoit rien de bien distinct lui-même, laissera peu d'idées précises et satisfaisantes au lecteur, et ne l'indemnisera de l'ennui d'une discussion fastidieuse que par quelques traits heureux.

5 Ces derniers vers sont très beaux. Le poëte, après s'être intéressé d'une manière touchante à ce vieux cerf, et l'avoir comparé à un grand chef trahi par la fortune et qui tente des efforts inutiles pour la ramener, ne pouvoit finir par une circonstance plus énergique.

6 Chamfort trouve ces deux petits vers négligés. Ils ne manquent cependant pas d'effet pittoresque, et marquent assez heureusement la transition d'un récit à un autre. Ce qui suit est admirable. « Je demande, dit M. de La Harpe, dans son « *Éloge de La Fontaine*, s'il existe un tableau plus parfait; si « le plus habile peintre me montreroit sur la toile plus que je « n'en vois dans les vers du poëte? Comme le chasseur et le « chien suivent pas à pas la perdrix qui *se traîne* avec le vers! « Comme un hémistiche rapide et prompt vous montre le « chien *qui pille!* Ce dernier mot est un élan, un éclair; et « avec quel art l'autre vers est suspendu quand la perdrix « *prend sa volée*. Elle est en l'air, et vous voyez long-temps « l'homme immobile, *qui, confus, des yeux en vain la suit*. Le « vers se prolonge avec l'étonnement. »

On a douté de la prosodie de notre langue, mais jamais, je crois, après avoir lu ces vers. Je n'en connois point où les ressources que peut offrir le nombre soient tournées avec plus d'art à l'avantage de la pensée.

[7] Ce tour donne à l'idée quelque chose d'épigrammatique que la bonhomie du conteur aiguise encore. « Swift ou Lucien, « voulant mettre les hommes au-dessous des animaux, ne s'y « seroient pas mieux pris. » CHAMFORT.

[8] Cela se comprend très bien. L'homme qui a donné tant d'esprit aux animaux ne pouvoit les regarder comme des machines, et il a eu tort de s'obstiner à faire valoir une si mauvaise cause.

[9] « Du milieu de ces idées étrangères au génie de La Fon- « taine, il sort pourtant des traits qui le caractérisent. Tel est « ce plaisant hémistiche. » CHAMFORT.

Il est question ici de Sobieski, que La Fontaine pouvoit avoir vu à Paris chez madame de La Sablière elle-même.

[10] Belle et poétique périphrase.

[11] Il n'est pas bien de faire rimer *ceci* avec *ci* dont il est composé.

[12] « Ce mouvement est très vif, très noble, et ne dépareroit « pas un ouvrage d'un plus grand genre. » CHAMFORT.

[13] Une de ces suspensions qui jettent dans tout le discours la confusion la plus désagréable. Balancé entre son opinion véritable et celle qu'il veut affecter, La Fontaine ne cesse de passer de l'une à l'autre, sans égard pour l'ordre et pour la clarté de sa composition. On croiroit, par exemple, à ce mouvement, qu'il défie les objections, et c'est lui qui perd son temps à les faire.

[14] Plaisanterie triviale amenée par la rime, et qui n'est pas du bon temps du poëte.

[15] Un être abstrait personnifié, mais avec quel naturel !

[16] Bonne et plaisante naïveté. Ne croiroit-on pas qu'il s'étoit persuadé que Descartes pouvoit, au gré de ses systêmes, ôter ou donner de l'esprit aux bêtes, et qu'il y avoit quelqu'un au monde qui fût maître de cet arrangement? Fontenelle disoit ingénieusement que La Fontaine ne le cédoit à Phèdre que par bêtise. On en diroit volontiers autant de sa condescendance pour les opinions des philosophes, dont il étoit d'ailleurs fort inutile qu'il s'occupât.

« On voit que cette piéce manque entièrement d'ensemble « et même d'objet. Ce sont trois fables qui prouvent l'intel- « ligence des animaux, et ces fables se trouvent entrecoupées « de raisonnements dont le but est de prouver qu'ils n'en ont « pas. La Fontaine péche ici contre la première des régles, « l'unité de dessein. Il paroît l'avoir senti, et cherche à pren- « dre un parti mitoyen entre les deux systêmes; mais les rai- « sonnements où il s'embarque sont entièrement inintelligi- « bles. » CHAMFORT.

FABLE II.

L'Homme et la Couleuvre.

Un homme vit une couleuvre:
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers!
A ces mots l'animal pervers,
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourroit aisément s'y tromper[1],
A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison[2],
L'autre lui fit cette harangue:
Symbole des ingrats! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent en sa langue
Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons, jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice[3]:
Selon ces lois condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent; c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit: Tes raisons sont frivoles:
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient:
Mais rapportons-nous-en. Soit fait dit le reptile.
Une vache étoit là : l'on l'appelle; elle vient:
Le cas est proposé. C'étoit chose facile;
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison: pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines:
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avoient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin, me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe[4]: s'il vouloit encor me laisser paître!
Mais je suis attachée, et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin

L'ingratitude? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit!
C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré : puis, quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur :
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servoit de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents :
Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs :
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courboit sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattoit, c'étoit là son loyer;
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,

L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer[5].
Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée?
De son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là!
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands:
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents[6].
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

REMARQUES SUR LA FABLE II.

[1] « Voilà de ces traits auxquels on reconnoît dans La Fon-
« taine un mélange unique de finesse et de naïveté, une sim-
« plicité qui donne de la grace à sa finesse, une finesse qui
« rend sa simplicité piquante. » MARMONTEL.

[2] Le loup *paye* aussi *de raison* l'agneau qu'il va dévorer. Les méchants ont un instinct qui leur fait chercher l'apparence du droit. C'est un hommage de la force à la justice.

[3] Quel hardi censeur de l'homme que ce serpent! Il vient de dire là tout le secret de la société.

[4] Tout le discours de la vache est parfait. Ces mots, *sans herbe,* sont rejetés avec un art infini au commencement du vers, et jamais l'éloquence naturelle n'a employé d'exclamation plus touchante que ce simple trait :

. . . . S'il vouloit encor me laisser paître!

« Le discours du bœuf a un autre genre de beauté, celui d'un
« ton noble et poétique, quoique naturel et vrai :

Ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne et vend aux animaux.

« Et cet autre vers :

Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.

« La Fontaine tire un parti ingénieux du ton qu'il vient de lui « prêter; c'est de le faire appeler *déclamateur* par l'homme qui « lui reproche de chercher de grands mots; tout cela est d'un « goût exquis. » CHAMFORT.

Remarquons aussi ces traits si pittoresques et si vrais.

Le bœuf vient à pas lents.......
Quand il eut ruminé tout le cas dans sa tête, etc.

Quel heureux choix d'expressions et d'images! Quelle intelligence de prosodie! Quelle fable et quel fabuliste!

5 On ne sauroit exprimer avec une précision plus élégante les bienfaits que nous recevons des arbres pendant les quatre saisons. Le trait qui suit :

Que ne l'émondoit-on sans prendre la cognée?

est plein de grace et de sentiment.

6 Ce petit vers ne fait pas mal, parcequ'il ramène au sujet de l'apologue.

FABLE III.

La Tortue et les deux Canards.

Une tortue étoit, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère[1] :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guère
De voir Ulysse en cette affaire[2].
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pélerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne par-tout
De voir aller en cette guise
L'animal lent, et sa maison,

Justement au milieu de l'un et l'autre oison[3].
Miracle! crioit-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
La reine! vraiment oui; je la suis en effet:
Ne vous en moquez point. Elle eut beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage:
Ce sont enfants tous d'un lignage.

REMARQUES SUR LA FABLE III.

(61[e] d'Ésope.)

[1] Ce vers et le suivant sont devenus proverbes.

[2] Trait charmant et d'une fréquente application. Il n'y a que La Fontaine qui ait eu l'art de se jouer ainsi de sa pensée, et de revenir sur ce qu'il a dit avec cette dérision naïve qui n'appartient qu'aux enfants et au génie.

[3] L'art du peintre n'est pas plus exact, et ne présente rien de plus précis à l'imagination.

FABLE IV.

Les Poissons et le Cormoran.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution:
Viviers et réservoirs lui payoient pension.
Sa cuisine alloit bien : mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même[1].
Le nôtre un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il? Le besoin, docteur en stratagême[2],
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute;
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : Seigneur cormoran,
D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?
Etes-vous sûr de cette affaire?

N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire?
Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous?
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connoît les chemins:
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre[3] fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens[4].
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En auroit aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup? toute panse
Me paroît une à cet égard :
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

REMARQUES SUR LA FABLE IV.

[1] Réflexion d'un sérieux très plaisant.

[2] Cette expression est du même poëte qui a dit, *nécessité l'ingénieuse,* fable première de ce livre. La même idée peut

se reproduire sous sa plume dans deux sujets analogues, mais son génie n'est jamais en peine d'en varier l'aspect.

3 *L'un après l'autre* ne peut se dire à la suite d'un collectif.

4 « Il falloit s'arrêter là. La réflexion que La Fontaine ajoute « à ce conseil de prudence ne sert qu'à en détourner l'esprit « de son lecteur. L'idée de la mort absorbe toute autre idée. »

CHAMFORT.

FABLE V.

L'Enfouisseur et son Compère.

Un pincemaille avoit tant amassé,
Qu'il ne savoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire :
Car il en vouloit un, et voici sa raison.
L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altère
Si je le laisse à la maison ;
Moi-même de mon bien je serai le larron [1]. —
Le larron ! Quoi ! jouir, c'est se voler soi-même [2] ?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ;
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,

Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin;
Il aima mieux la terre : et prenant son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont[3] enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or.
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
Lui dire : Apprêtez-vous; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé; prétendant bien
Tout reprendre à-la-fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir.
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur[4].

REMARQUES SUR LA FABLE V.

1 . . . . *Ipsum te fraudas cibo.*

PHÆD., FAB. XIX, LIB. IV.

2 La Fontaine devient interlocuteur à sa manière, pour combattre l'avarice par des raisonnements pleins de force. Remarquez ce vers précis et destiné, par son tour même autant que par le sens qu'il renferme, à devenir proverbe en naissant :

Le bien n'est bien qu'en tant que l'on peut s'en défaire.

Le poëte a dit ailleurs :

L'usage seulement fait la possession.
FAB. XX, LIV. IV.

[3] *Ils* vont *enfouir.* Au vers suivant, *l'homme* va *voir son or.* Deux vers après, *il* va *vite.* Trois vers plus loin, *le compère aussitôt* va *remettre*, etc. Négligences inconcevables.

[4] Si cette proposition est vraie, elle ne l'est pas assez absolument pour qu'il soit permis de l'exprimer d'une manière si positive.

FABLE VI.

Le Loup et les Bergers.

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun.
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par-là que de loups l'Angleterre est déserte[1];
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier :
Il n'est marmot osant crier,

Que du loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie:
Paissons l'herbe, broutons; mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent: voilà ses gardiens
S'en repaissant eux et leurs chiens;
Et moi, loup, j'en ferai scrupule!
Non, par tous les dieux, non; je serois ridicule:
Thibaut l'agnelet passera,
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra.

Ce loup avoit raison[2]. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons!
Ils n'auront ni croc ni marmite[3]!
Bergers, bergers, le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort:
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

REMARQUES SUR LA FABLE VI.

[1] Un commentateur trouve ce vers inconvenant, parceque le sujet d'un apologue doit remonter, selon lui, *au temps où les bêtes parloient*, et que cette époque imaginaire est nécessairement très antérieure à l'époque positive où les loups furent proscrits en Angleterre. Il approuve cependant qu'Ulysse soit cité par les canards, parceque le temps d'Ulysse est supposé compris dans l'époque où les bêtes parloient. Je nie qu'on puisse se persuader que les bêtes aient parlé du temps d'Ulysse, ni de quelque temps que ce soit; il n'y a personne qui soit susceptible de céder à ce point à l'illusion qu'une lecture peut produire. Ce qu'il y a d'admirable et de plaisant dans La Fontaine, c'est qu'il paroît l'éprouver lui-même, et croire que les animaux qu'il introduit ont en effet tenu les discours qu'il leur attribue. Nous partageons si peu son erreur, que c'est son erreur sur-tout qui nous amuse. Voilà ce que l'homme le plus simple remarque d'abord dans les fables; mais l'homme le plus simple sait à merveille qu'un loup ne raisonne pas et ne connoît point l'histoire d'Angleterre. Si cette critique étoit admise, il n'y auroit pas dix fables exemptes du reproche qu'on ne fait qu'à celle-ci.

[2] Un méchant n'a pas raison pour suivre l'exemple des méchants, mais il est tout simple que ce loup obéisse à son instinct. Il ne falloit donc pas le placer hors de son caractère naturel.

[3] Ce vers trivial est d'ailleurs d'une inconvenance sensible. Les loups ne se servent ni de *croc* ni de *marmite*, et si La Fontaine suppose une société d'animaux à laquelle il prête les commodités des sociétés humaines, c'est presque toujours dans un rapport bien entendu avec leurs mœurs et leurs organes. Le loup même vient de se promettre de manger Thibaut l'agnelet, *sans qu'à la broche il le mette*, parcequ'il n'est pas d'usage de s'en servir parmi les loups, et ils ne se servent pas davantage de marmite et de croc. Ce défaut d'harmonie produit un effet désagréable.

FABLE VII.

L'Araignée et l'Hirondelle.

O Jupiter [1], qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie!
Progné me vient enlever les morceaux;
Caracolant, frisant l'air et les eaux [2],
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire [3]; et mon réseau
En seroit plein sans ce maudit oiseau,
Je l'ai tissu de matière assez forte [4].
Ainsi, d'un discours insolent [5],
Se plaignoit l'araignée autrefois tapissière,
Et qui lors étant filandière
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion happoit mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie [6],
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :

L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde:
L'adroit, le vigilant, et le fort, sont assis
A la première; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

REMARQUES SUR LA FABLE VII.

[1] Début en action dont La Fontaine fait toujours un usage heureux.

[2] Vers très pittoresque.

[3] Le sentiment de la propriété est exprimé ici avec tant de vérité qu'on peut croire que l'araignée ne diroit pas mieux.

[4] Un vers de génie. Elle se loue encore de ce tissu que Progné rompt si facilement. L'homme est tout entier dans ce trait. Les dieux n'auroient pas assez fait pour lui, s'ils n'avoient laissé que l'espérance dans la boîte de Pandore. Leur grand bienfait, c'est d'y avoir laissé la vanité.

[5] Latisnisme très élégant.

[6] Alliance de mots qui touche au sublime. Le tableau qui suit est d'une telle perfection qu'il n'y a presque rien de comparable, même dans La Fontaine. Il s'est rappelé sans doute ce passage de Virgile :

Ipsasque volantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.
GEORG., LIB. IV, V. 16.

Mais de quels heureux détails il l'a enrichi! L'image qui termine la narration est d'une vérité aussi admirable dans son genre, et l'affabulation, comprise dans une courte et piquante allégorie, est une des plus ingénieuses du poëte. Il

n'y a à reprendre dans tout cela que l'emploi d'un nom inusité de l'araignée (v. 21), qu'on ne désigne plus de deux manières dans notre langue; mais c'est une défectuosité bien foible, et qu'on seroit malheureux de sentir à la première lecture.

On a cependant reproché à cette fable de ramener l'esprit sur une observation fâcheuse qu'il faut éviter de remettre souvent sous les yeux des hommes :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Mais, encore une fois, La Fontaine est l'historien de nos mœurs et se mêle rarement d'en être le juge. Il a voulu nous donner une idée distincte de l'ordre des choses, et il n'y a pas mal réussi.

FABLE VIII.

La Perdrix et les Coqs.

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise et turbulents,
Une perdrix étoit nourrie.
Son sexe et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respect,
Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée :

Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entrebattre elle-même, et se percer les flancs,
Elle se consola : Ce sont leurs mœurs, dit-elle[1],
Ne les accusons point; plaignons plutôt ces gens :
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits;
Il est des naturels de coqs et de perdrix[2].
S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement;
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

REMARQUES SUR LA FABLE VIII.

(10e d'Ésope.)

[1] « Rien de si naturel que ce sentiment et la réflexion qui « le suit. C'est ici que la résignation à la nécessité est établie « avec les adoucissements qui lui conviennent. La soumission « de la perdrix est d'un très bon exemple, et on est souvent « dans le cas de dire comme elle : *ce sont leurs mœurs.* »

CHAMFORT.

[2] Vers charmant, devenu proverbe. Tout ce petit apologue respire la raison la plus saine et la plus douce philosophie.

FABLE IX.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

QU'AI-JE fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître[1]?
Le bel état où me voici!
Devant les autres chiens oserai-je paroître?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous feroit choses pareilles!
Ainsi crioit Mouflar, jeune dogue; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venoient de lui couper, sans pitié, les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup : car étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée[2].

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin;
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.

REMARQUES SUR LA FABLE IX.

[1] Nouvel exemple de ce tour qui met le principal personnage en scène dès le début de la fable. La gradation de ses sentiments est du naturel le plus vrai; d'abord, c'est la douleur; il est *mutilé*; puis l'indignation; *par son propre maître*. Enfin c'est la vanité qui domine suivant l'usage :

Devant les autres chiens oserai-je paroître?

[2] Proverbe.

FABLE X.

Le Berger et le Roi.

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un, Amour; et l'autre, Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire :
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir : mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes[1]

Ce roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,

Grace aux soins du berger, de très notables sommes.
Le berger plut au roi par ses soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens [2] :
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes,
Je te fais juge souverain.
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
Il avoit du bon sens; le reste vient ensuite :
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire;
Veillé-je? et n'est-ce point un songe que je vois!
Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois;
Leur faveur est glissante; on s'y trompe : et le pire,
C'est qu'il en coûte cher; de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami; craignez tout. L'autre rit :
Et notre ermite poursuivit :
Voyez combien déja la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle [3] à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet;
Le sien s'étoit perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendoit grace au ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : Que tenez-vous, ô dieux!
Jetez cet animal traître et pernicieux,
Ce serpent! — C'est un fouet. — C'est un serpent! vous dis-je :
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige?
Prétendez-vous garder ce trésor? — Pourquoi non?

Mon fouet étoit usé, j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie.—
L'aveugle enfin ne le crut pas;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.—
Eh ! que me sauroit-il arriver que la mort?
Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.
Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts :
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva par-tout que médiocrité,
Louanges du désert et de la pauvreté :
C'étoient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette[4].
Doux trésors[5], ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais

Comme l'on sortiroit d'un songe!
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avois prévu ma chute en montant sur le faîte[6]
Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition?

REMARQUES SUR LA FABLE X.

[1] Et les autres? Voilà l'opinion de Chamfort sur l'époque où doit être placé le sujet de chaque apologue singulièrement déconcertée. Cette théorie pouvoit être vraie pour les vieux fabulistes; mais ce que La Fontaine raconte, il l'a presque toujours vu. Il pourroit nous dire au besoin comme Marot :

Et j'y étois; j'en sais bien mieux le conte.

[2] *Pasteur d'hommes*, est une belle expression d'Homère pour désigner les rois.

Si l'on vouloit marquer toutes les beautés de ce qui suit, on seroit obligé de s'arrêter à la plupart des vers; mais qu'on distingue en passant ce mot heureux :

Il avoit du bon sens, le reste vient ensuite.

Qu'on lise et qu'on relise cet excellent discours de l'ermite, si fort de choses et de style; qu'on y admire cette belle expression :

Leur faveur est glissante......

et cette alliance de mots, si remarquable au temps de La Fontaine où les alliances de mots, fruits spontanés d'un beau génie, n'étoient pas encore devenus un des artifices les plus communs de la médiocrité :

. . . . De pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.

Qu'on excuse même le défaut d'unité en faveur de ce joli apologue épisodique que des critiques fâcheux voudroient retrancher, et que le lecteur seroit si mécontent de perdre.

3 XVIIe fable du livre IV de Phèdre.

4 « Ce n'étoit pas un poëte comme La Fontaine qui pouvoit « oublier de mettre une musette dans le coffre-fort du berger. « Quelle grace dans ce petit mot, *je pense!* » CHAMFORT.

5 « Voilà encore un de ces morceaux où il semble que le cœur « de La Fontaine prenne plaisir à s'épancher. La naïveté de « son caractère, la simplicité de son ame, son goût pour la re- « traite le mettent vite à la place de ceux qui forment des vœux « pour le séjour de la campagne, pour la médiocrité, pour la « solitude. Nous en avons déja vu plusieurs exemples, et heu- « reusement nous en retrouverons encore. » CHAMFORT.

6 Belle opposition de mots, naturellement sortie de la pensée.

FABLE XI.

Les Poissons, et le Berger qui joue de la flûte.

Tircis, qui pour la seule Annette[1]
Faisoit résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphire habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit:
Mais nul poisson ne s'approchoit;
La bergère perdoit ses peines.

Le berger, qui, par ses chansons,
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,
Laissez votre Naïade en sa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle :
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal.
Et quand à quelques uns l'appât seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet;
L'auditoire étoit sourd aussi bien que muet :
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris :
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains[2] et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout;
Il y faut une autre manière.
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

REMARQUES SUR LA FABLE XI.

(130e d'Ésope.)

[1] Ce sont des noms d'idylle, et c'en est un peu la manière. Le récit a du naturel, et la chanson est charmante, mais l'affabulation siéroit mieux dans un chapitre de Machiavel que dans une page de La Fontaine. Elle est d'ailleurs fausse en morale et en politique.

[2] *Voyez* la note [2] de la fable précédente.

FABLE XII.

Les deux Perroquets, le Roi, et son Fils.

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisoient leur ordinaire:
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincère
Entre ces gens: les deux pères s'aimoient;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,
Nourris ensemble, et compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune perroquet;
Car l'enfant étoit prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,

Faisoit aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau peu circonspect
S'attira de tels coups de bec,
Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard crie et se désespère,
Le tout en vain; ses cris sont superflus,
L'oiseau parleur est déja dans la barque[1]:
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus[2]
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt; et choisit pour asile
Le haut d'un pin : là, dans le sein des dieux[3],
Il goûte sa vengeance[4] en lieu sûr et tranquille,
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi : que nous sert de pleurer?
Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur :
Mon fils! non; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.

Le perroquet dit : Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi?
Tu m'allégues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
Me leurrer de l'appât d'un profane langage[5]?
Mais que la Providence, ou bien que le Destin
Régle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'achéverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi; car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense;
Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
Eviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine;
Ne me parle point de retour :
L'absence est aussi bien un reméde à la haine
Qu'un appareil contre l'amour.

REMARQUES SUR LA FABLE XII.

[1] Je ne fais qu'indiquer ce vers comme tenant au grand et touchant systême de La Fontaine sur l'autre vie des animaux.

[2] Méchante antithèse de *l'oiseau parleur* avec *l'oiseau ne parlant plus.* Ces fautes de goût ne sont pas communes dans les fables.

[3] Probablement parceque le pin étoit consacré à Cybèle.

[4] *Goûter sa vengeance* est une expression superbe; mais c'est une invention bien malheureuse que ce roi qui vient haranguer un perroquet.

[5] Il n'y a rien de profane à parler de la Parque et du Destin dont les Dieux mêmes reconnoissoient l'empire. La Fontaine auroit-il eu une autre intention, comme le vers suivant, où il est question de la Providence, a l'air de le témoigner? Il auroit fallu expliquer alors comment ce perroquet casuiste se trouvoit chez un roi païen.

Le même sujet a été traité plus heureusement par Sénecé, dans son joli conte du Kaïmack.

FABLE XIII.

La Lionne et l'Ourse.

Mere lionne avoit perdu son faon[1]:
Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Poussoit un tel rugissement,
Que toute la forêt étoit importunée[2].
La nuit ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtoient les vacarmes[3]:
Nul animal n'étoit du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit: Ma commère[4],
Un mot sans plus: Tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avoient-ils ni père ni mère?
Ils en avoient. S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues[5],
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi? —

Moi, me taire[6]! moi malheureuse!
Ah! j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse! —
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner? —
Hélas! c'est le Destin, qui me hait. — Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous:
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube, il rendra grace aux dieux.

REMARQUES SUR LA FABLE XIII.

1 *Faon* ne se dit ordinairement que du petit des biches.

2 *Vox in rama audita est, ploratus et ululatus multus.*
MATH. 2, 18.

3 Inusité au pluriel. On reconnoît La Fontaine dans les vers précédents, au plaisir qu'il prend à détailler les charmes d'une belle nuit.

4 « *Ma commère*, rapproché de la *reine des bois*, deux vers plus « haut, fait un contraste plus plaisant que juste. » GUILLON.

5 On sait que l'inversion n'autorisoit pas le poëte à décliner le participe.

6 La lionne ne répond pas à l'objection, elle ne raisonne pas, elle se plaint. Quiconque prêteroit une autre logique à la douleur ne connoîtroit guère son langage.

Les sentiments qui terminent cette fable sont beaux et bien exprimés. Hécube est sur-tout heureusement citée à propos d'une lionne dont le petit a été ravi par les chasseurs.

FABLE XIV.

Les deux Aventuriers et le Talisman.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire[1].
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux:
Ce dieu n'a guère de rivaux;
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans[2].
Il voyageoit de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau:
« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
« De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
« Tu n'as qu'à passer ce torrent;
« Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
« Que tu verras couché par terre,
« Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
« Qui menace les cieux de son superbe front. »
L'un des deux chevaliers saigna du nez : Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser?
Quelle ridicule entreprise!
Le sage l'aura fait par tel art et de guise
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas:

Mais jusqu'au haut du mont! d'une haleine! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton:
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure?
On nous veut attraper dedans cette écriture;
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant:
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le raisonneur[3] parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; et, selon l'écriteau[4],
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte[5], au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté:
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte;
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort,
Sixte en disoit autant quand on le fit saint père:
(Seroit-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.

Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans le consulter[6].

REMARQUES SUR LA FABLE XIV.

[1] Ce vers est très joli, et annonce trop favorablement un récit peu intéressant par le fond et peu remarquable par les détails.

[2] Cette circonstance sauve un peu l'invraisemblance du sujet.

[3] Ce *raisonneur* raisonnoit à merveille, et son compagnon de voyage est un extravagant. L'avantage que lui donne le fabuliste est contraire à la *moralité* du genre.

[4] Cela est mal exprimé. Il falloit, *selon la promesse de l'écriteau*. On croiroit, au contraire, que c'est l'auteur qui raconte ici, sur la foi de l'écriteau, le résultat de cette entreprise.

[5] «La Fontaine auroit bien dû nous dire comment.... »

CHAMFORT.

[6] Ces quatre vers renferment un sens assez vrai qu'il ne faudroit cependant pas trop étendre, et dont l'application ne peut se faire, entre autres cas, à l'apologue que nous venons de lire. Pour un aventurier qui réussit dans une tentative ridicule, il y en a mille qui y périssent, et son exemple ne vaut rien, même quand il a prospéré.

FABLE XV.

Les Lapins.

DISCOURS À M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux:
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets; et la Nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits:
J'entends les esprits corps, et pétris de matière:
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût [1], soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour [2],
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensoit guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,

S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité.
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt : je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage:
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle fête!
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de bien, de grandeur et de gloire,
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.

La coquette et l'auteur sont de ce caractère
Malheur à l'écrivain nouveau!
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau;
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon discours:
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser:
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu[3],
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers[4].

REMARQUES SUR LA FABLE XV.

[1] Ce tableau est charmant et défie toutes les couleurs de Claude Lorrain. Ceux qui lui succèdent ne sont pas moins agréables. Quelle vérité dans la peinture de la *nation* des lapins, qui fuit au coup dont un de ses membres vient d'être fou-

droyé! Quelle fraîcheur dans les deux ou trois vers qui représentent ce banquet parfumé de thym!

2 *Non era notte e non era ancor giorno.*

ORLANDO inamorato riffato dal BERNI, st. 57, cant. XII.

On lit aussi dans les *OEuvres de La Suze et Pellisson* (t. III, page 180) : « Dans le temps qui divise la nuit d'avec le jour, « et auquel les foibles rayons de l'aurore, commençant à peine « à percer les voiles épais des ténèbres, laissent à discerner à « l'œil si cet intervalle est du jour ou de la nuit, etc. » Il y a loin de cette froide périphrase à l'expression vive et précise du poëte italien et du poëte françois. La source commune de ces imitations est, je crois, dans Ovide.

3 La Fontaine s'embrouille dans cet éloge et y devient, contre son ordinaire, guindé, obscur et maladroit. Il falloit s'en tenir à la fable des *lapins*.

4 Redondance désagréable de cet autre vers :

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,

qui dit la même chose et qui la dit aussi bien.

FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, et le Fils de Roi.

QUATRE chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,

Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire(1)[1],
Demandoient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine:
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée
Chacun fît de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons: c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connoissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'étoit le marchand, savoit l'arithmétique:
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.

(1) Bélisaire étoit un grand capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes graces de son maître, tomba dans un tel point de misère, qu'il demandoit aumône sur les grands chemins.

J'enseignerai la politique,
Reprit le fils du roi. Le noble poursuivit:
Moi, je sais le blason; j'en veux tenir école.
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole[2]!
Le pâtre dit: Amis, vous parlez bien; mais quoi!
Le mois a trente jours: jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus: ma main y suppléera.
A ces mots le pâtre s'en va
Dans un bois: il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours:
Et, grace aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

REMARQUES SUR LA FABLE XVI.

[1] J'ajouterai seulement à la note de La Fontaine que le fait

qui en est l'objet a été vivement contesté, et qu'il est mis assez généralement au rang des mensonges historiques.

[2] Cette vanité est loin d'être inconnue dans l'Inde, où la division des castes est au contrairc bien plus prononcée qu'en Europe.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIEME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion.

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son visir le renard,
Vieux routier et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin:
Son père est mort, que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire;
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête:
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,

Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre:
Tâchez donc d'en être; sinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le sultan dormoit lors; et dedans son domaine
Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui; l'alarme se promène
De toutes parts: et le visir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous? la chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide;
Plus ils sont, plus il coûte, et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance [1].
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage:
Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal; et force états
Voisins du sultan en pâtirent:

Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fit ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

REMARQUES SUR LA FABLE PREMIÈRE.

« C'est certainement une idée très ingénieuse d'avoir trouvé « et saisi dans le naturel et les habitudes des animaux des rap- « ports avec nos mœurs, pour en faire ou la peinture ou la sa- « tire : mais cette idée heureuse n'est pas exempte d'inconvé- « nients... Cela vient de ce que le rapport de l'animal à l'homme « est trop incomplet; et cette ressemblance imparfaite peut « introduire de grandes erreurs dans la morale. Dans cette fa- « ble-ci, par exemple, il est clair que le renard a raison et est « un très bon ministre. Il est clair que sultan léopard devoit « étrangler le lionceau, non seulement comme léopard d'apo- « logue, c'est-à-dire qui raisonne, mais il le devoit même « comme sultan, et pour le bonheur de ses peuples. C'est ce « qui fut démontré peu de temps après. Que conclure de là? « S'ensuit-il que parmi les hommes un monarque orphelin, « héritier d'un grand empire, doive être étranglé par un roi « voisin, sous prétexte que cet orphelin, devenu majeur, sera « peut-être un conquérant redoutable? Machiavel diroit que « oui; la politique vulgaire balanceroit peut-être; mais la mo- « rale affirmeroit que non. D'où vient cette différence?... C'est « que le léopard se trouve dans une nécessité physique, ins- « tante, évidente et incontestable d'étrangler l'orphelin, pour « l'intérêt de sa propre sûreté; nécessité qui ne sauroit avoir « lieu pour l'autre monarque. C'est la mesure de cette néces- « sité, de l'effort qu'on fait pour s'y soustraire, de la douleur « qu'on éprouveroit en s'y soumettant, qui devient la mesure

« du caractère moral de l'homme, qui, plutôt que de s'y sou« mettre, consent à s'immoler lui-même, en n'immolant toute« fois que lui-même, et non ceux dont le sort lui est confié, et « s'élève par-là au plus haut degré de vertu auquel l'humanité « puisse atteindre. On sent d'après ces réflexions combien il « seroit aisé d'abuser de l'apologue de La Fontaine. On sent « combien les méchants sont embarrassants pour la morale des « bons. Ils nuisent à la société, non seulement en leur qualité « de méchants, mais en empêchant les bons d'être aussi bons « qu'ils le souhaiteroient, en forçant ceux-ci de mêler à leur « bonté une prudence qui en gêne et qui en restreint l'usage; « et c'est ce qui fait enfin qu'un recueil d'apologues doit pres« que autant contenir de leçons de sagesse que de préceptes « de morale. » CHAMFORT.

[1] « Tournure d'un goût noble, grand et presque oratoire. « Aussi cela se dit-il dans le conseil du roi.

« Les deux derniers vers sont presque devenus proverbes. »
CHAMFORT.

FABLE II.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE.

JUPITER eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien[1]: celle du jeune dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.

En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas! chaque saison[2].
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut: bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
Que les enfants des autres dieux:
Il sembloit qu'il n'agît que par réminiscence[3],
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit: J'ai su conduire
Seul et sans compagnon jusqu'ici l'univers:
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue,
C'est mon sang; tout est plein déja de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
Je serai son maître de lyre.

Dit le blond et docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissant sans cesse dans les cœurs:
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montreroit tout[4].

L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au desir de plaire?

REMARQUES SUR LA FABLE II.

[1] Cela n'étoit pas d'une vérité assez exacte et assez générale pour être mis en maxime.

[2] Il n'y a que La Fontaine qui sache ainsi jeter naturellement un trait touchant et mélancolique au milieu des sujets qui paroissent le moins propres à le produire.

[3] Idée ingénieuse et délicate.

[4] L'amour n'a plus rien à montrer à ce dieu qui a déja fait *sa principale affaire*

Des doux soins d'aimer et de plaire.

On ne voit pas d'ailleurs l'utilité morale de cette allégorie sur l'éducation d'un jeune prince.

FABLE III.

Le Fermier, le Chien, et le Renard.

Le loup et le renard sont d'étranges voisins!
Je ne bâtirai point autour de leur demeure [1].
Ce dernier guettoit à toute heure
Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins,
Il n'avoit pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compère un embarras léger.
Hé quoi! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi!
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours: le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, sa poulaille; il en a même au croc:
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie!
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx [2], il en sera parlé.
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots:
Chacun étoit plongé dans un profond repos;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit [3]. Le fermier,

Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost[4] des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'ame impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste[5].
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage? —
Que ne l'évitiez-vous[6]? c'eût été plus tôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos?

Ce chien parloit très à propos:
Son raisonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître;
Mais n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien[7]:
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'est erreur:
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

REMARQUES SUR LA FABLE III.

[1] *Voyez* remarque [3] sur la fable V du livre IX.

[2] Tout ceci est du style épique. C'est une perfection de style, une élévation de poésie, une richesse de figures et d'images qui ne laissent qu'à admirer.

[3] Coupe savante et heureuse. La simplicité de la réflexion qui suit fait un contraste singulier avec la pompe de cette narration, où La Fontaine se joue à revêtir du langage d'Homère les aventures d'un renard.

[4] *Le camp* des Grecs. On ne doit pas regretter la perte de ce vieux mot qui sied très mal en vers.

[5] Ces deux vers sont les derniers de cet apologue où La Fontaine ait affecté de mettre de la magnificence. Le reste est raconté avec un naturel charmant.

[6] Le chien prend la parole sans que le poëte l'annonce, et quoiqu'il n'ait été qu'à peine indiqué. Ce mouvement est très dramatique.

7 Tous mes discours sont des sottises
Partant d'un homme sans éclat.
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.
Sosie dans *Amphitryon*, sc. I, act. II.

FABLE IV.

Le Songe d'un Habitant du Mogol.

JADIS certain Mogol vit en songe un visir
Aux champs élysiens[1] possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini tant en prix qu'en durée:
Le même songeur vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux[2].
Le cas parut étrange et contre l'ordinaire:
Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interpréte lui dit: Ne vous étonnez point:
Votre songe a du sens; et si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce visir quelquefois cherchoit la solitude;
Cet ermite aux visirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interpréte[3],
J'inspirerois ici l'amour de la retraite:
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secréte,
Lieux que j'aimai toujours[4], ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes[5]!
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris:
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond, et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

REMARQUES SUR LA FABLE IV.

[1] Les champs élysiens sont inconnus dans la mythologie des Mogols, aussi bien que Minos dont il est question six vers plus bas. Le nom d'*ermite* pour un solitaire de l'Orient est encore une faute *de costume*.

[2] Pourquoi, *même les malheureux ?* Il n'y a personne de plus susceptible de pitié que ceux qui ont beaucoup souffert.

[3] « Tout ce que l'auteur ajoute au mot de l'interprète, « comme il dit, est excellent. C'est La Fontaine dans tout son « caractère et dans la perfection de son talent. Quel vers que « celui-ci :

Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.

« Voilà bien le solitaire insouciant et dormeur. » CHAMFORT.

[4] . . . . *O ubi campi*
Sperchius!.... O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbrâ !
GEORG., lib. II, v. 486.

[5] La Fontaine oublie qu'il a lui-même combattu cette opinion avec beaucoup de force :

Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort.
FAB. XVI, liv. VIII.

Il seroit inutile d'insister sur les beautés de détail de cette tirade admirable que tout le monde sait par cœur. Le seul commentaire qui convienne ici est celui que Voltaire proposoit d'attacher à chaque page de Racine : *élégant, harmonieux, sublime.*

FABLE V.

Le Lion, le Singe, et les deux Anes.

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître-ès arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre [1], car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour:
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour [2].
Par-là votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espéce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre,

Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours[3], fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus[4] j'argumente très bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour-à-tour l'encensoir,
Se louoient tour-à-tour, comme c'est la manière.
J'ouïs que l'un des deux disoit à son confrère:
Seigneur[5], trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot:
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous! Non, non; c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire:
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens:
Vous m'entendez, je vous entends;
Il suffit[6]. Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art:

Vous surpassez Lambert[7]. L'autre baudet repart:
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.

J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entre eux les simples excellences,
S'ils osoient, en des majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat;
Et notre maître-ès-arts, qui n'étoit pas un fat,
Regardoit ce lion comme un terrible sire.

REMARQUES SUR LA FABLE V.

[1] Remarquez ces circonlocutions; c'est le langage d'un courtisan qui n'ose pas dire nettement une chose dure.

[2] *Amour-propre* est un seul mot dont les deux éléments sont devenus identiques. On ne peut plus rappeler l'un par l'autre.

3 Non pas *au rebours*, puisque ce défaut n'est qu'un raffinement du premier.

4 Tour elliptique fort peu élégant, mais qui ne sied pas mal dans la bouche d'un maître-ès-arts. Les trois vers suivants, et sur-tout le dernier, sont excellents de sens et d'expression.

5 *Seigneur* est une qualification bien heureuse. C'est *qu'au degré suprême*

On porte ses pareils, car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.

6 On ne peut pas mieux saisir le ton de morgue et de satisfaction intérieure qui caractérise la nullité.

7 C'est le fameux musicien dont il est question dans la satire III de Boileau :

Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle,
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.

FABLE VI.

Le Loup et le Renard.

Mais[1] d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus; et j'oserois peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.

Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide élément :
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenoit suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deux nuits
Echancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire[2].
Sire renard étoit désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par-là : l'autre dit : Camarade,
Je vous veux régaler; voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait[3] :
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure;
Le reste vous sera suffisante pâture.

Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il put il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire:
Il descend; et son poids, emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître renard.

Ne nous en moquons point: nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il desire.

REMARQUES SUR LA FABLE VI.

1 Il est assez singulier de commencer un ouvrage par cette particule qui est un signe de restriction ou de modification. Au reste, on ne sait pourquoi La Fontaine s'engage dans cette question, et la résout même à l'avantage du loup, au devant d'un récit dont la conséquence est toute contraire.

2 Jamais le style poétique n'a été revêtu de plus d'ornements, et jamais les ornements du style n'ont moins nui à sa clarté.

3 « Le plaisant usage que le poëte fait ici de l'érudition « donne à son renard un air important dont le loup doit être « dupe, et il le sera. » GUILLON.

FABLE VII.

Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.

Jadis l'erreur du souriceau [1]
Me servit à prouver le discours que j'avance:
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle [2]
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connoît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché:
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché:
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portoit sayon de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins [3].
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'étoit point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue [4]:
Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister:
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice:
Faute d'y recourir on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice:
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.

Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère:
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Etoient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage:
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auroient la puissance,
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.

Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laissons nos chères compagnes,
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler, pour Rome, un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déja nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice:
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois: encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots il se couche: et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres préteurs; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.

On ne sut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

REMARQUES SUR LA FABLE VII.

[1] Il ne falloit pas parler du souriceau dans ce qui précède un récit de cette importance.

[2] On a inutilement cherché ce passage dans Marc-Aurèle.

[3] Ce portrait du *paysan du Danube* est digne de ce superbe apologue, un des plus parfaits chefs-d'œuvre de notre littérature.

Le *sayon* étoit une sorte de vêtement de guerre, mais il est ici pour exprimer un accoutrement grossier.

[4] Tout le discours qui suit est en possession de l'admiration générale. On peut croire en effet que l'éloquence n'a rien produit de plus achevé; et quand on pense que cet écrivain qui s'élève tout-à-coup au niveau de Démosthène, dans un morceau oratoire, est le même qui rivalisoit tout-à-l'heure de majesté avec Homère, de sensibilité avec Virgile, de verve avec Juvénal, de tendresse et de grace avec Tibulle, on est forcé de convenir que La Fontaine est le plus étonnant des poëtes.

Quelle noble simplicité dans ce début! Que cette invocation est heureusement placée! avec quel art cette belle maxime,

> Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
> Que tout mal et toute injustice,

est liée au sujet dont l'orateur va entretenir le sénat! Qu'il est ingénieux de s'accuser soi-même avant de se plaindre; et quel caractère cette précaution éloquente donne à la conduite des Romains! Avec quelle force ces imprécations doivent agir sur le sénat, après l'intervention si solennelle et si bien ménagée de la justice céleste! Il falloit toutes ces préparations pour arriver à discuter froidement avec les maîtres de l'univers l'origine et la légitimité de leur droit. Ce n'est pas tout. Il relève

encore la fierté âpre et sévère de cette première partie de son discours par les tableaux pleins de grace qui y succèdent. Il peint l'*innocente vie* des Germains, et les *heureux champs* qu'ils cultivoient, et la douceur de leurs loisirs *propres aux arts*, car il parle à un peuple qui les aime. Il fait contraster avec cette image les excès des préteurs, et leur avarice et leur inhumanité. Un retour adroit sur la providence des Dieux qui veillent aux destins des Germains, et qu'il fait souffrir eux-mêmes des vexations de Rome, aggrave ses reproches, et prête une nouvelle autorité à son discours dont il rappelle à propos le trait le plus imposant. Ses derniers moyens sont tirés d'un ordre de choses inférieur, mais ils parlent plus directement au cœur de tous les hommes; ce sont les douleurs de l'exil, l'abandon du champ paternel, la séparation des époux, l'oubli des devoirs de la société, les horreurs de la misère. La péroraison de cette pièce la couronne dignement.

> Je finis. Punissez de mort
> Une plainte un peu trop sincère.

Il n'y a rien là du faste de l'éloquence des mauvais siècles. C'est la nature, et par conséquent l'éloquence elle-même, sans appareil et sans ornements recherchés. On indiquera cependant à ceux qui exigent des figures saillantes dans un ouvrage oratoire, cette belle et vive répétition :

> Retirez-les : on ne veut plus
> Cultiver pour eux nos campagnes......
> Retirez-les : ils ne nous apprendront
> Que la mollesse et que le vice.

Le poëte finit cet admirable apologue par une réflexion aussi judicieuse que simple :

> On ne sut pas long-temps à Rome
> Cette éloquence entretenir.

Cela se conçoit aisément.

FABLE VIII.

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir, mais planter à cet âge!
Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage:
Assurément il radotoit[1].
Car, au nom des dieux, je vous prie[2],
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie[3]
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées:
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage[4]:
Hé bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à[5] l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter :
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter[6].

REMARQUES SUR LA FABLE VIII.

[1] Ce propos est d'une dureté inconvenante; mais ces jeunes gens doivent mourir à la fin du récit, et La Fontaiue ne détourne pas d'eux sans intention l'intérêt du lecteur.

[2] Voilà les personnages devenus interlocuteurs, et le récit devenu drame.

[3] Expression pleine de force aussi bien que ce qui suit :

Quittez le long espoir et les vastes pensées.

Remarquez aussi cette heureuse transition :

Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes.

« Le premier mot de sa réplique annonce un sage; cinq ou « six vers après on voit que c'est un sage très aimable. »

CHAMFORT.

[4] Ce vers et les trois suivants sont pleins de grace et de sentiment. La morale n'a jamais parlé un langage plus doux.

[5] On ne dit plus *aller à* qu'en parlant d'une ville, d'un lieu

circonscrit et déterminé. Quand il s'agit d'une localité vague, d'un pays, on se sert presque toujours de la préposition *en*.

6 « Il les pleure, il s'occupe du soin d'honorer leur mémoire, « il leur élève un cénotaphe, ce qui suppose un intérêt tendre, « car enfin leurs corps étoient dispersés; et La Fontaine, voyez « comme il s'efface, comme il est oublié, comme il a disparu. « Il n'est pour rien dans tout ceci. Il n'est point l'auteur de « cette fable; l'honneur ne lui en est pas dû; il n'a fait que la « copier d'après le marbre sur lequel le vieillard l'avoit gravée. « On diroit que La Fontaine, déja vieux, et attendri par le rap- « port qu'il a lui-même avec le vieillard de sa fable, se plaise « à le rendre intéressant et à lui prêter le charme de la douce « philosophie, et des sentiments affectueux avec lesquels lui- « même se consoloit de sa propre vieillesse. » CHAMFORT.

Oserois-je dire après cela que le participe *pleurés* manque de relation grammaticale avec le nominatif du verbe?

FABLE IX.

Les Souris et le Chat-huant.

Il ne faut jamais dire aux gens,
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté:
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite

De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interpréte.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeoient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnoit, il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris le compagnon chassa:
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
Aujourd'hui l'une et demain l'autre.
Tout manger à-la-fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre:
Elle alloit jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine!
Quel ressort lui pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit:
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout! il est impossible. Et puis pour le besoin
N'en dois-je point garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.

À MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles, aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déja celle de connoître toutes les régles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs et en poëtes, vous vous connoîtrez en-

core mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne; et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

LIVRE DOUZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet[1] du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse:
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue: au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant;
Il ne va pas, il court; il semble avoir des ailes.
Le héros dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant:
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient: c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors nécessaire;

Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose;
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
Le sens et la raison y réglent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
    Imprudents et peu circonspects,
    S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosoient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
    Ils abordèrent un rivage
    Où la fille du dieu du jour,
    Circé, tenoit alors sa cour.
    Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
    D'abord ils perdent la raison;
Quelques moments après, leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents.
Les voilà devenus ours, lions, éléphants;
    Les uns sous une masse énorme,
    Les autres, sous une autre forme,
Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa.*
    Le seul Ulysse en échappa;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
    Comme il joignoit à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,

Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien[2].
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame[3]:
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture.
Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter[4]?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, et dit: L'empoisonneuse coupe
A son remède encore; et je viens vous l'offrir:
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déja la parole.
Le lion dit, pensant rugir,
Je n'ai pas la tête si folle:
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir!
J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque:
Je suis roi; deviendrai-je un citadin d'Ithaque!
Tu me rendras peut-être encor simple soldat:
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse du lion court à l'ours: Eh! mon frère,
Comme te voilà fait! je t'ai vu si joli!
Ah! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière:
Comme me voilà fait! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je? va-t'en; suis ta route, et me laisse
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse,

Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état.
Le prince grec au loup va proposer l'affaire;
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus:
Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie:
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois, et redevien,
Au lieu de loup, homme de bien.
En est-il? dit le loup: pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière;
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous:
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme:
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce:
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit,
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étoit leurs délices suprêmes:
Tous renonçoient au los[5] des belles actions.

Ils croyoient s'affranchir suivant leurs passions:
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes[6].

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile:
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts:
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

REMARQUES SUR LA FABLE PREMIÈRE.

[1] Hyperbole qui passe les priviléges de la poésie.

[2] Idée charmante et qui joint la naïveté à la délicatesse. On croiroit que La Fontaine craint de nommer ce poison.

[3] Tour ingénieux pour excuser Circé de parler la première.

[4] Ce vers est parfaitement en situation, parceque Circé qui est au-dessus de l'humanité, et qui juge des désavantages qui sont attachés à cet état, doit prévoir le refus des compagnons d'Ulysse; mais il a le défaut de préparer le dénouement de trop loin.

[5] *Los* pour *louange*, de *laus*. Quelques éditeurs écrivent *lot* qui est un mot d'un autre sens.

[6] Il y avoit une autre conséquence à tirer de cet apologue.

FABLE II.

Le Chat et les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau:
La cage et le panier avoient mêmes pénates.
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau:
L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier toutefois épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi:
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le passereau, moins circonspect,
Lui donnoit force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusoit ces jeux:
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit:
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.

Entre les deux oiseaux il arriva querelle;
Et Raton de prendre parti:
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami!
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre!
Non, de par tous les chats! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat!
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse [1].
Prince, vous les aurez incontinent trouvés:
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse;
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

REMARQUES SUR LA FABLE II.

[1] La Fontaine n'étoit pas en peine de trouver une moralité à sa fable; il n'y a pas de doute qu'il en vouloit conclure que le premier pas que le pouvoir fait hors de ses limites est souvent funeste à ceux qui en dépendent, même quand il a leur sûreté pour cause ou pour prétexte; mais il abandonnoit cette affabulation importante à l'intelligence de son lecteur, parce-que son lecteur étoit un prince.

FABLE III.

Le Thésauriseur et le Singe.

Un homme accumuloit. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeoit que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles [1].
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassoit toujours:
Il passoit les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant [2] comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours du mécompte à son fait.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait:
La chambre bien cadenassée
Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
Un bon jour don Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auquel donner le prix [3]:

Don Bertrand gagneroit près de certains esprits;
Les raisons en seroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau, tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la rose;
Eprouvoit son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
Par les humains sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure:
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage[4].

Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage!

REMARQUES SUR LA FABLE III.

[1] Le bien n'est bien qu'en tant que l'on peut s'en défaire.
FAB. V, LIV. X.

[2] L'énumération rétrograde de ce vers exprime d'une manière fort piquante l'action du thésauriseur qui compte et recommence à compter sans cesse.

[3] La Fontaine a dit neuf vers plus haut :
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître.
Il n'est donc pas douteux que c'est Bertrand qui a *le prix*.

[4] Cette figure est excellente à la fin d'une fable où le poëte blâme la folie des avares qui accumulent sans jouir, et chez

qui l'or amassé se perd comme celui qui *enrichit* les gouffres de l'Océan.

Le trait qui tient lieu d'affabulation est une de ces épigrammes douces auxquelles La Fontaine a attaché un sceau particulier. Il y a aussi de la naïveté dans sa malice.

FABLE IV.

Les deux Chèvres.

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices[1],
C'est où ces dames vont promener leurs caprices:
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche[2],
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part:
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard[3].
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont[4]:
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces amazones[5].

Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche[6], et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence[7].
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée,
Et l'autre la chèvre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter[8].
Faute de reculer, leur chute fut commune:
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

REMARQUES SUR LA FABLE IV.

[1] *Dumosâ pendere procul de rupe videbo.*
VIRG., BUCOL., eglog. I.

[2] « C'est que ce sont deux chèvres de grande distinction, « de grandes dames, comme on le verra plus bas. Aussi quittent-elles les bas prés pour ne point se gâter les pattes. »
CHAMFORT.

[3] Il est adroit d'avoir prêté un motif d'intérêt à ces chèvres ambitieuses.

4 Tout le monde a remarqué l'heureux emploi de ce vers composé de trois monosyllabes, qui figure à la pensée l'effrayante exiguité du pont. La peinture de la rapidité de l'onde et de la profondeur du ruisseau augmente encore l'idée du péril.

5 La plaisante importance que le poëte donne à ces deux chèvres prépare le lecteur à partager son illusion quand il les prendra pour deux grands monarques en conférence. Cette comparaison est un de ces traits que l'imagination magique de La Fontaine approprie si aisément à ses sujets, et qui jettent dans leur composition un charme qu'on ne sauroit exprimer. Ce n'est pas seulement le causeur spirituel et sensé qui amuse en instruisant; c'est un aimable enchanteur qui vit dans un pays de prestiges et qui y transporte ses lecteurs avec lui.

6 Il est impossible de mieux conter et de mieux peindre. Ce ne seroit pas assez que l'image vous rendît la scène présente, s'il n'y joignoit l'expression qui fait sourire l'esprit.

7 C'est une île près de Saint-Jean de Luz, dans laquelle Louis XIV et Philippe IV se rendirent en 1659 pour signer un traité de paix.

8 Ces deux généalogies sont d'un effet très brillant. La fin du récit est rapide, comme il le falloit, pour diminuer l'impression de la catastrophe; et la réflexion qui le termine est d'une vivacité remarquable.

À MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. de La Fontaine une fable qui fût nommée LE CHAT ET LA SOURIS.

POUR plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,

Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris?

Dois-je représenter dans ces vers une Belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le chat de la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits:
Le jeune prince alors se joueroit de ma muse
Comme le chat de la souris.

FABLE V.

Le vieux Chat et la jeune Souris.

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,

Et payant de raisons le Raminagrobis:
Laissez-moi vivre; une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de blé je me nourris:
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre; attendez quelque temps.
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.
Ainsi parloit au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit: Tu t'es trompée:
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner! cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en tout de ce pas
Haranguer les sœurs filandières:
Mes enfants trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma fable,
Voici le sens moral qui peut y convenir:

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir:
La vieillesse est impitoyable.

REMARQUES SUR LA FABLE V.

Le prologue à M[gr] le duc de Bourgogne est assez bien tourné; mais le talent de La Fontaine, gêné par un sujet de commande, a été moins heureux dans la fable dont, le fond vide et l'affabulation fausse ou trop absolue ne sont pas assez ra-

chetés par quelques jolis détails. Le discours de la souris est fort bon, et c'est un trait plaisant que cette exclamation du chat :

> Chat, et vieux, pardonner! Cela n'arrive guères.

Mais il n'étoit ni juste, ni délicat, ni adroit, de conclure de là que *la vieillesse est impitoyable*, en parlant au petit-fils de Louis XIV.

FABLE VI.

Le Cerf malade.

En pays plein de cerfs un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh! messieurs, laissez-moi mourir:
Permettez qu'en forme commune
La parque m'expédie, et finissez vos pleurs.
Point du tout: les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent:
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire[1]:
D'un mal il tomba dans un pire,

Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'ame!
O temps! ô mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

REMARQUES SUR LA FABLE VI.

[1] Trivialité.

La morale de cet apologue rentre dans celle de la fable IV du livre IV, et de la fable V du livre IX, qui sont bien supérieures à celle-ci, et qui auroient pu dispenser La Fontaine de la faire.

FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buisson, et le Canard.

Le buisson, le canard, et la chauve-souris[1],
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout alloit bien: quand leur emplette,
En passant par certains endroits

Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile;
Ou plutôt il n'en poussa point:
Le plus petit marchand est savant sur ce point;
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avoient soufferte
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert[2].
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents, et les procès,
Et le créancier à la porte[3]
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochoit les passants à tous coups.
Messieurs, leur disoit-il, de grace, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le plongeon sous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osoit plus approcher
Pendant le jour nulle demeure:
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur[4], qui n'est ni souris-chauve[5],

Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

REMARQUES SUR LA FABLE VII.

(42[e] d'Ésope.)

[1] Quelle étrange et ridicule alliance? Où Ésope a-t-il pu prendre une telle idée, et pourquoi La Fontaine a-t-il daigné la prendre à Ésope?

[2] Qu'on se représente un buisson, un canard, une chauve-souris en bonnet vert! Le fabuliste part d'une supposition absurde, et ce vice fondamental se fait sentir dans les moindres détails.

[3] A la porte du buisson? Je connois la maison de Jeannot Lapin, mais je ne puis me faire aucune idée de celle-ci. Le buisson *qui accroche les passants à tous coups*, et *l'oiseau chauve-souris qui est suivi des sergents*, ne valent pas mieux.

[4] *Detteur* est un mot créé par Rabelais dans le plaisant discours de Panurge à la louange des emprunteurs, chapitre III du livre III de *Pantagruel*.

[5] Métathèse inusitée, qui n'est excusée ici que par la nécessité de la rime.

FABLE VIII.

La querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.

La Discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers :

Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments:
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire.
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle!

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Edifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs[1] attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avoit une chienne en gésine.
Quoi qu'il en soit, cet altercas
Mit en combustion la salle et la cuisine:
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un réglement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disoit qu'il falloit bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent;

Les souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâtit : maint vieux chat, fin, subtil et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main-basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit[2], et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles[3].

REMARQUES SUR LA FABLE VIII.

[1] Circonstance heureuse qui donne de la vraisemblance au récit.

[2] Dieu fait bien ce qu'il fait,
FAB. IV, liv. IX.

[3] « Terme plaisant et burlesque, emprunté des Italiens, qui « l'ont inventé pour désigner un maître d'école qui, pour se « rendre plus vénérable à ses écoliers, porte une longue barbe : « *barbam colit.* » COSTE.

Gésine pour *mal d'enfant*; *altercas* pour *dispute*; *narquois* pour *rusé*; mots vieillis et hors d'usage. Cette fable assez mal conçue est en général assez mal écrite. Il faut seulement remarquer au vers 33 le *peuple souriquois* qui est un des ingénieux néologismes de La Fontaine.

FABLE IX.

Le Loup et le Renard.

D'ou vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état[1]?
Tel voudroit bien être soldat,
A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poète
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent; mais je m'attends

Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères:
Et ce temps-ci n'en produit guères.
Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup: Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets:
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard.
J'approche des maisons; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grace;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras:
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le loup: il m'est mort un mien frère,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint; et le loup dit: Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le renard, ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,

Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
    Tel, vêtu des armes d'Achille[3],
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville:
Mères, brus et vieillards, au temple couroient tous.
L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante loups:
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
    Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
    Et courant d'un pas diligent.
    Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion:
    L'on reprend sa première trace
    A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet:
    Vous m'avez donné le sujet,
    Le dialogue et la morale.

REMARQUES SUR LA FABLE IX.

[1] *Quî fit, Mæcenas, ut nemo quam sibi sortem,*
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illâ
Contentus vivat?
HORAT., sat. I, lib. I.

[2] Modèle de gradation qui est devenu, pour ainsi dire, proverbial.

[3] Comparaison d'une haute poésie, et l'une de ces figures que La Bruyère pouvoit avoir en vue quand il disoit que La Fontaine excelloit « à relever les petites choses par les grandes. »

Cette fable tout entière est très bonne et digne du meilleur temps du poëte.

FABLE X.

L'Écrevisse et sa Fille.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand[1] :
Je pourrois l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes[2].
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
Comme tu vas, bon dieu! ne peux-tu marcher droit?
Et comme vous allez vous-même! dit la fille:
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?

Elle avoit raison : la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens; la méthode en est bonne,
Sur-tout au métier de Bellone:
Mais il faut le faire à propos.

REMARQUES SUR LA FABLE X.

[1] On a remarqué avec raison qu'il étoit trop grand pour le sujet avec lequel il manque de rapports suffisants.

[2] Vers d'un tour très hardi et très énergique.

Le récit a de la précision, et l'éloge de Louis XIV que le poëte a trouvé moyen d'attacher à cet apologue est écrit en beaux vers; mais l'affabulation est trop délayée, et revient d'une manière oiseuse sur les idées du prologue.

FABLE XI.

L'Aigle et la Pie.

L'AIGLE, reine des airs, avec Margot la pie,
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace eut peur : mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : Allons de compagnie :
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie[1],
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet-bon-bec[2] alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout[3]. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal, à travers champs[4], n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savoit notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place[5],
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, m'amie : adieu ; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :

C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandoit pas mieux[6].

Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les dieux[7]:
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux,
Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses.

REMARQUES SUR LA FABLE XI.

[1] « La raison que donne l'aigle du besoin qu'elle a d'être « désennuyée est très plaisante, et l'exemple de Jupiter est « choisi merveilleusement. » CHAMFORT.

[2] Caquet bon-bec est un de ces noms heureux qui semblent se présenter d'eux-mêmes à l'imagination riante de La Fontaine, et qui pourroient faire dire de lui ce que la Genèse rapporte d'Adam : *Omne quod vocavit.... ipsum est nomen ejus.*

[3] Battologie pittoresque qui reproduit à l'œil le babil confus de la pie.

[4] *Dicenda, tacenda locutus.*
EPIST. VII, lib. I.

[5] Image frappante et qui met la pie sous les yeux. Remarquez aussi la succession monotone de ces rimes aigres et criardes, *Horace*, *agace*, *passe*, *place*, dont la consonnance est caractéristique pour exprimer le cri de la famille des *corax*, des *choucas*, etc.

[6] La Fontaine met ici son opinion à la place de celle de la pie, dont le caractère établi ne suppose pas tant de sagesse.

[7] Ce vers profondément philosophique, cette belle opposition de l'*honneur* et des *mortelles angoisses*, ce mot trouvé de

rediseurs, cette antithèse ingénieuse qui peint si bien les courtisans,

. . . . Gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent,

devoient trouver grace devant Voltaire pour *l'habit de deux paroisses*, qui n'est pas en effet de bon goût. La fable est d'ailleurs fort jolie.

FABLE XII.

Le Roi, le Milan, et le Chasseur.

À S. A. S. Mgr LE PRINCE DE CONTI.

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par-là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes [1];
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas [2].
Loin que vous suiviez ces exemples,

Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux:
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées!
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins:
J'en prends ses charmes pour témoins;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ses graces assaisonne[3]:
Le ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer:
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie:
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur[4],
Etant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe

Sur le nez de sa majesté. —
Quoi! sur le nez du roi? — Du roi même en personne. —
Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne[5]? —
Quand il en auroit eu, c'auroit été tout un :
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Seroit se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste: on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre, et le poing, mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois:
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Elévent de tels faits par eux si mal suivis:
Bien peu, même des rois, prendroient un tel modéle.
Et le veneur l'échappa belle;
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître:

Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois; étoit-ce un si grand mal[6]?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher:
Le roi même feroit scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'étoit point au siége de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts:
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore[7],
Qu'avec les animaux de forme nous changeons;
Tantôt milans, tantôt pigeons.
Tantôt humains, puis volatilles[8],
Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons[9]
L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère)
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière:
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans;
C'est le *non plus ultrà* de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon des présents

Il croyoit sa fortune faite:
Quand l'animal porte-sonnette
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier[10],
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer, mais je tiendrois un roi
Bien malheureux s'il n'osoit rire:
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci,
Jupiter et le peuple immortel rit aussi:
Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

REMARQUES SUR LA FABLE XII.

[1] « C'est un malheur de notre poésie que, dès qu'on voit le « mot *hommes* à la fin d'un vers, on puisse être sûr de voir « arriver à la fin de l'autre vers, *où nous sommes*, ou bien, *tous* « *tant que nous sommes*. L'habileté de l'écrivain consiste à sau- « ver cette misère de la langue par le naturel et l'exactitude de « phrase où ces mots sont employés. » CHAMFORT.

[2] Ce vers n'a guère d'autre mérite que d'exprimer avec pré-

cision une idée que sa justesse a rendue vulgaire, mais il y en a peu qui se présentent plus souvent à la mémoire.

3 Mauvaise inversion; et généralement ce préambule n'est pas fortement écrit. Il n'y a peut-être pas de plus mauvaise transition dans notre poésie que celle-ci :

> Je me tais donc et vais rimer
> Ce que fit un oiseau de proie.

Elle rappelle à Chamfort une boutade assez plaisante qui est de Scarron, ou qui doit en être : *Des aventures de ce jeune prince à l'histoire de ma vieille gouvernante, il n'y a pas loin, car nous y voilà.*

4 Cela n'avoit pas besoin d'être dit.

5 Naïveté hardie et pleine de sel à laquelle les vers suivants n'ajoutent rien.

6 Trait naturel et touchant qui rappelle La Fontaine, d'ailleurs méconnoissable dans ces narrations sans intérêt et sans couleur.

7 Cela est faux. Pythagore n'est point le législateur des bords du Gange, où il est tout-à-fait inconnu; mais on croit que c'est des bords du Gange qu'il a apporté son système aux Grecs, comme La Fontaine le dit très bien ailleurs :

> Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
> FAB. VII, liv. IX.

8 Les éditeurs qui ont mis *volatiles* pour *volatilles* se sont mépris. Ce dernier mot est un substantif ancien d'un usage assez rare, et l'autre un adjectif qui ne rimeroit pas.

9 C'étoit assez d'une. La Fontaine vieillit.

10 Expression vive et poétique.

L'affabulation de cette longue histoire ne valoit pas la peine d'être tirée de si loin.

VARIANTE.

> Ce que fit un oiseau de proie.

La leçon de M. Didot sur cette fable est conforme aux éditions même données par La Fontaine, ou d'après ses manuscrits. Cependant les recueils du temps et quelques éditions anciennes l'allongent de dix-neuf vers, après celui qui est cité en tête de ce paragraphe. Comme ils sont dignes de l'attention du lecteur, au moins pour le trait délicat qui les termine, j'ai cru devoir les rétablir ici :

Je change un peu la chose. Un peu? J'y change tout.
La critique en cela va me pousser à bout,
    Car c'est une étrange femelle;
Rien ne nous sert d'entrer en raison avec elle.
Elle va m'alléguer que tout fait est sacré;
Je n'en disconviens pas, et me sais pourtant gré
D'altérer celui-ci; c'est à cette licence
    Que je dois l'acte de clémence
Par qui je donne aux rois des leçons de bonté.
    Tous ne ressemblent pas au nôtre.
    Le monde est un marchand mêlé.
    L'on y voit de l'un et de l'autre.
    Ici-bas le beau ni le bon
Ne sont estimés tels que par comparaison.
    Louïs seul est incomparable.
Je ne lui donne point un éloge affecté
L'on sait que j'ai toujours entremêlé la fable
    De quelque trait de vérité.
Revenons à l'oiseau; le fait est mémorable.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches, et le Hérisson.

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
    Renard fin, subtil et matois,

Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé[1].
Il accusoit les dieux, et trouvoit fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux mouches manger.
Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile[2]
De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? est-ce un poids inutile[3]?
Va, le ciel te confonde, animal importun!
Que ne vis-tu sur le commun!
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité:
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre, ami, ne le fais pas:
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls; une troupe nouvelle
Viendroit fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas:
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Sur-tout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

REMARQUES SUR LA FABLE XIII.

« Le sujet de cette fable est dans Ésope. Aristote la cite « dans sa Rhétorique comme un modèle capable de faire juger « du goût de l'auteur et de sa manière énergique d'enseigner. « La voici traduite du grec. « Un renard voulant passer une ri-« vière tomba dans une fosse bourbeuse ; aussitôt il y fut assailli « par une infinité de grosses mouches qui le tourmentèrent « long-temps. Il passe un hérisson ; touché de le voir souffrir « ainsi : Voulez-vous, lui dit-il, que je vous délivre de ces in-« sectes cruels qui vous dévorent ? — Gardez-vous-en bien, ré-« pondit le renard. — Et pourquoi donc ? — Parceque celles-ci « vont être soûles de mon sang, et si vous les chassez, il en « viendra d'autres plus affamées qui me suceront ce qui m'en « reste. » « L'allégorie est visible. Le renard représente le peuple « foulé par des magistrats qui sont eux-mêmes représentés par « les mouches. Le hérisson représente les accusateurs des ma-« gistrats : Le renard est malheureux, mais il est prudent et « patient dans son malheur. Le hérisson est choisi pour repré-« senter les accusateurs plutôt que tout autre animal, parce-« qu'étant hérissé de pointes il pouvoit blesser en voulant gué-« rir, caractère assez ordinaire aux accusateurs qui veulent « changer de maître, souvent pour régner à leur tour, et peut-« être avec plus de dureté que ceux qu'ils accusent*. »

Batteux

[1] *Voyez* la remarque [5] sur la fable Xe du livre VIII.

[2] Le principal motif de mécontentement de ce renard est bien pris dans les mœurs que le poëte lui a attribuées jusqu'ici. L'agression des mouches lui déplaît moins par son injustice même que parcequ'elle s'exerce *sur lui le plus habile*, etc. Il trouveroit fort bon qu'elles vécussent sur *le commun*.

* Cette ingénieuse interprétation du savant abbé me paroît un peu forcée, mais elle contient l'idée mère d'un excellent apologue.

[3] Il se rappelle probablement le discours du renard de la fable V du livre V :

. . . . Que faisons-nous de ce poids inutile?
Que nous sert cette queue?

Il étoit peut-être du conseil où cela fut dit.

FABLE XIV.

L'Amour et la Folie.

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance.
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici [1]
(C'est un dieu) [2], comment, dis-je, il perdit la lumière;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien.
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouoient un jour ensemble:
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux :
L'autre n'eut pas la patience;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.

Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas;
Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas:
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande :
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

REMARQUES SUR LA FABLE XIV.

1 « La Fontaine suppose que l'amour est là et lui tient « compagnie. Cela devroit être quand on écrit une fable aussi « charmante que celle-ci. » CHAMFORT.

2 « Cette parenthèse est pleine de grace, et les deux vers « suivants sont au-dessus de tout éloge :

Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien?
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

« Est-ce un bien, est-ce un mal que l'amour soit aveugle? Ques- « tion embarrassante que La Fontaine ne laisse résoudre qu'au « sentiment. » CHAMFORT.

Cette fable est tirée d'une délicieuse allégorie de Louise Labé, surnommée *la belle Cordière*; * mais quel agrément nou-

* OEuvres de Louise Labé, Lyon, de Tournes, 1556, in-8°.

veau elle a pris sous la plume de La Fontaine! Avec quel doux abandon, avec quelle touchante sensibilité elle est écrite! La Fontaine étoit alors âgé, mais il retrouve toujours pour peindre des sentiments d'un certain ordre le charme de la solitude, de l'amitié, de l'amour, un feu qui n'eut pas plus d'ardeur dans la vivacité de sa jeunesse. Il semble même que les privations de l'âge, qui entretiennent dans une ame tendre la mélancolie des souvenirs, soient plus favorables que nuisibles aux inspirations du génie. Il faut convenir qu'il y a dans celle-ci une fraîcheur, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, une fleur de pensées et d'images qui ne sembleroit pas appartenir aux conceptions de la vieillesse.

FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat.

À MADAME DE LA SABLIÈRE.

Je vous gardois un temple dans mes vers:
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déja ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits[1]:
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS:
Non celle-là qu'a Junon à ses gages;
Car Junon même et le maître des dieux
Serviroient l'autre, et seroient glorieux

Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru :
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie ; agréable matière,
Mais peu féconde en ces évènements
Qui des états font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement ;
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grace de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.

J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques:
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer;
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivoient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité.
Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites[2].
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'alloit ébattre innocemment;
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants: D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La gazelle déja nous a-t-elle oubliés?
A ces paroles, la tortue

S'écrie, et dit : Ah! si j'étois
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger :
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger[3].
Le corbeau part à tire d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piége, et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école[4],
Il avoit trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle[5]?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne[6].
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,

Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesoit : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur
Sur qui s'étoit fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille feroit le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'infante[7] y tient de tels propos,
Que monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.

La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit,
S'entremet, agit et travaille.
A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit[3].
Que n'ose et que ne peut l'amitié violente!
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur; cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon ame plus contente!
Vous protégez sa sœur, il suffit; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître étoit l'Amour; j'en vais servir un autre,
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

REMARQUES SUR LA FABLE XV.

[1] Une de ces inversions vicieuses au moyen desquelles nos anciens poëtes déclinoient mal-à-propos le participe.

Ce prologue un peu long est d'ailleurs assez gracieux. Tout le monde en a retenu ce vers charmant :

Son art de plaire et de n'y penser pas,

et souvent il a été appliqué à La Fontaine lui-même.

[2] La Fontaine, tout entier à ses héros, fait abnégation de sa propre espèce. Le voilà qui redoute avec eux la rencontre de l'homme, et qui maudit jusqu'au chien, instrument de ses plaisirs.

[3] Le discours de cette tortue a un ton de simplicité antique qui convient bien à cette rare société d'amis et à ses touchantes mœurs. Le dernier trait est de la sensibilité la plus vraie. La tortue ne peut pas croire à l'oubli de l'amie commune, et voilà ce qui lui fait craindre pour elle.

4 Le maître d'école de la fable XIX du livre I[er], par exemple.

5 « Il ne nomme point la tortue, parceque c'est là une vérité « désobligeante, mais on la devine bien.... » Guillon.

6 « Qu'il est gracieux ce diminutif! Pourquoi? C'est qu'il est « à-la-fois un sentiment et une image. » Guillon.

7 Il est presque inutile de dire que ces noms si heureusement imaginés, Porte-maison et Rongemaille, sont de l'invention du poëte. Ils paroissent si naturels toutefois qu'on pourroit croire qu'il les a trouvés tout faits.

8 Ce sera donc à La Fontaine, dit Chamfort. On remarque dans la péroraison de cette jolie fable quelque chose de la sensibilité qui rend celle des *deux pigeons* si intéressante et si pathétique. L'expression en est seulement moins animée, parcequ'il s'agit d'un sentiment bien plus doux; mais elle est pleine de mélancolie et de tendresse, et il y a dans la résignation du poëte qui consent à oublier l'amour pour l'amitié une délicatesse exquise.

FABLE XVI.

La Forêt et le Bûcheron.

Un bûcheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement[1]
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche:

Il iroit employer ailleurs son gagne-pain;
Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes[2].
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer:
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice[3]
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments:
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs:
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages[4];
Qui ne se plaindroit là-dessus?
Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

REMARQUES SUR LA FABLE XVI.

[1] Tous ces ménagements sont très bien exprimés, *humblement*, *doucement*, *une unique branche*. L'auteur devroit seulement nous dire ce qui empêche son bûcheron d'enlever cette branche, et ce qui rend le consentement de la forêt nécessaire.

[2] Il finit par la louange, et elle lui réussit, ce qui arrive presque toujours.

[3] On se rappelle le cerf qui broute *sa bienfaitrice*, fable XV du livre V.

[4] Encore un élan, d'autant plus admirable, qu'il est comme

involontaire, de cette sensibilité que la nature entière intéresse. Une forêt dépouillée de ses ombrages est un sujet d'attendrissement pour La Fontaine, parceque son imagination a tout animé, et qu'elle prête à tout ce qui existe les affections qu'elle éprouve. Il est touchant de le voir céder ainsi avec une confiance naïve à l'illusion de son propre ouvrage.

Cet apologue n'est pas seulement dirigé contre les ingrats; il contient une grande leçon de politique, celle qui résulte déja de la fable XIII du livre IV.

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup, et le Cheval.

Un renard, jeune encor quoique des plus madrés[1],
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice: Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand; j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant:
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont; et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.

Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs,
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir :
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir :
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant, et gâté.
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

REMARQUES SUR LA FABLE XVII.

Scays-tu, pour sçauoir bien, ce qu'il nous faut sçauoir?
C'est s'affiner le goust de connoistre et de voir,
Apprendre dans le monde et lire dans la vie
D'autres secrets plus fins que de philosophie,
Et qu'auec la science il faut un bon esprit.
Or, entends à ce point ce qu'un Grec en escrit :
Jadis un loup, dit-il, que la faim espoinçonne,
Sortant hors de son fort, rencontre une lionne,
Rugissante à l'abord, et qui montroit aux dents
L'insatiable faim qu'elle auoit au dedans.
Furieuse elle approche, et le loup qui l'aduise,
D'vn langage flatteur luy parle et la courtise,

Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cède au grand, et le foible au plus fort.
Luy, dis-je, qui craignoit que, faute d'autre proye,
La beste l'attaquast, ses ruses il employe;
Mais enfin le hazard si bien le secourut
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent dispos croyant la table preste,
Et s'approchent tous deux assez près de la beste.
Le loup qui la connoist, malin et défiant,
Luy regardant aux pieds, luy parloit en riant:
D'où es-tu? Qui es-tu? Quelle est ta nourriture?
Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature?
Le mulet, estonné de ce nouueau discours,
De peur ingénieux, aux ruses eut recours;
Et, comme les Normands, sans luy répondre, voire
Compère, ce dit-il, je n'ay point de mémoire;
Et, comme sans esprit ma grand'mère me vit,
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'escriuit.
Lors il leue la jambe au jarret ramassée,
Et d'un œil innocent il couuroit sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en auant:
Le loup qui l'apperçoit se leue de deuant,
S'excusant de ne lire, auec ceste parole,
Que les loups de son temps n'alloyent point à l'échole.
Quand la chaude lionne à qui l'ardante faim
Alloit précipitant la rage et le dessein,
S'approche, plus sçauante, en volonté de lire.
Le mulet prend le temps, et du grand coup qu'il tire
Luy enfonce la teste, et d'vne autre façon
Qu'elle ne sçauoit point lui apprit sa leçon.
Alors le loup s'enfuit, voyant la beste morte,
Et de son ignorance ainsi se reconforte.
N'en desplaise aux docteurs, cordeliers, jacopins,
Pardieu, les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

Regnier, sat. III.

« Le sujet de cette fable de La Fontaine est par lui-même
« très sérieux; trop de précision et d'élégance l'auroit rendue
« triste et froide; mais égayée par une sorte de familiarité naïve,

« elle est agréable et riante. Pas un détail qui ne soit assaisonné « d'un enjouement naturel qui n'est pas une finesse, mais qui « est sans affectation, qui ne tient point au bel esprit, et qui « fait naître sans cesse le sourire sur les lèvres. C'est le langage « d'un homme simple, d'un bonhomme, si l'on veut, qui s'é- « lève rarement au-dessus du style ordinaire, qui ne tombe ce- « pendant point dans le style trivial, et dont la simplicité est « toujours piquante. Les expressions les plus communes de- « viennent les plus plaisantes par la manière dont elles sont « placées, telles que :

Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.

« Les vieilles locutions, les tours anciens sont si bien fondus « avec les nouveaux, qu'ils ne font point disparate, et qu'ils « forment ensemble ce style dont la naïveté est le principal « caractère. » Clément.

[1] La logique voudroit, *des plus madrés*, *quoique jeune encore*. Cette fable est d'ailleurs écrite avec une gaieté franche, un naturel inimitable, et une pureté qui devient plus rare dans les derniers ouvrages du poëte.

FABLE XVIII.

Le Renard et les Poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !

Non, par tous les dieux! non. Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, sembloit, contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonnière gent[1].
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un; autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

REMARQUES SUR LA FABLE XVIII.

[1] Expression plaisante et singulière qui appartient au vocabulaire particulier de La Fontaine.

Ce petit apologue est fort agréablement conté.

FABLE XIX.

Le Singe.

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme :
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battoit. La pauvre dame
En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit, sa femme est morte ;
Il a déja d'autres amours,
Que l'on croit qu'il battra toujours ;
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit singe, ou qu'il fasse un livre :
La pire espèce c'est l'auteur.

REMARQUE SUR LA FABLE XIX.

Il n'y a rien à dire de cette méchante petite fable, qui n'a ni sens naturel ni conséquence morale, sinon qu'il seroit à souhaiter que La Fontaine ne l'eût pas faite.

FABLE XX.

Le Philosophe scythe.

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage, assez semblable au vieillard de Virgile[1],
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant par-tout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitants?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;
Laissez agir la faux du temps:
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre; et l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis

Un universel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.
Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien:
Celui-ci retranche de l'ame
Desirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

REMARQUES SUR LA FABLE XX.

[1] *Voyez* le livre IV des *Géorgiques*.

Tous les vers de cet excellent apologue sont d'une beauté parfaite; mais rien n'y est plus remarquable que cette sensibilité créatrice dont j'ai déja cité tant d'exemples, et qui s'attendrit sur des êtres qu'elle vient elle-même d'animer. Ainsi le philosophe scythe, qui est l'interprète de l'ame de La Fontaine, reproche amèrement au vieillard

De mutiler ainsi ces pauvres habitants.

Il n'y a pas jusqu'à ce dernier mot, qui n'a jamais été employé en parlant des plantes, qui ne donne à celles-ci une existence toute semblable à la nôtre, et qui ne nous associe à leurs infortunes par ce point de rapprochement inattendu. Ce beau mouvement,

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;
Laissez agir la faux du temps,

se distingue par la vivacité du tour et par la grandeur de l'image. Le vers suivant est au-dessus de tout éloge:

Ils iront assez tôt border le noir rivage.

Ce n'étoit pas assez que la sublime psychologie de La Fontaine attribuât le sentiment aux arbres, elle leur devoit encore l'immortalité.

En général, cette allégorie, déja célèbre chez les anciens, est aussi belle que juste, et La Fontaine l'a traitée avec une supériorité qui l'élève au rang de ses chefs-d'œuvre.

FABLE XXI.

L'Éléphant et le Singe de Jupiter.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
  Que le singe de Jupiter[1],
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce singe avoit nom Gille, à ce que dit l'histoire.
  Aussitôt l'éléphant de croire
  Qu'en qualité d'ambassadeur
  Il venoit trouver sa grandeur[2].
  Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
  A lui présenter sa créance.
  Maître Gille enfin, en passant,

Va saluer son excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant[3]?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même :
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême;
Toute sa cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le singe avec un front sévère.
L'éléphant repartit : Quoi! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas;
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère?
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom[4],
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : Eh! parmi nous que venez-vous donc faire? —
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis[5] :
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

REMARQUES SUR LA FABLE XXI.

[1] Le fabuliste s'est fait un monde particulier à l'ordonnance duquel il ne déroge jamais, et qui a ses mœurs, ses lois, ses souverains, ses dieux comme le nôtre. Quand il s'agit des af-

faires des hommes, c'est Mercure qui est député par Jupiter; quand il s'agit des animaux, c'est le singe, autre messager divin qui porte aussi un caducée, et qui a probablement des ailes aux talons, puisqu'il a *paru dans l'air*.

2 « La vanité de l'éléphant, le besoin qu'il a de parler, voyant « que Gille ne lui dit mot, l'air de satisfaction et d'importance « qui déguise mal son amour-propre, le ton qu'il prend en « parlant du combat qu'il va livrer et de la capitale, tout cela « est parfait. » CHAMFORT.

3 « La moralité ne doit pas être trop tôt indiquée; c'est au- « tant de retranché sur le plaisir que la suspension nous mé- « nage; le poëte, dans cette fable, a négligé cette maxime. « Après m'avoir appris par ces deux vers qu'aux yeux des dieux « tous les êtres sont égaux, il ne produit plus d'effet sur moi « par la pensée qui termine:

Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

« Elle n'est plus que froide et inutile. » DARDENNE.

4 « Comment le singe peut-il ignorer le nom d'un empire « dont il est venu *saluer* le souverain? » GUILLON.

5 S'il n'y a pas de raison pour que les dieux s'occupent plutôt de la contestation de l'éléphant et du rhinocéros que de celle de quelques fourmis qui se disputent un brin d'herbe, il n'y a pas de raison pour qu'ils s'en occupent moins. Cette fable est d'ailleurs très bonne.

FABLE XXII.

Un Fou et un Sage.

CERTAIN fou poursuivoit à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit: Mon ami,

C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.
Tu fatigues assez pour gagner davantage;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer:
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt: on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous:
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger[1].

REMARQUES SUR LA FABLE XXII.

(5e du liv. III de Phèdre.)

[1] Cette leçon peut être bonne, sur-tout à la cour; mais elle suppose une petite combinaison que l'on voudroit croire étrangère à l'ame simple de La Fontaine. Aussi a-t-il fait ce qu'il a pu pour modifier son sujet. Dans Phèdre, l'insolent est pendu.

FABLE XXIII.

Le Renard anglois.

À MADAME HARVAY.

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie[1]
Malgré Jupiter même et les temps orageux.
Tout cela méritoit un éloge pompeux:
Il en eût été moins selon votre génie;
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie:
Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament:
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences[2],
Ils étendent par-tout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour:
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres;
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins; je m'en vais le prouver

Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagême
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire:
Là, des animaux ravissants,
Blaireaux, renards, hibous, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal[3], qui, pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute, parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris: leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant:
Mes chiens n'appellent point au-delà des colonnes
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle! Il y vint, à son dam[4].
Voilà maint basset clabaudant;
Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux[5]:
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagême.
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,

N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'esprit: est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne provision?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre:
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers,
Et se font écouter des nations étranges[6].
Votre prince vous dit un jour
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges[7].
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse:
C'est peu de chose; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'île de Cythère?
Vous voyez par-là que j'entends
Mazarin, des Amours déesse tutélaire.

REMARQUES SUR LA FABLE XXIII.

[1] Le *don d'être amie* est un des mots trouvés de La Fontaine.

2 Ce vers est heureux, parcequ'il est extrêmement caractéristique.

3 Annibal, cité à propos d'un renard, est une de ces ressources brillantes si propres à l'imagination de La Fontaine, et si souvent remarquées.

4 Pour sa perte; du latin *damnum*.

5 Périphrase triviale pour dire qu'il y périt. *Houseaux* est le nom ancien d'une espèce de guêtres.

6 *Étranges* pour *étrangères*, déja inusité du temps de La Fontaine.

7 Ce mot de Charles II est fort délicat, et nuit au reste de la fable qui n'en approche en rien.

FABLE XXIV.

Le Soleil et les Grenouilles.

Les filles du limon tiroient du roi des astres
 Assistance et protection:
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,
Ne pouvoient approcher de cette nation;
Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire,
 (Car que coûte-t-il d'appeler
 Les choses par noms honorables?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
 Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
 Enfants de la bonne fortune,

Firent bientôt crier cette troupe importune:
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la Nature.
Le soleil, à leur dire, alloit tout consumer;
Il falloit promptement s'armer
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisoit un pas,
Ambassades croassantes
Alloient dans tous les états:
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit sur les intérêts
De quatre méchants marais.
Cette plainte téméraire
Dure toujours: et pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant;
Car si le soleil se pique
Il le leur fera sentir;
La république aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

REMARQUE SUR LA FABLE XXIV.

Cette fable, ou plutôt cette allégorie sur les démêlés de Louis XIV avec la Hollande, est traduite de la fable latine du P. Commire sur le même sujet, et imprimée dans ses Œuvres

sous le nom de La Fontaine. C'est la seule preuve que l'on ait de son authenticité, car il n'en faut pas chercher une autre dans la manière dont elle est écrite.

FABLE XXV.

L'Hyménée et l'Amour.

À LL. AA. SS. MADEMOISELLE DE BOURBON ET MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

Hyménée et l'Amo r vont conclure un traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années:
Bourbon, jeune divinité,
Conti, jeune héros, joignent leurs destinées.
Condé l'avoit, dit-on, en mourant souhaité:
Ce guerrier, qui transmet à son fils en partage
Son esprit, son grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser,
Contemple avec plaisir de la voûte éthérée
Que ce nœud s'accomplit, que le prince l'agrée,
Que Louis aux Condé ne peut rien refuser.
Hyménée est vêtu de ses plus beaux atours:
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie.
Il descend de l'Olympe, environné d'Amours
Dont Conti doit être la proie;
Vénus à Bourbon les envoie.
Ils avoient l'air moins attrayant

Le jour qu'elle sortit de l'onde,
Et rendit surpris notre monde
De voir un peuple si brillant.
Le chœur des muses se prépare:
On attend de leurs nourrissons
Ce qu'un talent exquis et rare
Fait estimer dans nos chansons.
Apollon y joindra ses sons,
Lui-même il apporte sa lyre.
Déja l'amante de Zéphire
Et la déesse du matin
Des dons que le printemps étale
Commencent à parer la salle
Où se doit faire le festin.

O vous pour qui les dieux ont des soins si pressants,
Bourbon, aux charmes tout-puissants,
Ainsi qu'à l'ame toute belle;
Conti, par qui sont effacés
Les héros des siècles passés;
Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
Les graces et l'esprit, seuls soutiens de l'amour.
Dans la carrière aux époux assignée,
Prince et princesse, on trouve deux chemins:
L'un de tiédeur, commun chez les humains;
La passion à l'autre fut donnée.
N'en sortez point, c'est un état bien doux,
Mais peu durable en notre ame inquiète:
L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite;

L'amant alors se comporte en époux.
Ne sauroit-on établir le contraire,
Et renverser cette maudite loi?
Prince et princesse, entreprenez l'affaire :
Nul n'osera prendre exemple sur moi.
De ce conseil faites expérience,
Soyez amants fidèles et constants :
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne soyez époux qu'à soixante ans.
Vous ne changerez point. Ecoutez Calliope;
Elle a pour votre hymen dressé cette horoscope :

Pratiquer tous les agréments
Qui des époux font des amants,
Employer sa grace ordinaire,
C'est ce que Conti saura faire.
Rendre Conti le plus heureux
Qui soit dans l'empire amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'est ce que Bourbon saura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtroit d'eux un jeune Amour
Plus beau que l'enfant de Cythère,
En un mot, semblable à son père.
Former cet enfant sur les traits
Des modèles les plus parfaits,
C'est ce que Bourbon saura faire;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'est à quoi Bourbon n'entend rien.

REMARQUE SUR LA FABLE XXV.

C'est ici un épithalame fort gracieux et non pas une fable. Cette pièce devroit donc trouver sa place dans les *OEuvres diverses*, et on ne l'admet plus dans ce dernier livre que par respect pour une tradition qui ne remonte pas toutefois jusqu'à La Fontaine. Les jolis couplets qui la terminent sont très ingénieusement imités de la jolie ballade de *Frère Lubin*.

FABLE XXVI.

La Ligue des Rats.

Une souris craignoit un chat
Qui dès long-temps la guettoit au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'étoit un maître rat,
Dont la rateuse seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat ni chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte.
Dame souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi! quoi que je fasse,
Seul je ne puis chasser le chat qui vous menace:
Mais assemblons tous les rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.

La souris fait une humble révérence;
Et le rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés
Faisoient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et tous les poumons essoufflés.
Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces rats; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris;
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats.
Chacun dit: Il est vrai. Sus! sus! courons aux armes!
Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet:
Chacun se met en équipage;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage;
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenoit déja la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie:
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,

Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou:
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

REMARQUE SUR LA FABLE XXVI.

On ne peut voir qu'une imitation maladroite dans ce mauvais apologue introduit au nombre des *Fables* de La Fontaine, long-temps après sa mort. On y remarquera des vers de sept syllabes (le 11e et le 18e), isolés au milieu de vers d'un autre mètre, contre l'usage des bons auteurs, contre l'usage constant de La Fontaine en particulier, qui ne s'en est écarté que dans les cas extrêmement rares où cette mesure prosaïque pouvoit se placer dans la période de manière à y produire un effet pittoresque. Cette expression, *la rateuse seigneurie*, est plutôt une carricature qu'une contrefaçon du style créateur du fabuliste. Elle indique à elle seule la touche hasardée d'un copiste sans goût. Le mot *rates*, qui est encadré dans un vers assez heureux, n'a jamais été françois, et La Fontaine, avec tant d'occasions de l'employer, ne s'en est servi nulle part. Je ne parle pas du fond de cette fable, qui rentre dans celui de la fable II du livre II, avec lequel il ne faut pas d'ailleurs établir de comparaison.

FABLE XXVII.

Daphnis et Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE.

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE.

Aimable fille d'une mère
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce seroit trop; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces graces, cet esprit:
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'amour vous dit les mêmes choses:

Il les dit mieux que je ne fais;
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce dieu le souverain pouvoir;
On l'appeloit Alcimadure:
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres lois
Que son caprice; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs:
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs!
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux;
Mais je vous suis trop odieux,

Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
    Doit mettre à vos pieds l'héritage
    Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
    Tous mes troupeaux, avec mon chien;
    Et que du reste de mon bien
    Mes compagnons fondent un temple
    Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai, près de ce temple, un simple monument:
    On gravera sur la bordure:

«Daphnis mourut d'amour: Passant, arrête-toi,
«Pleure, et dis: Celui-ci succomba sous la loi
    «De la cruelle Alcimadure.»

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint:
Il auroit poursuivi; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant:
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids:
    Une voix sortit de la nue,
Echo redit ces mots dans les airs épandus:
«Que tout aime à présent: l'insensible n'est plus.»

Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Erèbe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr,
Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

REMARQUE SUR LA FABLE XXVII.

Le dernier commentateur se trompe en avançant que cette idylle, imitée de Théocrite, n'a jamais été placée par La Fontaine au nombre de ses fables, et qu'elle est bien postérieure à leur publication. C'est au contraire, depuis la fable XXIII, la seule des pièces qui viennent de passer sous nos yeux qu'on trouve dans la première édition du douzième livre. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa véritable place étoit dans les *OEuvres diverses.*

FABLE XXVIII.

Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire.

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses:
Tous chemins vont à Rome[1]; ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,

Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie:
La moitié! les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue; et le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre hospitalier;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse:
« Il a pour tels et tels un soin particulier,
« Ce sont ses amis; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur de débats.
Aucun n'étoit content; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit:
Jamais le juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutoient l'appointeur:
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui, mieux que vous, sait vos besoins?

Apprendre à se connoître[2] est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau: vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer. —
Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas:
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages:

Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!
Je la présente aux rois, je la propose aux sages:
Par où saurois-je mieux finir?

REMARQUES SUR LA FABLE XXVIII.

[1] « C'est un vieux proverbe qui devient très plaisant appli« qué à la canonisation. » CHAMFORT.

[2] C'est la fameuse inscription du temple de Delphes : *Connois-toi toi-même.* Elle n'a rien de trop élevé pour le ton général de cet admirable apologue, un des plus parfaits qui soient sortis de la plume de La Fontaine, quant à l'importance du sens, à la beauté de la poésie et à la pureté du style. Le discours du solitaire est sublime de philosophie, de noblesse, de simplicité. La transition du poëte est d'un genre plus familier, mais non pas d'une raison moins saine et d'une logique moins nerveuse. La Fontaine avoit entendu de son temps cette fameuse objection contre la vie solitaire, si souvent répétée du nôtre : *L'homme se doit à la société*, comme si l'on ne pouvoit servir ses semblables de toutes les facultés de son esprit et de tout le dévouement de son cœur, que sur les bancs des écoles et dans les débats des tribunaux ; et il y répond par un argument que l'observation justifie tous les jours :

Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas ;
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.

Ensuite son style se relève pour des idées plus graves, et se soutient jusqu'à la fin à une hauteur que nos meilleurs écrivains ont rarement pu atteindre dans les genres les plus éminents de la poésie. Telle est cette fable qui n'offre pas une foiblesse, pas une impropriété de termes, pas une négligence de versification ; et il faut convenir avec La Fontaine qu'il ne pouvoit mieux finir.

FIN DES FABLES.

PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

À MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOME.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille:
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile;
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste:
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour;
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple:
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des desirs constants,

Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps:
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composoient toute leur république:
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient!
Tout vieillit: sur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence;
Tous deux en pélerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe: on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage:
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons:
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile:
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde:

Encor que le pouvoir au desir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent:
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ses longueurs:
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas:
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles:
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêloient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils

Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute:
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux:
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde;
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain:
La volatille échappe à sa tremblante main;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile:
Jupiter intercède. Et déja les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs!
Il dit : et les autans troublent déja la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine;
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans:
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure;

Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins.
Les animaux périr! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes:
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris:
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et prêtres vous offrir les vœux des pélerins?
Jupiter exauca leur prière innocente.
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels,
Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain et triste office:
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis

Ils contoient cette histoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille;
Philémon leur disoit: Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels:
Un bourg étoit autour ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies;
Du céleste courroux tous furent les hosties.
Il ne resta que nous d'un si triste débris:
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles;
Elle devenoit arbre, et lui tendoit les bras:
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée:
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,

Sous l'appui d'un grand nom, passer ces aventures.
Vendôme, consentez au los que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps:
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie;
L'entreprise demande un plus vaste génie:
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire:
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet tout le sacré vallon:
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

LES FILLES DE MINÉE.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Je chante dans ces vers les filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains se faire reconnoître:
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.

La Gréce étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zéle:
Alcithoé l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres: Quoi donc! toujours des dieux nouveaux!
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers:
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles.
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins?
Et nous irons chômer la peste des humains!

Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne, qui voudra, ce jour-ci du relâche;
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits:
Toutes trois, tour-à-tour, racontons quelque histoire.
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
Du monarque des dieux les divers changements;
Mais, comme chacun sait tous ces événements,
Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles:
Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,
Accoutumer nos cœurs à goûter son poison;
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
Alcithoé se tut, et ses sœurs applaudirent.
Après quelques moments, haussant un peu la voix:

Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse:
Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux:
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine;
D'autant plutôt épris, qu'une invincible haine
Divisant leurs parents ces deux amants unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.
Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons, où régnoient ces guerres intestines:
Ce fut un avantage à leurs desirs naissants.
Le cours en commença par des jeux innocents:
La première étincelle eut embrasé leur ame,

Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
Mais c'étoit à l'insu de leurs parents cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, et sur-tout ceux que l'Amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amants à se dire avec signes leurs soins.
Ce léger reconfort ne les put satisfaire;
Il fallut recourir à quelque autre mystère.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons;
Le temps avoit miné ses antiques cloisons:
Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause;
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour:
Chère Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie;
Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie:
J'en ai d'autres en Grece; ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asile chez eux;
Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir;
Car je n'ose parler, hélas! de mon desir.
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice?
De crainte des vains bruits faut-il que je languisse?
Ordonnez : j'y consens; tout me semblera doux:
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante.
Votre amour étant pure, encor que véhémente,
Je vous suivrai par-tout : notre commun repos

Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscréte,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles.
Je n'en fais point ici de peintures frivoles:
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi;
Vous-mêmes peignez-vous cet amant hors de soi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore;
N'attendez point les traits que son char fait éclore:
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès;
Là, nous nous attendrons: le rivage est tout près,
Une barque est au bord; les rameurs, le vent même,
Tout pour notre départ montre une hâte extrême;
L'augure en est heureux, notre sort va changer;
Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger.
Thisbé consent à tout: elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur arrêtés au passage.
Heureux mur! tu devois servir mieux leur desir;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain Thisbé sort, et prévient Pyrame;
L'impatience, hélas! maîtresse de son ame,
La fait arriver seule et sans guide aux degrés.
L'ombre et le jour luttoient dans les champs azurés.
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte;
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit; et son voile, emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La lionne le voit, le souille, le déchire,

Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
Pyrame arrive, et voit ces vestiges tout frais.
O dieux! que devient-il! Un froid court dans ses veines.
Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines,
Il le lève; et le sang, joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas.
Thisbé! s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue!
Te voilà, par ma faute, aux enfers descendue!
Je l'ai voulu; c'est moi qui suis le monstre affreux
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux:
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres.
Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres?
Jouis au moins du sang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame.
Thisbé vient; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
Que devient-elle aussi! Tout lui manque à-la-fois,
Les sens et les esprits aussi bien que la voix.
Elle revient enfin; Clothon, pour l'amour d'elle,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumière des cieux;
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler; sa langue est retenue:
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard; et découvrant son sein:
Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée:
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins: tu vas voir que mon cœur

N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant! reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main et le poignard font alors leur office;
Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements:
Dernier trait de pudeur même aux derniers moments.
Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
Et du sang des amants teignirent par des charmes
Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour,
Eternel monument d'un si parfait amour.

Cette histoire attendrit les filles de Minée.
L'une accusoit l'amant, l'autre la destinée;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette passion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente:
L'est-elle; elle devient aussitôt languissante:
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit;
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie,
Poison le plus cruel dont l'ame soit saisie:
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite:
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour;
A ses rayons perçants opposons quelques voiles:
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir.

Cependant donnez-moi quelque heure de silence:
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;
Souffrez-en les défauts, et songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris; il étoit aimé d'elle:
Chacun se proposoit leur hymen pour modèle.
Ce qu'amour fait sentir de piquant et de doux
Combloit abondamment les vœux de ces époux.
Ils ne s'aimoient que trop! leurs soins et leur tendresse
Approchoient des transports d'amant et de maîtresse.
Le ciel même envia cette félicité:
Céphale eut à combattre une divinité.
Il étoit jeune et beau; l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.
Nos belles cacheroient un pareil sentiment:
Chez les divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale:
Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux
Ne se soumettent point à ces lois comme nous.
La déesse enleva ce héros si fidèle.
De modérer ses feux il pria l'immortelle:
Elle le fit; l'amour devint simple amitié.
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne:
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups.)
Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous
Fera le désespoir de votre ame charmée,

Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout oracle est douteux, et porte un double sens:
Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens.
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle!
Et comment? n'est-ce point qu'elle m'est infidéle?
Ah! finissent mes jours plutôt que de le voir!
Eprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des mages aussitôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, éléve jusqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux;
Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire;
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présents : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant, que Procris lui parut incertaine.
Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine:
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts;
Conte aux vents, conte aux bois, ses déplaisirs secrets;
S'imagine en chassant dissiper son martyre.
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphyrs.
Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs!
Venez, légers démons par qui nos champs fleurissent!
Aure, fais-les venir, je sais qu'ils t'obéissent:
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.
On l'entendit : on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
Elle en est avertie; et la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis.

Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits;
Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle? —
Nous vous plaignons : il l'aime, et sans cesse il l'appelle:
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois;
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne:
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. —
Elle en profite, hélas! et ne fait qu'y songer.
Les amants sont toujours de légère croyance:
S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours!)
Ils seroient aux rapports insensibles et sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose.
Elle se lève un jour; et lorsque tout repose,
Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue.
Il invoquoit déja cette Aure prétendue:
Viens me voir, disoit-il, chère déesse, accours;
Je n'en puis plus, je meurs; fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée.
L'épouse se prétend par ces mots outragée:
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
O triste jalousie! ô passion amère!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère!
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas!
Procris s'étoit cachée en la même retraite

Qu'un faon de biche avoit pour demeure secrète.
Il en sort; et le bruit trompe aussitôt l'époux.
Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse:
Malheureux assassin d'une si chère épouse!
Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur:
Il accourt, voit sa faute; et, tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent:
L'infortuné mari, sans cesse s'affligeant,
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours:
Triste fin d'un hymen bien divers en son cours!

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire;
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois:
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Clymène, en un tissu riche, pénible et grand,
Avoit presque achevé le fameux différent
D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante.
On voyoit en lointain une ville naissante.
L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,
Dépendoit du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre:
Un coup de son trident fit sortir de la terre

Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix est la marque assurée.
Elle emporta le prix, et nomma la cité:
Athène offrit ses vœux à cette déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portoient force présents divers;
Tout le reste entouroit la déesse aux yeux pers.
Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.
Clyméne ayant enfin reployé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit:

Rarement pour les pleurs mon talent réussit;
Je suivrai toutefois la matière imposée.
Télamon pour Cloris avoit l'ame embrasée:
Cloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les graces, la beauté,
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans ce siécle où nous sommes:
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces amants, quoique épris d'un desir mutuel,
N'osoient au blond Hymen sacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit; l'autre état ne le peut:
Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.
Cette Loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers:

Un pays contesté par des peuples divers
Engagea Télamon dans un dur exercice;
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Cloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime et son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt, et laisse à la belle
D'amples possessions et d'immenses trésors:
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y transporte; et par-tout révérée,
Par-tout des deux partis Cloris considérée
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venoit de consacrer un trophée à son nom.
Lui de sa part accourt, et, tout couvert de gloire,
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère;
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au sein de sa patrie, et de l'aveu des siens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance,
Ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphire les suivoit: quand, presque en arrivant,
Un pirate survient, prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
Télamon jusqu'au bout porte la résistance:
Après un long combat son parti fut défait,
Lui pris, et ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. O dieux! qui l'eût pu croire!

Le Sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat aussitôt qu'il fut pris.
Le Destin ne fut pas à Cloris si contraire.
Un célèbre marchand l'achète du corsaire:
Il l'emmène; et bientôt la belle, malgré soi,
Au milieu de ses fers range tout sous sa loi.
L'épouse du marchand la voit avec tendresse:
Ils en font leur compagne, et leur fils sa maîtresse.
Chacun veut cet hymen: Cloris à leurs desirs
Répondoit seulement par de profonds soupirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage:
Vous soupirez toujours; toujours votre visage
Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret:
Qu'avez-vous? vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame:
Cloris, c'est moi qui suis l'esclave, et non pas vous.
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
Parlez, nous sommes prêts à changer de demeure:
Mes parents m'ont promis de partir tout-à-l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus.
J'en sais qui l'agréeroient; j'ai su plaire à plus d'une:
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune.
Quelle que soit la nôtre, usez-en: vous voyez
Ce que nous possédons et nous même à vos pieds.
Ainsi parle Damon: et Cloris tout en larmes
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes:
Vos moindres qualités et cet heureux séjour

Même aux filles des dieux donneroient de l'amour:
Jugez donc si Cloris, esclave et malheureuse,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.
Je sais quel est leur prix; mais de les accepter,
Je ne puis; et voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage:
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentiments, malgré tous mes ennuis;
Je puis même avouer (hélas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.
Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers;
Je prétends le chérir encor dans les enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?
Je ne suis déja plus aimable ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
Et, doublement esclave, est indigne de vous.
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle:
Fuyons, dit-il en soi, j'oublierai cette belle;
Tout passe, et même un jour ses larmes passeront:
Voyons ce que l'absence et le temps produiront.
A ces mots il s'embarque, et, quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage,
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne:
Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin,
Puis le plaint, puis l'emmène, et puis lui dit sa flamme.

D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame;
Elle chérit un mort! Un mort, ce qui n'est plus,
L'emporte dans son cœur! mes vœux sont superflus.
Là-dessus, de Cloris il lui fait la peinture.
Télamon dans son ame admire l'aventure,
Dissimule, et se laisse emmener au séjour
Où Cloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile et commune.
On apprend leur retour et leur débarquement.
Cloris, se présentant à l'un et l'autre amant,
Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable.
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable;
Un œil indifférent à le voir eût erré:
Tant la peine et l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;
Cloris le reconnoît, et tombe à ce spectacle:
Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
On demande à Cloris la cause de sa peine:
Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine.
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zèle avoit changé de face,
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de desir.
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
A sceller de l'hymen une union si belle;
Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,

Il pria ses parents de doter son rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;
Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte subite.
Cloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie, en voyant finir ses destinées:
Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années!
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
Que la haine du Sort avançât mon trépas?
En achevant ces mots, il acheva de vivre:
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre;
Blessé légèrement, il passa chez les morts:
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords.
Même accident finit leurs précieuses trames;
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs ames.
Quelques uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint statue et marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose.
Je ne garantis point cette métamorphose:
On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Clyméne; et cherchant dans les siécles passés
Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le sage interpréte.
J'admirai, je plaignis ces amants malheureux:
On les alloit unir; tout concouroit pour eux;
Ils touchoient au moment; l'attente en étoit sûre:

Hélas! il n'en est point de telle en la nature;
Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains;
Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.

Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
La fête est vers sa fin, grace au ciel, avancée;
Et nous avons passé tout ce temps en récits
Capables d'affliger les moins sombres esprits:
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.
Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.
Le miracle en est grand, Amour en fut l'auteur:
Il en fait tous les jours de diverse manière.
Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisoit aux yeux; mais ce n'est pas assez:
Son peu d'esprit, son humeur sombre,
Rendoient ces talents mal placés.
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des ours,
Et passoit, sans aimer, les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire.
J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas
Qu'insensible aux plus doux appas
Jamais un homme ne soupire.
Hé quoi! ce long repos est-il d'un si grand prix?
Les morts sont donc heureux? Ce n'est pas mon avis:
Je veux des passions; et si l'état le pire
Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.

Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, et le voilà frappé:
Voilà son cœur développé.
Amour, par son savoir suprême,
Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros.
Zoon rend grace au dieu qui troubloit son repos:
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille.
Surprise et dans l'étonnement,
Elle veut fuir; mais son amant
L'arrête, et lui tient ce langage:
Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage:
C'est l'effet de vos traits aussi puissants que doux;
Il m'ont l'ame et l'esprit et la raison donnée.
Souffrez que, vivant sous vos lois,
J'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
Iole, à ce discours, encor plus étonnée,
Rougit, et sans répondre elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle:
Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,
Ni ses soins pour plaire à la belle:
Leur hymen se conclut. Un satrape voisin,
Le propre jour de cette fête,
Enléve à Zoon sa conquête:
On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur, et le joint, et l'engage

En un combat de main à main.
Iole en est le prix aussi bien que le juge.
Le satrape, vaincu, trouve encor du refuge
En la bonté de son rival.
Hélas! cette bonté lui devint inutile;
Il mourut du regret de cet hymen fatal :
Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.
Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée?
Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire;
Et ses sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire,
C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé :
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous touche!
Ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remords dans leur profane sein.
Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortége:
Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilége?
Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur
Opposer son égide à ma juste fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offense.
Voyez : et qu'on se rie après de ma puissance!
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois sœurs ; on n'en voit nulle trace.
Leurs métiers sont brisés; on élève en leur place

Une chapelle au dieu, père du vrai nectar.
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
Au destin de ces sœurs par elle protégées;
Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées,
Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien:
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
Chômons: c'est faire assez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus:
Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

LA MATRONE D'ÉPHESE.

S'il est un conte usé, commun et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t-elle point déja produit assez d'écrits?
Quelle grace aura ta matrone,
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertu sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté;
On l'alloit voir par rareté;
C'étoit l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!
Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie:
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célébre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole.

Il mourut; et son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme,
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte:
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée.
Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie),
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie:
Prête, je m'entends bien; c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avoit été nourrie;

Toutes deux s'entr'aimoient; et cette passion
Etoit crue avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court et le mieux;
Mais la dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la bière,
Froide dépouille, et pourtant chère:
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort, et toute la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.
Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence:

Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le soldat, nonchalant, endormi,
Rempliroit aussitôt sa place.
C'étoit trop de sévérité:
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
La mort pour elle y répondit:
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention;
Et déja l'autre passion

Se trouvoit un peu ralentie:
Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé:
Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu:
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, madame; il voudroit achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt: qui nous presse? attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois: Hélas! c'est dommage!
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela!
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps, il tira
Deux traits de son carquois: de l'un il entama

Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame.
Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat;
    Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris: les pleurs, et la pitié,
    Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit; une belle, alors qu'elle est en larmes,
    En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré:
    La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange:
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait:
    Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
    Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde:
Il en entend le bruit, il y court à grands pas;
    Mais en vain, la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
    Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu:
    L'on vous a pris votre pendu?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
Si madame y consent, j'y remédierai bien.

Mettons notre mort en la place,
Les passants n'y connoîtront rien.
La dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles;
Il en est qui ne le sont pas:
S'il en étoit d'assez fidèles,
Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces:
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution
Nous trompe également; témoin cette matrone.
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé:
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire;
Cela lui sauvoit l'autre : et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.

BELPHÉGOR,

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

À MADEMOISELLE DE CHAMMELAY.

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin, que notre los franchisse
La nuit des temps! Nous la saurons dompter,
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire:
Vous régnerez long-temps dans la mémoire,
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connoît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante,
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Une autre enfin allant si droit au cœur?

N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait :
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
Ce seroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous seriez la première,
Vous auriez eu mon ame tout entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé;
Mais, en aimant, qui ne veut être aimé?
Par ces transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus d'à-demi:
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire!
Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue,
Jetoient maint pleur, poussoient maint et maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en passant à chaque ame:
Qui t'a jetée en l'éternelle flamme?
L'une disoit, Hélas! c'est mon mari;
L'autre aussitôt répondoit, C'est ma femme.
Tant et tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire:
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer

Quelque démon plein d'art et de prudence,
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le prince ayant proposé la sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix,
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,
Bref, ce qui suit notre condition
Fut une annexe à sa légation.
Il se pouvoit tirer d'affliction
Par ses bons tours et par son industrie;
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps:
Sa mission devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit:
Il n'en mit guère; un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense:

Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla comme un riche homme;
Grosse maison, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance:
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange. Apollon l'encensa;
Car il est maître en l'art de flatterie:
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançoit: il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle;
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai ja dit, et le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen en journaux différents:
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli, que le diable en eut honte:
L'autre journal incontinent fut plein.

A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle et bien faite, et peu d'autres trésors;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le père dit que madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusque-là
Force partis: mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer;
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort appetissoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa;
Dont Belphégor se moquant en son ame:
Hé quoi! dit-il, on acquiert une femme
Comme un château! ces gens ont tout gâté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.

Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers;
Les si, les cas, les contrats, sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers:
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille:
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états:
Chez les amis tout s'excuse, tout passe;
Chez les amants tout plaît, tout est parfait;
Chez les époux tout ennuie et tout lasse.
Le devoir nuit: chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon:
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel, que madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla:
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle: un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang!

Méritoit-il femme si vertueuse?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse:
J'en ai regret; et si je faisois bien...
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fît rien:
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse et le père et la mère,
Et la grand'sœur avec le petit frère;
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eut un intendant.
Un intendant? qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même achèteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit;
Dont par raison bien et dûment déduite

On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse:
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux, ainsi tout alla mal:
Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abusoient: il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Mathéo, c'étoit le nom du sire,
Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit:
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers et sa femme encor pire:
Qu'il n'y savoit remède que d'entrer
Au corps des gens, et de s'y remparer,
D'y tenir bon: iroit-on là le prendre?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?

Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre:
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Sitôt que lui Mathéo l'en prieroit:
Trois fois sans plus; et ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergents.
Tout aussitôt l'ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien;
Mais Mathéo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple. Il se transporte à Rome;
Saisit un corps : Mathéo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable sortit.
Le roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille:
Maint jeune prince étoit son poursuivant.
Là d'Honesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asile.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer),
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,

Pauvre pécheur, qui, sans savoir comment,
Sans dons du ciel, par hasard seulement,
De quelques corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif et misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire: on le force, on l'améne,
On le menace; on lui dit que, sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur:
D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court: n'est fils de bonne mère
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart;
Cent mille écus bien comptés, d'autre part.
Mathéo tremble, et lorgne la finance.
L'esprit malin, voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois;
Dont Mathéo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe et méne à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour:
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde

Un peu surpris au manant demanda :
Pourquoi ce bruit? coquin, qu'entends-je là?
L'autre répond : C'est madame Honesta
Qui vous réclame, et va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa :
S'enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre grandeur voit tomber d'ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de sa confrérie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux destin :
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle :
Dans les enfers, encore en change-t-on.
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer!
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer?

Premièrement, je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut:
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

ADONIS.

POËME.

Je n'ai pas entrepris de chanter dans ces vers
Rome, ni ses enfants vainqueurs de l'univers,
Ni les fameuses tours qu'Hector ne put défendre,
Ni les combats des dieux aux rives du Scamandre :
Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix;
Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Echo, les Zéphyrs et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.
C'est parmi les forêts qu'a vécu mon héros :
C'est dans les bois qu'Amour a troublé son repos.
Ma muse en sa faveur de myrte s'est parée;
J'ai voulu célébrer l'amant de Cythérée,
Adonis, dont la vie eut des termes si courts,
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.
Aminte, c'est à vous que j'offre cet ouvrage;
Mes chansons et mes vœux, tout vous doit rendre hommage
Trop heureux si j'osois conter à l'univers
Les tourments infinis que pour vous j'ai soufferts!
Quand vous me permettrez de chanter votre gloire;
Quand vos yeux, renommés par plus d'une victoire,
Me laisseront vanter le pouvoir de leurs traits,
Et l'empire d'Amour accru par vos attraits,

Je vous peindrai si belle et si pleine de charmes,
Que chacun bénira le sujet de mes larmes.
Voilà l'unique but où tendent mes souhaits.
Cependant recevez le don que je vous fais;
Ne le dédaignez pas: lisez cette aventure,
Dont, pour vous divertir, j'ai tracé la peinture.
   Aux monts idaliens un bois délicieux
De ses arbres chenus semble toucher les cieux.
Sous ces ombrages verts loge la solitude.
Là, le jeune Adonis, exempt d'inquiétude,
Loin du bruit des cités, s'exerçoit à chasser,
Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y blesser.
A peine son menton d'un mol duvet s'ombrage,
Qu'aux plus fiers animaux il montre son courage.
Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu des cieux:
Il semble être formé pour le plaisir des yeux.
Qu'on ne nous vante point le ravisseur d'Hélène,
Ni celui qui jadis aimoit une ombre vaine,
Ni tant d'autres héros fameux par leurs appas;
Tous ont cédé le prix au fils de Cyniras.
Déja la Renommée, en naissant inconnue,
Nymphe qui cache enfin sa tête dans la nue,
Par un charmant récit amusant l'univers,
Va parler d'Adonis à cent peuples divers,
A ceux qui sont sous l'ourse, aux voisins de l'aurore,
Aux filles du Sarmate, aux pucelles du More.
Paphos sur ses autels le voit presque élever,
Et le cœur de Vénus ne sait où se sauver.
L'image du héros, qu'elle a toujours présente,
Verse au fond de son ame une ardeur violente:

Elle invoque son fils, elle implore ses traits,
Et tâche d'assembler tout ce qu'elle a d'attraits.
Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire;
Rien ne lui semble bien; les Graces ont beau faire.
Enfin, s'accompagnant des plus discrets Amours,
Aux monts idaliens elle dresse son cours.
Son char, qui trace en l'air de longs traits de lumière,
A bientôt achevé l'amoureuse carrière.
Elle trouve Adonis près des bords d'un ruisseau;
Couché sur des gazons, il rêve au bruit de l'eau.
Il ne voit presque pas l'onde qu'il considère:
Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythère
L'a bientôt retiré d'un penser si profond.
Cet objet le surprend, l'étonne et le confond;
Il admire les traits de la fille de l'onde.
Un long tissu de fleurs, ornant sa tresse blonde,
Avoit abandonné ses cheveux aux Zéphyrs:
Son écharpe, qui vole au gré de leurs soupirs,
Laisse voir les trésors de sa gorge d'albâtre.
Jadis en cet état Mars en fut idolâtre,
Quand aux champs de l'Olympe on célébra des jeux
Pour les Titans défaits par son bras valeureux.
Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grace, plus belle encor que la beauté.
Telle on vous voit Aminte : une glace fidèle
Vous peut de tous ces traits présenter un modèle;
Et, s'il falloit juger de l'objet le plus doux,
Le sort seroit douteux entre Vénus et vous.

Tandis que le héros admire Cythérée,
Elle rend par ces mots son ame rassurée:
Trop aimable mortel, ne crains point mon aspect,
Que de la part d'Amour rien ne te soit suspect:
En ces lieux écartés c'est lui seul qui m'amène.
Le ciel est ma patrie, et Paphos mon domaine:
Je les quitte pour toi; vois si tu veux m'aimer.
Le transport d'Adonis ne se peut exprimer.
O dieux! s'écria-t-il, n'est-ce point quelque songe?
Puis-je embrasser l'erreur où ce discours me plonge?
Charmante déité, vous dois-je ajouter foi?
Quoi! vous quittez les cieux, et les quittez pour moi!
Il me seroit permis d'aimer une immortelle!
Amour rend ses sujets tous égaux, lui dit-elle;
La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,
Est quelque chose encor de plus divin que nous.
Nous aimons, nous aimons, ainsi que toute chose:
Le pouvoir de mon fils de moi-même dispose:
Tout est né pour aimer. Ainsi parle Vénus:
Et ses yeux éloquents en disent beaucoup plus.
Ils persuadent mieux que ce qu'a dit sa bouche.
Ses regards, truchements de l'ardeur qui la touche,
Sa beauté souveraine, et les traits de son fils,
Ont contraint Mars d'aimer : que peut faire Adonis?
Il aime, il sent couler un brasier dans ses veines;
Les plaisirs qu'il attend sont accrus par ses peines;
Il desire, il espère, il craint, il sent un mal
A qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.
Vénus s'en aperçoit, et feint qu'elle l'ignore:
Tous deux de leur amour semblent douter encore;

Et, pour s'en assurer, chacun de ces amants
Mille fois en un jour fait les mêmes serments.
Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils goûtèrent!
O vous de qui les voix jusqu'aux astres montèrent,
Lorsque par vos chansons tout l'univers charmé
Vous ouït célébrer ce couple bien-aimé,
Grands et nobles esprits, chantres incomparables,
Mêlez parmi ces sons vos accords admirables.
Echo, qui ne tait rien, vous conta ces amours:
Vous les vîtes gravés au fond des antres sourds;
Faites que j'en retrouve au temple de mémoire
Les monuments sacrés, source de votre gloire,
Et que, m'étant formé sur vos savantes mains,
Ces vers puissent passer aux derniers des humains.
Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
On se peut assurer au silence des bois,
Jours devenus moments, moments filés de soie,
Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
Vœux, serments et regards, transports, ravissements,
Mélange dont se fait le bonheur des amants;
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
Tantôt ils choisissoient l'épaisseur d'un ombrage:
Là, sous des chênes vieux où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés,
Mollement étendus ils consumoient les heures,
Sans avoir pour témoins, en ces sombres demeures,
Que les chantres des bois, pour confidents qu'Amour,
Qui seul guidoit leurs pas en cet heureux séjour.

Tantôt sur des tapis d'herbe tendre et sacrée
Adonis s'endormoit auprès de Cythérée,
Dont les yeux, enivrés par des charmes puissants,
Attachoient au héros leurs regards languissants.
Bien souvent ils chantoient les douceurs de leurs peines:
Et quelquefois assis sur le bord des fontaines,
Tandis que cent cailloux, luttant à chaque bond,
Suivoient les longs replis du cristal vagabond:
Voyez, disoit Vénus, ces ruisseaux et leur course;
Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source:
Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger;
Mais, vous autres mortels, le devez ménager,
Consacrant à l'Amour la saison la plus belle.
Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansoient aux chansons, de Nymphes entourés.
Combien de fois la lune a leurs pas éclairés,
Et, couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie!
Combien de fois le jour a vu les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux!
Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre.
Il est temps de passer au funeste moment
Où la triste Vénus doit quitter son amant.
Du bruit de ses amours Paphos est alarmée;
On dit qu'au fond d'un bois la déesse charmée,
Inutile aux mortels, et sans soins de leurs vœux,
Renonce au culte vain de ses temples fameux.
Pour dissiper ce bruit, la reine de Cythère
Veut quitter pour un temps ce séjour solitaire.

Que ce cruel dessein lui causa de douleurs!
Un jour que son amant la voyoit tout en pleurs,
Déesse, lui dit-il, qui causez mes alarmes,
Quel ennui si profond vous oblige à ces larmes?
Vous aurois-je offensée? ou ne m'aimez-vous plus?
Ah! dit-elle, quittez ces soupçons superflus;
Adonis tâcheroit en vain de me déplaire:
Ces pleurs naissent d'amour, et non pas de colère.
D'un déplaisir secret mon cœur se sent atteint:
Il faut que je vous quitte, et le sort m'y contraint;
Il le faut. Vous pleurez! Du moins, en mon absence,
Conservez-moi toujours un cœur plein de constance;
Ne pensez qu'à moi seule; et qu'un indigne choix
Ne vous attache point aux Nymphes de ces bois:
Leurs fers après les miens ont pour vous de la honte.
Sur-tout de votre sang il me faut rendre compte.
Ne chassez point aux ours, aux sangliers, aux lions;
Gardez-vous d'irriter tous ces monstres félons:
Laissez les animaux qui, fiers et pleins de rage,
Ne cherchent leur salut qu'en montrant leur courage;
Les daims et les chevreuils, en fuyant devant vous,
Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux.
Je vous aime, et ma crainte a d'assez justes causes:
Il sied bien en amour de craindre toutes choses.
Que deviendrois-je, hélas! si le sort rigoureux
Me privoit pour jamais de l'objet de mes vœux!...
Là, se fondant en pleurs, on voit croître ses charmes.
Adonis lui répond seulement par des larmes.
Elle ne peut partir de ces aimables lieux;
Cent humides baisers achèvent ses adieux.

O vous, tristes plaisirs où leur ame se noie,
Vains et derniers efforts d'une imparfaite joie,
Moments pour qui le sort rend leurs vœux superflus,
Délicieux moments, vous ne reviendrez plus!
Adonis voit un char descendre de la nue:
Cythérée y montant disparoît à sa vue.
C'est en vain que des yeux il la suit dans les airs;
Rien ne s'offre à ses sens que l'horreur des déserts.
Les vents, sourds à ses cris, renforcent leur haleine:
Tout ce qu'il vient de voir lui semble une ombre vaine.
Il appelle Vénus, fait retentir les bois,
Et n'entend qu'un écho qui répond à sa voix.
C'est lors que, repassant dans sa triste mémoire
Ce que naguère il eut de plaisirs et de gloire,
Il tâche à rappeler ce bonheur sans pareil:
Semblable à ces amants trompés par le sommeil,
Qui rappellent en vain pendant la nuit obscure
Le souvenir confus d'une douce imposture.
Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu;
Il le conte aux forêts, et n'est point entendu:
Tout ce qui l'environne est privé de tendresse;
Et, soit que des douleurs la nuit enchanteresse
Plonge les malheureux au suc de ses pavots,
Soit que l'astre du jour raméne leurs travaux,
Adonis sans relâche aux plaintes s'abandonne;
De sanglots redoublés sa demeure résonne.
Cet amant toujours pleure, et toujours les Zéphyrs
En volant vers Paphos sont chargés de soupirs.
La molle oisiveté, la triste solitude,
Poisons dont il nourrit sa noire inquiétude,

Le livrent tout entier au vain ressouvenir
Qui le vient malgré lui sans cesse entretenir.
Enfin, pour divertir l'ennui qui le posséde,
On lui dit que la chasse est un puissant remède.
Dans ces lieux pleins de paix, seul avecque l'amour
Ce plaisir occupoit les héros d'alentour.
Adonis les assemble, et se plaint de l'outrage
Que ces champs ont reçu d'un sanglier plein de rage.
Ce tyran des forêts porte par-tout l'effroi;
Il ne peut rien souffrir de sûr autour de soi:
L'avare laboureur se plaint à sa famille
Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille:
L'un craint pour ses vergers, l'autre pour ses guérets;
Il foule aux pieds les dons de Flore et de Cérès:
Monstre énorme et cruel, qui souille les fontaines,
Qui fait bruire les monts, qui désole les plaines,
Et, sans craindre l'effort des voisins alarmés,
S'apprête à recueillir les grains qu'ils ont semés.
Tâcher de le surprendre est tenter l'impossible;
Il habite en un fort épais, inaccessible.
Tel on voit qu'un brigand fameux et redouté
Se cache après ses vols en un antre écarté,
Fait des champs d'alentour de vastes cimetières,
Ravage impunément des provinces entières,
Laisse gronder les lois. se rit de leur courroux,
Et ne craint point la mort, qu'il porte au sein de tous:
L'épaisseur des forêts le dérobe aux supplices.
C'est ainsi que ce monstre a ces bois pour complices.
Mais le moment fatal est enfin arrivé
Où, malgré sa fureur, en son sang abreuvé,

Des dégâts qu'il a faits il va payer l'usure.
Hélas! qu'il vendra cher sa mortelle blessure!
Un matin que l'Aurore au teint frais et riant
A peine avoit ouvert les portes d'orient,
La jeunesse voisine autour du bois s'assemble:
Jamais tant de héros ne s'étoient vus ensemble.
Anténor le premier sort des bras du sommeil,
Et vient au rendez-vous attendre le soleil;
La déesse des bois n'est point si matinale;
Cent fois il a surpris l'amante de Céphale;
Et sa plaintive épouse a maudit mille fois
Les veneurs et les chiens, le gibier et les bois.
Il est bientôt suivi du satrape Alcamène,
Dont le long attirail couvre toute la plaine.
C'est en vain que ses gens se sont chargés de rets:
Leur nombre est assez grand pour ceindre les forêts.
On y voit arriver Bronte au cœur indomptable,
Et le vieillard Capys, chasseur infatigable,
Qui, depuis son jeune âge ayant aimé les bois,
Rend et chiens et veneurs attentifs à sa voix.
Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire,
Il n'auroit pas sitôt traversé l'onde noire.
Comment l'auroit-il cru, puisqu'en vain ses amours
L'avoient sollicité d'avoir soin de ses jours?
Par le beau Callion la troupe est augmentée.
Gilipe vient après, fils du riche Acantée.
Le premier, pour tous biens, n'a que les dons du corps;
L'autre, pour tous appas, possède des trésors.
Tous deux aiment Chloris, et Chloris n'aime qu'elle:
Ils sont pourtant parés des faveurs de la belle.

Phlégre accourt, et Mimas, Palmire aux blonds cheveux,
Le robuste Crantor aux bras durs et nerveux,
Le Lycien Télame, Agénor de Carie,
Le vaillant Triptolème honneur de la Syrie,
Paphe expert à lutter, Mopse à lancer le dard,
Lycaste, Palémon, Glauque, Hilus, Amilcar;
Cent autres que je tais, troupe épaisse et confuse:
Mais peut-on oublier la charmante Aréthuse,
Aréthuse au teint vif, aux yeux doux et perçants,
Qui pour le blond Palmire a des feux innocents?
On ne l'instruisit point à manier la laine;
Courir dans les forêts, suivre un cerf dans la plaine,
Ce sont tous ses plaisirs : heureuse si son cœur
Eût pu se garantir d'amour comme de peur!
On la voit arriver sur un cheval superbe
Dont à peine les pas sont imprimés sur l'herbe;
D'une charge si belle il semble glorieux:
Et, comme elle, Adonis attire tous les yeux:
D'une fatale ardeur déja son front s'allume;
Il marche avec un air plus fier que de coutume.
Tel Apollon marchoit quand l'énorme Python
L'obligea de quitter l'ombre de l'Hélicon.
Par l'ordre de Capys la troupe se partage.
De tant de gens épars le nombreux équipage,
Leurs cris, l'aboi des chiens, les cors mêlés de voix,
Annoncent l'épouvante aux hôtes de ces bois:
Le ciel en retentit, les échos se confondent,
De leurs palais voûtés tous ensemble ils répondent.
Les cerfs au moindre bruit à se sauver si prompts,
Les timides troupeaux des daims aux larges fronts,

Sont contraints de quitter leurs demeures secrètes:
Le bois n'a plus pour eux d'assez sombres retraites.
On court dans les sentiers, on traverse les forts;
Chacun, pour les percer, redouble ses efforts.
  Au fond du bois croupit une eau dormante et sale:
Là, le monstre se plaît aux vapeurs qu'elle exhale;
Il s'y vautre sans cesse, et chérit un séjour
Jusqu'alors ignoré des mortels et du jour.
On ne l'en peut chasser; du souci de sa vie
Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se fie.
Les cors ont beau sonner, l'air a beau retentir;
Rien ne sauroit encor l'obliger à partir.
Cependant les destins hâtent sa dernière heure.
Dryops la première évente sa demeure:
Les autres chiens, par elle aussitôt avertis,
Répondent à sa voix, frappent l'air de leurs cris,
Entraînent les chasseurs, abandonnent leur quête;
Toute la meute accourt, et vient lancer la bête,
S'anime en la voyant, redouble son ardeur:
Mais le fier animal n'a point encor de peur.
Le coursier d'Adonis, né sur les bords du Xanthe,
Ne peut plus retenir son ardeur violente:
Une jument d'Ida l'engendra d'un des vents;
Les forêts l'ont nourri pendant ses premiers ans.
Il ne craint point des monts les puissantes barrières,
Ni l'aspect étonnant des profondes rivières,
Ni le penchant affreux des rocs et des vallons;
D'haleine en le suivant manquent les aquilons.
Adonis le retient pour mieux suivre la chasse.
Enfin le monstre est joint par deux chiens dont la race

Vient du vite Lélaps, qui fut l'unique prix
Des larmes dont Céphale apaisa sa Procris:
Ces deux chiens sont Mélampe et l'ardente Sylvage.
Leur sort fut différent, mais non pas leur courage:
Par l'homicide dent Mélampe est mis à mort;
Sylvage au poil de tigre attendoit même sort,
Lorsque l'un des chasseurs se présente à la bête.
Sur lui tourne aussitôt l'effort de la tempête:
Il connoît, mais trop tard, qu'il s'est trop avancé;
Son visage pâlit, son sang devient glacé;
L'image du trépas en ses yeux est empreinte;
Sur le teint des mourants la mort n'est pas mieux peinte.
Sa peur est pourtant vaine, et, sans être blessé,
Du monstre qui le heurte il se sent terrassé.
Nisus, ayant cherché son salut sur un arbre,
Rit de voir ce chasseur plus froid que n'est un marbre:
Mais lui-même a sujet de trembler à son tour.
Le sanglier coupe l'arbre, et les lieux d'alentour
Résonnent du fracas dont sa chute est suivie:
Nisus encore en l'air fait des vœux pour sa vie.
Conterai-je en détail tant de puissants efforts:
Des chiens et des chasseurs les différentes morts,
Leurs exploits avec eux cachés sous l'ombre noire?
Seules vous les savez, ô filles de Mémoire:
Venez donc m'inspirer; et, conduisant ma voix,
Faites-moi dignement célébrer ces exploits.
Deux lices d'Anténor, Lycoris et Niphale,
Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur se signale.
Le vieux Capys lui-même eut soin de les dresser:
Au sanglier l'une et l'autre est prête à se lancer.

Un mâtin les devance et se jette en leur place;
C'est Phlégon, qui souvent aux loups donne la chasse.
Armé d'un fort collier qu'on a semé de clous,
A l'oreille du monstre il s'attache en courroux:
Mais il sent aussitôt le redoutable ivoire;
Ses flancs sont décousus, et, pour comble de gloire,
Il combat en mourant, et ne veut point lâcher
L'endroit où sur le monstre il vient de s'attacher.
Cependant le sanglier passe à d'autres trophées:
Combien voit-on sous lui de trames étouffées!
Combien en coupe-t-il! Que d'hommes terrassés!
Que de chiens abattus, mourants, morts et blessés!
Chevaux, arbres, chasseurs, tout éprouve sa rage.
Tel passe un tourbillon messager de l'orage;
Telle descend la foudre, et d'un soudain fracas
Brise, brûle, détruit, met les rochers à bas.
Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la bête:
Elle en frémit de rage, écume, et tourne tête,
Et son poil hérissé semble de toutes parts
Présenter au chasseur une forêt de dards.
Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte.
Par deux fois du sanglier il évite l'atteinte;
Deux fois le monstre passe, et ne brise en passant
Que l'épieu dont Crantor se couvre en cet instant.
Il revient au chasseur : la fuite est inutile;
Crantor aux environs n'aperçoit point d'asile:
En vain du coup fatal il veut se détourner;
Ne pouvant que mourir, il meurt sans s'étonner.
Pour punir son vainqueur toute la troupe approche;
L'un lui présente un dard, l'autre un trait lui décoche:

Le fer, ou se rebouche, ou ne fait qu'entamer
Sa peau que d'un poil dur le ciel voulut armer.
Il se lance aux épieux, il prévient leur atteinte;
Plus le péril est grand, moins il montre de crainte.
C'est ainsi qu'un guerrier pressé de toutes parts
Ne songe qu'à périr au milieu des hasards:
De soldats entassés son bras jonche la terre;
Il semble qu'en lui seul se termine la guerre:
Certain de succomber, il fait pourtant effort,
Non pour ne point mourir, mais pour venger sa mort.
Tel et plus valeureux le monstre se présente.
Plus le nombre s'accroît, plus sa fureur s'augmente:
L'un a les flancs ouverts, l'autre les reins rompus,
Il mâche et foule aux pieds ceux qui sont abattus.
La troupe des chasseurs en devient moins hardie;
L'ardeur qu'ils témoignoient est bientôt refroidie.
Palmire toutefois s'avance malgré tous:
Ce n'est pas du sanglier que son cœur craint les coups,
Aréthuse lui fut jadis plus redoutable;
Jadis sourde à ses vœux, mais alors favorable;
Elle voit son amant poussé d'un beau desir,
Et le voit avec crainte autant qu'avec plaisir.
Quoi! mes bras, lui dit-il, sont conduits par les vôtres,
Et vous me verriez fuir aussi bien que les autres!
Non, non; pour redouter le monstre et son effort,
Vos yeux m'ont trop appris à mépriser la mort.
Il dit, et ce fut tout: l'effet suit la parole;
Il ne va pas au monstre, il y court, il y vole,
Tourne de tous côtés, esquive en l'approchant,
Hausse le bras vengeur, et d'un glaive tranchant

S'efforce de punir le monstre de ses crimes.
Sa dent alloit d'un coup s'immoler deux victimes:
L'une eût senti le mal que l'autre en eût reçu,
Si son cruel espoir n'eût point été déçu.
Entre Palmire et lui l'amazone se lance:
Palmire craint pour elle, et court à sa défense.
Le sanglier ne sait plus sur qui d'eux se venger;
Toutefois à Palmire il porte un coup léger;
Léger pour le héros, profond pour son amante.
On l'emporte; elle suit inquiète et tremblante.
Le coup est sans danger; cependant les esprits,
En foule avec le sang de leurs prisons sortis,
Laissent faire à Palmire un effort inutile.
Il devient aussitôt pâle, froid, immobile;
Sa raison n'agit plus, son œil se sent voiler:
Heureux s'il pouvoit voir les pleurs qu'il fait couler!
La moitié des chasseurs, à le plaindre employée,
Suit la triste Aréthuse en ses larmes noyée.

Non loin de cet endroit un ruisseau fait son cours;
Adonis s'y repose après mille détours.
Les Nymphes, de qui l'œil voit les choses futures,
L'avoient fait égarer en des routes obscures.
Le son des cors se perd par un charme inconnu;
C'est en vain que leur bruit à ses sens est venu.
Ne sachant où porter sa course vagabonde,
Il s'arrête en passant au cristal de cette onde.
Mais les Nymphes ont beau s'opposer aux destins,
Contre un ordre fatal tous leurs charmes sont vains.
Adonis en ce lieu voit apporter Palmire;
Ce spectacle l'émeut, et redouble son ire:

A tarder plus long-temps on ne peut l'obliger;
Il regarde la gloire, et non pas le danger.
Il part, se fait guider, rencontre le carnage.
Cependant le sanglier s'étoit fait un passage;
Et, courant vers son fort, il se lançoit parfois
Aux chiens qui dans le ciel poussoient de vains abois.
On ne l'ose approcher; tous les traits qu'on lui lance,
Etant poussés de loin, perdent leur violence.
Le héros seul s'avance, et craint peu son courroux:
Mais Capys l'arrêtant s'écrie: Où courez-vous?
Quelle bouillante ardeur au péril vous engage
Il est besoin de ruse, et non pas de courage.
N'avancez pas, fuyez; il vient à vous, ô dieux!
Adonis, sans répondre, au ciel lève les yeux.
Déesse, ce dit-il, qu'adore ma pensée,
Si je cours au péril, n'en sois point offensée;
Guide plutôt mon bras, redouble son effort;
Fais que ce trait lancé donne au monstre la mort.
A ces mots dans les airs le trait se fait entendre;
A l'endroit où le monstre a la peau le plus tendre.
Il en reçoit le coup, se sent ouvrir les flancs,
De rage et de douleur frémit, grince les dents,
Rappelle sa fureur, et court à la vengeance,
Plein d'ardeur et léger, Adonis le devance.
On craint pour le héros; mais il sait éviter
Les coups qu'à cet abord la dent lui veut porter.
Tout ce que peut l'adresse étant jointe au courage,
Ce que pour se venger tente l'aveugle rage,
Se fit lors remarquer par les chasseurs épars.
Tous ensemble au sanglier voudroient lancer leurs dards;

Mais peut-être Adonis en recevroit l'atteinte.
Du cruel animal ayant chassé la crainte,
En foule ils courent tous droit aux fiers assaillants.
Courez, courez, chasseurs un peu trop tard vaillants;
Détournez de vos noms un éternel reproche;
Vos efforts sont trop lents, déja le coup approche.
Que n'en ai-je oublié les funestes moments!
Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monuments?
Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'histoire?
Enfin de ces forêts l'ornement et la gloire,
Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux,
Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferre dans ses armes,
Et d'un coup aussitôt il détruit mille charmes.
Ses derniers attentats ne sont pas impunis;
Il sent son cœur percé de l'épieu d'Adonis,
Et, lui poussant au flanc sa défense cruelle,
Meurt, et porte en mourant une atteinte mortelle.
D'un sang impur et noir il purge l'univers,
Ses yeux d'un somme dur sont pressés et couverts;
Il demeure plongé dans la nuit la plus noire;
Et le vainqueur à peine a connu sa victoire,
Joui de la vengeance et goûté ses transports,
Qu'il sent un froid démon s'emparer de son corps.
De ses yeux si brillants la lumière est éteinte;
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche étoit peinte,
On n'en voit que les traits; et l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits où régnoient tant d'appas.
Ainsi l'honneur des prés, les fleurs, présent de Flore,
Filles du blond Soleil et des pleurs de l'Aurore,

Si la faux les atteint, perdent en un moment
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.
La troupe des chasseurs, au héros accourue,
Par des cris redoublés lui fait ouvrir la vue:
Il cherche encore un coup la lumière des cieux;
Il pousse un long soupir, il referme les yeux;
Et le dernier moment qui retient sa belle ame
S'emploie au souvenir de l'objet qui l'enflamme.
On fait pour l'arrêter des efforts superflus;
Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.
Prêtez-moi des soupirs, ô vents, qui sur vos ailes
Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles.
Elle accourt aussitôt, et, voyant son amant,
Remplit les environs d'un vain gémissement.
Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle,
Quand l'adroit giboyeur a, d'une main cruelle,
Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours,
Elle passe à gémir et les nuits et les jours,
De moment en moment renouvelant sa plainte,
Sans que d'aucun remords la Parque soit atteinte.
Tout ce bruit, quoique juste, au vent est répandu;
L'enfer ne lui rend point le bien qu'elle a perdu:
On ne le peut fléchir; les cris dont il est cause
Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque chose.
Vénus l'implore en vain par de tristes accents;
Son désespoir éclate en regrets impuissants:
Ses cheveux sont épars, ses yeux noyés de larmes:
Sous d'humides torrents ils resserrent leurs charmes:
Comme on voit au printemps les beautés du soleil
Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.

Après mille sanglots enfin elle s'écrie :
Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie!
Tu me quittes, cruel! Au moins ouvre les yeux,
Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux;
Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte.
Hélas! j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte:
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter;
Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.
Encor si je pouvois le suivre en ces lieux sombres!
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres!
Destins, si vous vouliez le voir sitôt périr,
Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir?
Malheureuse Vénus, que te servent ces larmes?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes:
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours;
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la Parque cruelle
Prît à filer leur trame une peine éternelle;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, et ne puis l'obtenir.
Noires divinités du ténébreux empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
Rois des peuples légers, souffrez que mon amant
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point; le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure.
Quoi! vous me refusez un présent si léger!
Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, antres cachés, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secrètes,

Grottes, qui tant de fois avez vu mon amant
Me raconter des yeux son fidèle tourment,
Lieux amis du repos, demeures solitaires,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires,
Déserts, rendez-le-moi : deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monstre auteur de mon ennui?
Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle ame!
Emporte chez les morts ce baiser tout de flamme:
Je ne te verrai plus; adieu, cher Adonis.
Ainsi Vénus cessa. Les rochers, à ses cris
Quittant leur dureté, répandirent des larmes:
Zéphire en soupira : le jour voila ses charmes;
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit,
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.

IMITATION D'ANACRÉON.

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,
Fais un effort; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lis et des roses;
Après cela, des amours et des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus tu peux faire une Iris;
Nul ne sauroit découvrir le mystère
Traits si pareils jamais ne se sont vus;
Et tu pourras à Paphos et Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

AUTRE IMITATION D'ANACRÉON.

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire

À ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit:
Le vent, le froid, et l'orage,
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe; et dans moi-même
Je dis, Pourquoi craindre tant?
Que peut-il? c'est un enfant,
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi.
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphême?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur
Qu'il me lance au fond du cœur.

Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'Amour, c'est mon nom.
Ah! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon;
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon!
Amour fit une gambade;
Et le petit scélérat
Me dit: Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade.

FIN.

AVIS

SUR LES TABLES SUIVANTES.

I.

La première table présente les *fables* dans leur ordre réel, selon la distinction des livres. Le chiffre correspondant à l'extrémité de la ligne qui court de la première à la dernière comme si la distinction des livres n'existoit pas, est celui sous lequel chacune d'elles sera désignée dans les grandes tables, pour éviter la confusion des nombres et la multiplicité des renvois. Les autres tables renvoient donc à celle-ci, qui donne la concordance du chiffre successif ou perpétuel avec le chiffre propre à chaque fable.

EXTRAIT tiré de la *Table des locutions.*

Boquillons. LXXXIII. 57.

Dans la première table, le chiffre LXXXIII correspond à la fable I[re] du V[e] livre. C'est dans celle-là qu'on trouvera le mot cité au vers 57.

L'étoile placée après le titre d'une fable indique qu'elle est du nombre de celles qu'on doit préférer pour les faire apprendre aux enfants.

II.

La seconde table est *alphabétique.* Je la dois à l'édition stéréotype de 1799. Elle a l'avantage de multiplier le titre de chaque fable par le nombre des sujets qui y sont énoncés, ce qui en rend la recherche infiniment plus facile. Ainsi, *le Marchand*, *le Gentilhomme*, *le Pâtre et le Fils de Roi* s'y trouvent quatre fois.

III ET IV.

La table *mythologique*, *historique et géographique*, renvoie à toutes les fables et à tous les vers où se rencontrent des

mots de l'une de ces trois catégories. On en a séparé, pour composer la table IV, les noms des personnages célèbres du siècle de Louis XIV, qui auroient produit dans celle-ci une bigarrure ridicule.

Les mots qui appartiennent à la géographie sont distingués par l'italique.

V.

Cette table contient trois genres de *locutions*:

1° Les *locutions* vicieuses, qui n'ont jamais été françoises ou qui ont cessé de l'être depuis La Fontaine. Elles sont en caractère romain.

2° Les *locutions* surannées, que le style naïf de La Fontaine a dû admettre en assez grand nombre, mais qui ne seroient plus reçues dans un genre soutenu. Elles sont en italique.

3° Les *locutions* propres à La Fontaine, ou auxquelles on n'a pas trouvé une autre origine. Elles sont en petites capitales.

VI.

Quoiqu'on ait eu le soin d'indiquer dans le cours du commentaire les vers, maximes ou proverbes à mesure qu'ils se sont présentés, on a cru devoir les offrir simultanément au lecteur dans cette table spéciale, avec renvois aux fables dont ils sont tirés, pour en faciliter la recherche en citation ou en épigraphe.

N. B. Dans ces quatre dernières tables, le chiffre romain indique la fable, et le chiffre arabe le vers.

I.

TABLE

DES FABLES DE LA FONTAINE,

SUIVANT LA DIVISION DES LIVRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

II.

TABLE ALPHABETIQUE
DES FABLES.

III.

TABLE

MYTHOLOGIQUE, HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

IV.

TABLE

DES PERSONNAGES CÉLÈBRES

DU SIÈCLE DE LOUIS XIV,

QUI SONT NOMMÉS DANS LES FABLES.

N. B. Il ne s'agit pas ici, comme on l'a cru, du premier prince de Conti, Louis Armand, mort en 1685, qui avoit épousé Marie-Anne de Bourbon, fille légitimée de Louis XIV et de mademoiselle de La Vallière. Il est question du second prince de Conti, son frère, François-Louis, qui épousa, en 1688, Marie-Thérèse de Bourbon, petite-fille du grand Condé. La Fontaine dit lui-même :

> Condé l'avoit, dit-on, en mourant souhaité.

Note de l'édition de Barbou, 1806.

V.

TABLE

DES LOCUTIONS IRRÉGULIÈRES, DES LOCUTIONS SURANNÉES, ET DE CELLES DONT L'INVENTION PEUT ÊTRE ATTRIBUÉE A LA FONTAINE.

VI.

TABLE

DES VERS PROVERBES OU MAXIMES.

Il n'est pas toujours sûr d'avoir un haut emploi.
III. 12.

Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
VII. 29.

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
VII. 30.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.
VIII. 57.

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.
XVI. 19.

A l'œuvre on connoît l'artisan.
XXI. 1.

Les délicats sont malheureux;
Rien ne sauroit les satisfaire.
XXIII. 55.

Ne faut-il que délibérer?
La cour en conseillers foisonne.
Est-il besoin d'exécuter?
On ne rencontre plus personne.
XXIV. 29.

. . . . De tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.
XXVI. 19.

. . . . Entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits.
XXXI. 36.

. . . . . . Aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.
XXXI. 38.

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
XXXIII. 1.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.
XXXIII. 17.

Mal prend aux volereaux de faire les voleurs....
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs.
Où la guêpe a passé le moucheron demeure.
XXXVIII. 24.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
XLV. 31.

En toutes choses il faut considérer la fin.
XLVII. 31.

Chacun a son défaut où toujours il revient.
Honte ni peur n'y remédie.
XLIX. 1.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire adieu prudence.
LXI. 58.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace.
LXV. 1.

Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément;
Les grands ne le peuvent faire.
LXVI. 55.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.
LXXI. 42.

. . . . Corsaires à corsaires
L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.
LXXII. 73.

Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.
LXXV. 28.

Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la chose.
LXXVII. 12.

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie.
LXXVIII. 1.

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
LXXIX. 1.

L'usage seulement fait la possession.
LXXX. 1.

Il n'est pour voir que l'œil du maître.
LXXXI. 38.

Ne t'attends qu'à toi seul. . . . .
LXXXII. 1.

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
LXXXII. 57.

Un auteur gâte tout, quand il veut trop bien faire.
LXXXIII. 6.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux.
LXXXIV. 29.

Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras.
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.
LXXXV. 24.

Travaillez, prenez de la peine;
C'est le fonds qui manque le moins.
XCI. 1.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
XCV. 1.

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.
XCVI. 11.

Il ne se faut jamais moquer des misérables.
XCIX. 1.

Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.
CI. 20.

. . . . Il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.
CII. 37.

Une morale nue apporte de l'ennui.
Le conte fait passer le précepte avec lui.
CIV. 3.

Plus fait douceur que violence.
CVI. 40.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.
CX. 11.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile,
Et le beau souvent nous détruit.
CXII. 21.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.
CXIII. 1.

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.
CXVIII. 4.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
CXIX. 1.

Aide-toi, le ciel t'aidera.
CXXI. 33.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.
CXXV. 63.

Les plus accommodants ce sont les plus habiles.
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
CXXVIII. 28.

Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
CXXXVII. 30.

L'enseigne fait la chalandise.
CXXXIX. 46.

La mort ne surprend point le sage.
CXLIII. 1.

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.
CXLIII. 60.

Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
CXLV. 3.

Rien ne pèse tant qu'un secret.
CXLVIII. 1.

Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.
CL. 3.

Il est bon de parler et meilleur de se taire.
CLII. 6.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami.
Mieux vaudroit un sage ennemi.
CLII. 57.

. . . . Quand le mal est certain
La plainte ni la peur ne changent le destin,
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.
CLIV. 30.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.
CLVIII. 1.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
CLIX. 1.

Tout père frappe à côté.
CLXII. 41.

Les gens sans bruit sont dangereux.
CLXV. 25.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père.
CLXVI. 21.

Aucun n'est prophète chez soi.
CLXVIII. 7.

Le sage est ménager du temps et des paroles.
CLXVIII. 39.

L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour les mensonges.
CLXXV. 33.

On tient toujours du lieu dont on vient.......
CLXXVI. 48.

Tout en tout est divers........
CLXXI. 17.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire....
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.
CLXXXIII. 33.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs.
CLXXXV. 29.

Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
CXCI. 4.

Le monde est un marchand mêlé.
L'on y voit de l'un et de l'autre.
Ici-bas, le beau ni le bon
Ne sont estimés tels que par comparaison.
CCXXV. 46.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.
CCXXXI. 25.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur.
CCXXXII. 12.

Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tout mortel la majesté suprême.
Fable dernière. 39.

NOTICE

DES PRINCIPALES ÉDITIONS DES FABLES DE LA FONTAINE.

1668.

Paris, un vol. in-4° ou 2 in-12, fig.

Cette édition ne contient que les six premiers livres.

1678.

Paris, Barbin, in-4°.

Il y manque le douzième livre.

1678 à 1693.

Paris, Barbin, 5 in-12, fig.

Première édition complète. Elle est recherchée des curieux, à raison de la beauté des petites figures de Chauveau, et parcequ'elle a été imprimée sous les yeux de l'auteur; mais elle est rarement bien conservée.

1688 à 1694.

Anvers ou *Amsterdam*, 5 in-12, ordinairement reliés en deux, fig.

Jolie édition dont les figures sont copiées sur celles de Chauveau. Elle est plus rare et n'est pas moins recherchée des amateurs que la précédente, quoiqu'elle soit bien moins correcte. On en a fait plusieurs réimpressions, dont deux seulement ont quelque valeur, celle d'Anvers, 1699, et celle de la Haye, 1700, 2 vol., petit in-8°. Les libraires de Paris ont aussi réimprimé, en 1709, l'édition de Barbin; mais cette copie lui est très inférieure et n'est nullement recherchée.

1726.

Anvers (*Paris*), dans les *OEuvres complètes* de l'auteur, 3 vol. in-4°.

Édition incomplète, mal exécutée, et d'un prix très médiocre.

1730.

Amsterdam, in-12, avec les notes de Coste. Édition rare.

1731.

Hambourg, 2 vol. in-12.

Je ne connois point cette édition dont l'indication m'a été donnée par M. Weiss, et qui doit paroître fort rarement dans le commerce, mais les amateurs de livres rares savent que Vander Hoeck de Londres a publié, la même année, et dans la même ville, une petite édition des *Contes*, imprimée à l'instar des Elzevir, qui est recherchée pour son élégance et pour sa netteté. Si celle des *Fables* se recommande par les mêmes avantages, elle peut être comptée au nombre des livres précieux.

1738.

Anvers (*Rouen*), in-12, avec la traduction en vers latins des PP. Vinot et Tissard, et une préface de l'abbé Saas.

La première édition de cette traduction, fort inférieure à celle du P. Giraud, est de *Troye*, Le Fèvre, 1696, in-12.

1742. 1743. 1745.

Paris, David, 2. in-12, avec les commentaires de Coste.

Ces éditions, ou plutôt cette édition à trois dates, est parfaitement exécutée. On la joint à la jolie édition des *OEuvres diverses*, imprimée en 1744.

1755 à 1759.

Paris, libraires associés, 4 in-fol., figures d'Oudry.

Cette édition, assez commune parcequ'elle a été tirée à très grand nombre, a été imprimée sur quatre sortes de papier

1° Ordinaire. 2° Moyen de Hollande. 3° Très grand, dit impérial. 4° Très grand papier de Hollande. Ces derniers exemplaires sont fort rares et fort chers. C'est M. de Montenault, homme de lettres et amateur distingué, qui a présidé à l'impression.

164.

Amsterdam, aux dépens de la compagnie, avec des notes.

1765 à 1775.

Paris; 6 in-8°, texte gravé.

Les figures sont gravées par Fessard et le texte par Montulay. On ne recherche que les exemplaires de premier tirage.

1775.

Rouen, 2 in-8°, avec la traduction en vers latins du P. Giraud de l'Oratoire.

1776.

Bouillon, société typographique, 4 in-8°, avec des figures de Savart, Malard et Bertin.

On a inséré dans le premier volume la vie de La Fontaine, par M. de Montenault, et une dissertation sur la Fable, les fabulistes en général et La Fontaine en particulier.

1782.

Paris, Didot l'aîné, 2 in-18.

De la collection de monseigneur le comte d'Artois.

1787.

Paris, Didot l'aîné, 6 in-18, avec figures de Simon et Coiny.

Édition très recherchée. Les mêmes planches ont servi pour une réimpression faite par Crapelet, 1796, 6 vol. grand in-18, dont il y a des exemplaires tirés in-8°.

Même année.

Paris, Didot l'aîné, 2 in-18.

De la collection de monseigneur le dauphin. Elle renferm
la notice de M. Naigeon.

1788.

Paris, Didot l'aîné, grand in-4°, avec la même notice.

De la collection de monseigneur le dauphin. Tirée à 25
exemplaires.

1789.

Paris, Didot l'aîné, 2 in-8°, avec la même notice.

1795.

Dijon, P. Causse, 2 in-8°, avec la vie de La Fontaine, pa
M. de Montenault.

1796.

Paris, libraires associés. (*Besançon*, veuve Simard.) in-12.
Edition correcte.

An V (1796).

Paris, Agasse, 2 in-12, avec des notes grammaticales my
thologiques, etc., par Mongez.

Cette édition a cela de particulier que l'imprimeur n'
placé de majuscules au commencement du vers que lorsqu
le sens commence avec lui, de sorte qu'elle peut servir à ap
prendre l'orthographe aux enfants qui la copient fidèlemen
Il seroit peut-être à souhaiter que ce procédé fût suivi pou
les livres usuels des petites classes.

Même année.

Paris, Delance, 2 in-8°, dans la collection des *Trois fabulis
tes*, publiée par M. Gail.

Cette édition renferme les notes de Chamfort et la notic
de M. Naigeon.

1797.

Paris, Barbou, in-12.

Cette édition est la première où l'on ait recueilli les deu
fables publiées dans l'*Almanach littéraire* en 1780, par M. Da
quin de Château Lyon.

1799.

Paris, Didot l'aîné, 2 in-18.

Edition stéréotype imprimée sur différentes sortes de papier, et dont quelques exemplaires ont été tirés sur peau de vélin.

1801.

Paris, Le Noir, (*Alençon*, de l'imprimerie de Malassis.) 2 in-12, avec des figures en bois de Godard.

Cette édition renferme les notes de Coste et de Chamfort.

1802.

Paris, Didot l'aîné, 2 gr. in-fol. avec douze vignettes dessinées par M. Percier.

Un des chefs-d'œuvre de la typographie.

1803.

Paris, stéréotype d'Héran, dans les *OEuvres complètes* de l'auteur, 8 tom. en 5 vol. in-12.

Edition complète, fort bien exécutée, et dont il y a de beaux exemplaires sur grand papier vélin, avec figures ajoutées.

1803.

Paris, veuve Nyon, 2 in-8°, sous ce titre : *La Fontaine et tous les fabulistes*, *ou La Fontaine comparé avec ses modèles et ses imitateurs, avec des observations critiques, grammaticales, littéraires, et d'histoire naturelle*, par M. N. S. Guillon.

Cette édition est précédée de l'*Éloge de La Fontaine*, par La Harpe.

1806.

Paris, Barbou, in-12, avec cette épigraphe :

Son art de plaire et de n'y pas penser.

Cette édition est précédée de la vie de La Fontaine par Fréron, et suivie d'un fort bon *Vocabulaire qui peut tenir lieu de notes mythologiques, historiques et grammaticales* sur les fables.

Elle est terminée par les deux fables de l'édition de 1797, et une note signée J. F. A. Y. (Jean-François Adry), ce qui me fait présumer qu'elle a été dirigée par ce savant littérateur. C'est incontestablement une des meilleures et des plus classiques qui aient paru. Elle a d'ailleurs l'avantage d'offrir le texte exact de l'édition de 1729, qui a été donnée sur les manuscrits de La Fontaine.

1808.

Paris, Duprat Duverger (de l'imprimerie d'A. Egron), 2 in-12, avec figures sur cuivre.

Cette édition renferme la vie de La Fontaine par Fréron, et des notes mythologiques, historiques et grammaticales.

1811.

Paris, Ant. Aug. Renouard (de l'imprimerie de Didot l'aîné), 2 in-12, fig.

Charmante édition ornée de gravures en bois, exécutées en relief par les soins et avec les nouveaux procédés de M. Duplat. On trouve en tête la notice de M. Naigeon.

1813.

Paris, Didot l'aîné, 2 in-12 et 2 in-8°, avec la vie de La Fontaine, par M. Creusé de Lesser.

1814.

Paris, Le Fèvre, dans les *OEuvres complètes* de l'auteur, 6 vol. in-8°, avec de belles gravures d'après les dessins de Moreau.

Cette belle édition est précédée d'une notice sur la vie de La Fontaine, par M. Auger.

1817.

Paris, Menard et Desenne, 2 in-12, avec de charmantes gravures de Desenne, et la vie de La Fontaine par Montenault.

FIN.


LIBRARY OF CONGRESS
0 020 900 612 1